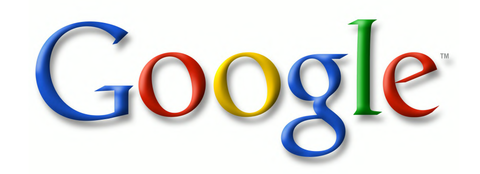

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06736795 7

NKO

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE J. RACINE.

TOME SECOND.

LES PLAIDEURS,

COMÉDIE.

1668.

PRÉFACE.

Quand je lus *les Guêpes* d'Aristophane, je ne songeois guère que j'en dusse faire *les Plaideurs*. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, et j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au public; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel, et les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidents dignes de la gravité de Scaramouche [1]. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques uns de mes amis de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent:

[1] Il s'agit probablement du fameux Tiberio Fiurilli, créateur du personnage de Scaramouche, et qui le joua sur l'ancien théâtre italien, à Paris, jusqu'à l'âge le plus avancé. On assure qu'il avoit conservé dans sa vieillesse tant d'agilité, que, dans quelques scènes pantomimes, il donnoit encore, à quatre-vingt-trois ans, un soufflet avec le pied. (G.)

je leur dis que, quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modéle si j'avois à faire une comédie; et que j'aimerois beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence, que la liberté de Plaute et d'Aristophane [1]. On me répondit que ce n'étoit pas une comédie qu'on me demandoit, et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grace dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une piéce qui ne tarda guère à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une tragédie. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les régles, et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienséant à eux de s'y ennuyer,

[1] Variante. « Et que la régularité de Ménandre et de Térence me sembloit bien plus glorieuse, et même plus agréable à imiter, que la liberté de Plaute et d'Aristophane. »

et que les matières de palais ne pouvoient pas être un sujet de divertissement pour les gens de cour. La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir; et ceux qui avoient cru se déshonorer [1] de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur.

Ils auroient tort, à la vérité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangère qu'à personne; et je n'ai employé que quelques mots barbares que je puis avoir appris [2] dans le cours d'un procès que ni mes juges ni moi n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savoient apparemment ce que c'étoit que le sel attique; et ils étoient bien sûrs, quand ils

[1] *Se déshonorer de rire* est une phrase qui n'est plus usitée. On ne dit pas, *Je me déshonorerois de faire telle chose*, etc., mais *si je faisois*, ou *en faisant*. (L.)

[2] VAR. « Que je puis avoir retenus. »

avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au-delà du vraisemblable. Les juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs secrétaires, et les forfanteries de leurs avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les personnages pour les empêcher de se reconnoître. Le public ne laissoit pas de discerner le vrai au travers du ridicule; et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accusé, que si l'on avoit mis sur la sellette un véritable criminel, et qu'on eût intéressé les spectateurs à la vie d'un homme.

Quoi qu'il en soit, je puis dire que notre siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien; et que si le but de ma comédie étoit de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez long-temps réjoui le monde; mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule [1] de ces

[1] VAR. « Un seul. »

sales équivoques et de ces malhonnêtes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude d'où quelques auteurs plus modestes l'avoient tiré.

PERSONNAGES.

DANDIN, juge.
LÉANDRE, fils de Dandin.
CHICANEAU, bourgeois.
ISABELLE, fille de Chicaneau.
LA COMTESSE.
PETIT-JEAN, portier.
L'INTIMÉ, secrétaire.
LE SOUFFLEUR.

La scène est dans une ville de basse Normandie.



LÉANDRE.

..... *Petit-Jean, remenez notre maître.*

Acte I, Scène IV.

s et *An drom*

uteur en p

lecture d'Aris

cès. Mais si les

es scènes, comme,

la comtesse de Pim

e madame de Criss

u le greffier; s'il fu

ts les termes de

re, on

mai



DRE.

uier

LES PLAIDEURS.

ACTE PREMIER.

SCENE I[1].

PETIT-JEAN, *traînant un gros sac de procès.*

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera:
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service;
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands vouloient se divertir de nous:
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.

[1] Entre *Britannicus* et *Andromaque*, *les Plaideurs* sont un singulier intermède. L'auteur en parle comme d'un amusement de société, fruit de la lecture d'Aristophane, et du long ennui d'un interminable procès. Mais si les amis de Racine lui fournirent l'idée de quelques scènes, comme, par exemple, la querelle de Chicaneau et de la comtesse de Pimbesche, qui véritablement avoit eu lieu entre madame de Crissé et un plaideur de profession, chez M. Boileau le greffier; s'il fut obligé, comme Molière, d'emprunter des experts les termes de la chicane, dont le dictionnaire n'étoit pas fort à son usage, on auroit grand tort d'en conclure que la pièce est de plusieurs mains: le style prouve que tout est d'une seule et même plume; et ce qui distingue cette espèce de comédie-farce entre toutes les autres, c'est que le style est celui de la bonne comédie, le naturel élégant et facile, animé par une

Tout Picard que j'étois, j'étois un bon apôtre,
Et je faisois claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs me parloient chapeau bas[1]
Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras!
Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi! j'étois un franc portier de comédie:
On avoit beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entroit pas chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse; et ma porte étoit close.
Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose:
Nous comptions quelquefois. On me donnoit le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin;
Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurois sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage: il avoit le cœur trop au métier[2];

gaieté franche, et assaisonné de ce sel piquant sans âcreté, que la muse comique jette à pleines mains sur les travers et les ridicules, qu'il est toujours bon de signaler, quand même on ne les corrigeroit pas. (L.)

[1] Molière, dans l'École des Femmes, s'étoit déja servi de *Monsieurs* pour *Messieurs*. La Harpe remarque qu'il étoit plaisant de faire dire des *Monsieurs* à Petit-Jean, pour qui un *Monsieur* est quelque chose, et qui, en sa qualité de portier, connoît parfaitement la différence d'un homme à un *Monsieur*. Il remarque encore que le mot *Amiens*, quelques vers plus haut, doit être de trois syllabes.

[2] *Il* est trop éloigné de *monsieur*, auquel il se rapporte; il y a six vers de distance du pronom au nom. Cette très légère incorrection est couverte par la gaieté, la bonne plaisanterie, le vrai comique du style dans tout ce monologue: il est long à la vérité au théâtre; mais la manière dont il est écrit le fait trouver court à la lecture. Il faut convenir cependant qu'il n'est pas naturel que Petit-Jean vienne dans la rue pour dormir; qu'avant de dormir il se parle si long-temps. On s'aperçoit que le poëte a besoin d'instruire

Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier [1];
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
Il s'y seroit couché sans manger et sans boire [2].
Je lui disois parfois : « Monsieur Perrin-Dandin,
« Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
« Qui veut voyager loin ménage sa monture;
« Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé [3].
Il nous veut tous juger les uns après les autres.

le spectateur; et Petit-Jean ne songe qu'il a envie de dormir qu'après avoir débité ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'intelligence de la pièce : il y a peu d'art dans cette exposition, mais beaucoup de vers que tout le monde sait par cœur, d'excellents vers de comédie, et des proverbes qui sont restés. (G.)

[1] *Plaids* est un vieux mot qui vient de plaider, et signifie aujourd'hui *plaidoirie*, *audience*. (L. R.)

[2] On lit dans quelques éditions : *Il y seroit couché*. L'abbé d'Olivet a fort bien observé la différence qu'il y a entre *coucher* et *se coucher:* le premier, tantôt actif, tantôt neutre, prend l'auxiliaire avoir : *j'ai couché l'enfant, j'ai couché cette nuit à Paris;* le second s'emploie avec le verbe substantif : *je me suis couché*. Le poëte a donc offensé la grammaire s'il a dit : *il y seroit couché*, au lieu de *il s'y seroit couché*. (C.) Racine le fils dit positivement que c'est une erreur typographique, propagée par la négligence des premiers éditeurs. Remarquons cependant avec l'abbé d'Olivet que *il y auroit couché* seroit une phrase plus correcte.

[3] Cette métaphore est défectueuse. On dira bien qu'un timbre est fêlé, parcequ'il peut se fendre; mais on ne dira pas qu'il est brouillé, les parties qui le composent n'étant pas susceptibles de se mêler. Il est vrai que le mot *timbre* est ici employé pour *cerveau;* mais ce qui peut se dire du cerveau, à cause de la confusion des idées, ne peut être appliqué à un timbre, qui ne peut jamais offrir l'image du désordre.

Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire;
Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal
Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près:
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est alégre.
Pour moi, je ne dors plus: aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi, pour cette nuit il faut que je m'en donne!
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
Dormons.

(*Il se couche par terre.*)

SCENE II.

L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

L'INTIMÉ.

Hé, Petit-Jean! Petit-Jean!

PETIT-JEAN.

L'Intimé!

(*à part.*)
Il a déja bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que diable! si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT-JEAN.

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue,
Garder toujours un homme, et l'entendre crier?
Quelle gueule! Pour moi, je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ.

Bon!

PETIT-JEAN.

Je lui disois donc, en me grattant la tête,
Que je voulois dormir. « Présente ta requête
« Comme tu veux dormir, » m'a-t-il dit gravement[1].
Je dors en te contant la chose seulement.
Bonsoir.

L'INTIMÉ.

Comment, bonsoir? Que le diable m'emporte
Si... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN, *à la fenêtre*[2].

Petit-Jean! L'Intimé!

[1] Il y avoit alors un président si amoureux de son métier, qu'il l'exerçoit dans son domestique. Quand son fils lui représentoit qu'il avoit besoin d'un habit neuf, il lui répondoit gravement : *Présente ta requête*; et quand son fils lui avoit présenté sa requête, il y répondoit par un *soit communiqué à sa mère*. (L. R.

[2] Ce nom de Perrin-Dandin a été fourni à Racine par Rabelais. Dans le troisième livre du Pantagruel, chapitre XXXIX, il est

L'INTIMÉ, *à Petit-Jean.*

Paix.

DANDIN.

Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, dieu merci.
Si je leur donne temps, ils pourront comparoître.
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour.

L'INTIMÉ.

Comme il saute!

PETIT-JEAN.

Oh, monsieur! je vous tien[1]

DANDIN.

Au voleur! au voleur!

PETIT-JEAN.

Oh! nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main-forte! l'on me tue!

question d'un Perrin-Dandin, *qui appointoit plus de procès qu'il n'en étoit vidé dans tout le palais de Poitiers.* Beaumarchais a aussi emprunté de Rabelais le nom de Bride-Oison qu'il donne à un juge imbécile: dans Rabelais, le juge s'appelle Bride-Oie. Au reste, un juge qui saute par la fenêtre est de la farce plutôt que de la comédie. Il faut se souvenir que Racine avoit pris Aristophane pour modèle. Nous donnerons, à la suite de la pièce de Racine, les traductions de toutes les scènes d'Aristophane qu'il a imitées. (G.)

[1] Pour la commodité de la rime, on supprime l's du mot *tiens*. Louis Racine pense qu'il faut interdire aux poëtes ce retranchement: peut-être est-il trop sévère. (G.)

SCENE IV.

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

LÉANDRE.

Vite un flambeau! j'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger? Tout dort.

PETIT-JEAN.

Ma foi, je ne dors guères.

LÉANDRE.

Que de sacs! il en a jusques aux jarretières.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procès j'ai fait provision [1].

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon père?

[1] *Maison* ne rime pas avec *provision;* on verra encore des rimes telles que *écrivons* et *rebellions*, *donc* et *pardon*, *donc* et *création*, *désavouer* et *payer*. Le poëte, si sévère sur la rime dans ses tragédies, s'est donné quelque liberté dans une comédie. (L. R.)

DANDIN.

A l'audience.

LÉANDRE.

Non, mon père; il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous; chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade;
Et pour votre santé...

DANDIN.

Je veux être malade.

LÉANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos;
Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

DANDIN.

Du repos? Ah! sur toi tu veux régler ton père?
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galants,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans?
L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence[1].
Ma robe vous fait honte: un fils de juge! Ah, fi!
Tu fais le gentilhomme: hé! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garderobe
Les portraits des Dandins: tous ont porté la robe;
Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis:

[1] Les hommes du temps de Louis XIV faisoient beaucoup d'usage des rubans; et depuis, lorsque la mode fut passée, les comédiens s'avisèrent de substituer le mot *boutons* au mot *rubans;* les comédiens ont eu tort: il faut conserver les anciens termes et les anciens costumes dans les pièces où l'on peint les anciennes mœurs. (G.)

Attends que nous soyons à la fin de décembre.
Qu'est-ce qu'un gentilhomme? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche;
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche!
Voilà comme on les traite. Hé! mon pauvre garçon,
De ta défunte mère est-ce là la leçon?
La pauvre Babonnette! Hélas! lorsque j'y pense,
Elle ne manquoit pas une seule audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta:
Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes [1].
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LÉANDRE.

Vous vous morfondez là,
Mon père. Petit-Jean, remenez votre maître,
Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenêtre;
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

[1] Racine, en cet endroit, avoit en vue madame Tardieu, femme d'un lieutenant-criminel célèbre par son avarice, et par le portrait qu'en a fait Boileau dans sa dixième satire:

L'un et l'autre dès-lors vécut à l'aventure
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquoit.

On prétend en effet que madame Tardieu *avoit pris quelques serviettes* chez le buvetier. (L. B.)

PETIT-JEAN.

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

DANDIN.

Quoi! l'on me ménera coucher sans autre forme!
Obtenez un arrét comme il faut que je dorme[1].

LÉANDRE.

Hé! par provision, mon père, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai; mais je m'en vais vous faire enrager tous:
Je ne dormirai point.

LÉANDRE.

Hé bien, à la bonne heure!
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCENE V.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ.

Quoi! vous faut-il garder?

LÉANDRE.

J'en aurois bon besoin[2].
J'ai ma folie, hélas! aussi bien que mon père.

L'INTIMÉ.

Oh! vous voulez juger?

[1] Ce vers est une répétition d'un trait de la seconde scène.

[2] VAR. J'en aurois bien besoin.

LÉANDRE, *montrant le logis d'Isabelle.*

Laissons là le mystère.
Tu connois ce logis.

L'INTIMÉ.

Je vous entends enfin:
Diantre! l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute d'Isabelle.
Je vous l'ai dit cent fois : elle est sage, elle est belle;
Mais vous devez songer que monsieur Chicaneau
De son bien en procès consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point? Je crois qu'à l'audience [1]
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de son juge il s'est venu loger :
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger [2].
Et c'est un grand hasard s'il conclut votre affaire
Sans plaider le curé, le gendre, et le notaire.

LÉANDRE.

Je le sais comme toi; mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIMÉ.

Hé bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête.

LÉANDRE.

Hé! cela ne va pas si vite que ta tête.

[1] VAR. A qui n'en veut-il point? Je crois qu'à l'audience.

[2] Le caractère du juge est d'Aristophane; celui du plaideur est de l'invention de Racine, qui couvre par là du même ridicule et la manie des procès et l'entêtement de les juger. *Plaider quelqu'un*, à la fin de cette tirade, ne se dit qu'en style de chicane. L'usage est de dire *plaider contre quelqu'un*. (L. B.)

Son père est un sauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'être huissier, sergent ou procureur,
On ne voit point sa fille; et la pauvre Isabelle,
Invisible et dolente, est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets [1],
Mon amour en fumée, et son bien en procès.
Il la ruinera si l'on le laisse faire.
Ne connoîtrois-tu pas quelque honnête faussaire
Qui servît ses amis, en le payant, s'entend,
Quelque sergent zélé?

L'INTIMÉ.

Bon! l'on en trouve tant!

LÉANDRE.

Mais encore?

L'INTIMÉ.

Ah, monsieur! si feu mon pauvre père
Étoit encor vivant, c'étoit bien votre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois;
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits [2].

[1] D'Olivet blâmoit *la jeunesse qui se dissipe en regrets*, et Racine le fils souscrit à cette censure. Je crois l'un beaucoup trop sévère, et l'autre beaucoup trop complaisant. Il est évident que *dissiper* est pris ici pour *perdre*. Or, *on perd le temps en regrets*, et la jeunesse est certainement considérée ici sous le rapport du temps, d'une saison de la vie. L'analogie est donc observée, et ces deux vers, excellents par leur précision, n'offrent qu'un défaut de grammaire; c'est qu'il eût fallu le pronom *se* pour que le verbe *dissiper* pût s'appliquer aux trois substantifs avec la même exactitude. (L.)

[2] Tout le monde sait que ce vers est une parodie d'un vers du Cid. On assure que Corneille fut très mécontent de cette gaieté,

Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince;
Il vous l'eût pris lui-même; et si dans la province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père pour sa part en emboursoit dix-neuf[1].
Mais de quoi s'agit-il? suis-je pas fils de maître?
Je vous servirai.

LÉANDRE.

Toi?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un sergent peut-être.

LÉANDRE.

Tu porterois au père un faux exploit?

L'INTIMÉ.

Hon, hon[2].

LÉANDRE.

Tu rendrois à la fille un billet?

L'INTIMÉ.

Pourquoi non?
Je suis des deux métiers.

LÉANDRE.

Viens, je l'entends qui crie.
Allons à ce dessein rêver ailleurs.

et dit avec humeur : « Ne tient-il qu'à un jeune homme de tourner « en ridicule les plus beaux vers d'un poëte? »

[1] Ce trait comique est dans Rabelais : il dit d'un « chicquanous « (d'un huissier), que si en tout le territoire n'estoient que trente « coups de baston à guaigner, il en emboursoit toujours vingt- « huict et demy... *et quand* je le cuidois mort assommé, mon vi- « lain debout *étoit* aise comme ung Roi ou deux. » (*Pantagruel*, liv. IV, ch. XVII. (G.)

[2] VAR. Quoi donc?

SCENE VI.

CHICANEAU, PETIT-JEAN.

CHICANEAU, *allant et revenant.*

La Brie,
Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt[1].
Qu'on ne laisse monter aucune ame là-haut.
Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne[2],
Et chez mon procureur porte-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.
Ah! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre.
Est-ce tout? Il viendra me demander peut-être
Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin:
Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte:
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT-JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANEAU.

Peut-on voir monsieur?

[1] Cette entrée de Chicaneau est très théâtrale, sur-tout étant préparée par la scène précédente, où l'on a peint le personnage; c'est une imitation de l'entrée du Tartufe, et Molière lui-même en avoit pris l'idée dans Térence. Chaque vers de Chicaneau est un trait de caractère aussi juste que plaisant; tout le dialogue de ce plaideur avec le portier est d'une vérité parfaite: c'est l'esprit et le ton de Molière. (G.)

[2] VAR. Prends-moi dans ce clapier trois lapins de garenne.

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Pourroit-on
Dire un mot à monsieur son secrétaire?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Et monsieur son portier?

PETIT-JEAN.

C'est moi-même.

CHICANEAU.

De grace,
Buvez à ma santé, monsieur.

PETIT-JEAN, *prenant l'argent.*

Grand bien vous fasse!
(*fermant la porte.*)
Mais revenez demain.

CHICANEAU.

Hé! rendez donc l'argent.
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.
J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine:
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
Mais aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gagner un portier.
Mais j'aperçois venir madame la comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCENE VII.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU.

Madame, on n'entre plus[1].

LA COMTESSE.

Hé bien! l'ai-je pas dit?
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever c'est en vain que je gronde;
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

[1] On prétend que l'actrice chargée du rôle de la comtesse de Pimbesche parut sur la scène dans le même costume que la comtesse de Crissé, plaideuse éternelle, avoit coutume de porter à la ville; elle avoit une robe couleur de rose sèche, avec un masque sur l'oreille. On dit encore qu'Aristophane, qui joua lui-même le rôle de Cléon dans sa comédie des Chevaliers, se présenta avec un masque très ressemblant à la figure de ce fameux démagogue. Molière fit aussi acheter à la friperie un habit de l'abbé Cotin, et donna à son personnage principal le nom de Tricotin, qu'il changea depuis en celui de Trissotin, moins ressemblant au nom véritable de la personne, mais plus injurieux encore : ces exemples ne justifient point une pareille licence. D'ailleurs Molière avoit moins besoin que personne de cet attrait de la satire et des personnalités, qui blessent à-la-fois les lois divines et humaines. (G.)

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah, monsieur! quel arrêt!

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie...

CHICANEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die...

CHICANEAU.

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé;
À deux bottes de foin le dégât estimé.
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête,
Et je gagne ma cause. À cela, que fait-on?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident: tandis qu'au procès on travaille,

Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour:
Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause,
Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six-vingts productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans! Il me reste un refuge:
La requête civile est ouverte pour moi [1],

[1] J'étois un jour chez Élie de Beaumont, célèbre avocat. En son absence sa femme recevoit, comme de raison, la visite des clients et clientes, et entendoit le récit de leur affaire; c'étoit un des devoirs de son état. Comme j'étois seul avec elle, arrive une vieille plaideuse, qui me parut ressembler assez à madame de Pimbesche. Elle entame sur-le-champ son histoire, qui duroit déja depuis une demi-heure, sans que je me fusse avisé de mêler un mot à la conversation: je n'étois pas de force à la soutenir. *Heureusement*, dit-elle enfin, *j'ai la ressource de la requête civile.* Ce mot me rappela le vers des *Plaideurs*, et je dis, presque sans m'en apercevoir:

La requête civile est ouverte pour moi.

Cette femme, qui jusqu'à ce moment n'avoit pas seulement songé

Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je...

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès alloient être finis;
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits.
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfants. Ah, monsieur! la misère!
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait: mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,

[illegible] la plus grande [illegible] monsieur [illegible] personnage fort intéressant [illegible] madame [illegible] l'auteur [illegible] en reprenant son histoire [illegible]

[illegible] les pièces [illegible] mille livres de [illegible]

On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU.

De plaider?

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir.
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment, lier les mains aux gens de votre sorte!
Mais cette pension, madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, monsieur, que trop honnêtement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame,
Et nous ne dirons mot! Mais, s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas;
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé! quelque soixante ans [1].

CHICANEAU.

Comment! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout:
J'y vendrai ma chemise; et je veux rien ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge...

LA COMTESSE.

Oh! oui, monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds...

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai;
Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, madame?

[1] On se sert encore dans la conversation de *quelque* pour *environ*. Racine affectionnoit cette manière de parler. (L.)

LA COMTESSE.

Oui[1].

CHICANEAU.

J'irois sans façon
Trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Hélas! que ce monsieur est bon!

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah! que vous m'obligez! je ne me sens pas d'aise.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge, et lui dirois...

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi!
Et lui dirois: Monsieur...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

CHICANEAU.

Liez-moi...

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point être liée[2].

[1] VAR. Oui, monsieur.

CHICANEAU.

J'irois donc.

[2] Brossette, dans ses remarques sur Boileau, rapporte qu'en effet le parlement avoit défendu à cette comtesse de Crissé, dont j'ai déja parlé, d'intenter à l'avenir aucun procès sans l'avis par

CHICANEAU.

A l'autre!

LA COMTESSE.

Je ne la serai point[1].

CHICANEAU.

Quelle humeur est la vôtre?

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie..

écrit de deux avocats. Désespérée d'une semblable défense, après avoir tout tenté inutilement pour faire adoucir la rigueur de cet arrêt, elle alla porter ses plaintes et son désespoir chez Boileau le greffier, frère aîné du poëte; elle y trouva un de leurs parents, désigné dans le commentaire de Brossette par les lettres initiales B. D. L. Cet homme, après avoir dissipé tout son bien, étoit réduit au triste métier de parasite; et comme il vouloit se rendre nécessaire par-tout, il s'avisa de donner des conseils à la comtesse; elle les interpréta fort mal, et il en résulta une querelle fort vive. Racine, à qui Boileau raconta cette aventure, en profita en poëte déja consommé dans cet art qu'il pratiquoit pour la première fois, et en fit une des meilleures scènes de comédie qu'il y ait au théâtre. (G.)

[1] Louis Racine convient que les règles de la grammaire demandent *je ne le serai point;* mais il prétend qu'il est plus dans le caractère et le ton d'une vieille plaideuse de dire *je ne la serai point.*

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête a sa folie...

LA COMTESSE.

Fou vous-même.

CHICANEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier?

CHICANEAU.

Madame...

LA COMTESSE.

Voyez-vous! il se rend familier.

CHICANEAU.

Mais madame...

LA COMTESSE.

Un crasseux, qui n'a que sa chica

Veut donner des avis!

CHICANEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Avec son âne!

CHICANEAU.

Vous me poussez.

LA COMTESSE.

Bon-homme, allez garder vos foi

CHICANEAU.

Vous m'excédez.

LA COMTESSE.

Le sot!

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins!

SCENE VIII.

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT-JEAN.

Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU.

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE.

Que monsieur est un sot.

CHICANEAU.

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot[1].

PETIT-JEAN, *à la comtesse.*

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle!

PETIT-JEAN.

(*à Chicaneau.*)

Folle! Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conseille.

[1] Un des traits les plus originaux de la manie des plaideurs consiste dans cette espèce de joie qu'ils ressentent des invectives grossières dont on les accable, parcequ'ils se flattent d'y trouver la matière d'un bon procès, qui leur fera obtenir ce qu'ils appellent dans leur langue des *dommages et intérêts.* (G.)

PETIT-JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN.

Oh, monsieur!

CHICANEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT-JEAN.

Oh, madame!

LA COMTESSE.

Qui? moi! souffrir qu'on me querelle?

CHICANEAU.

Une crieuse!

PETIT-JEAN.

Hé, paix!

LA COMTESSE.

Un chicaneur!

PETIT-JEAN.

Holà.

CHICANEAU.

Qui n'ose plus plaider!

LA COMTESSE.

Que t'importe cela?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur?

CHICANEAU.

Et bon, et bon, de par le diable:
Un sergent! un sergent!

LA COMTESSE.

Un huissier! un huissier!

PETIT-JEAN, *seul.*

Ma foi, juge et plaideurs, il faudroit tout lier[1].

[1] On ne peut terminer un acte d'une manière plus vive. Malheureusement cette querelle si plaisante ne tient point à l'action, et n'a point de suite. (G.) — L'auteur de la note avoit oublié que cette querelle remplit une partie du second acte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Monsieur, encore un coup, je ne puis pas tout faire:
Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire.
En robe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces plaideurs songent-ils que vous soyez au monde?
Hé! lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour,
A peine seulement savez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne comtesse
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse;
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour monsieur Chicaneau,
Et le fait assigner pour certaine parole,
Disant qu'il la voudroit faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, et pour d'autres excès
Et blasphèmes, toujours l'ornement des procès?
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage?
Ai-je bien d'un sergent le port et le visage?

LÉANDRE.

Ah! fort bien!

L'INTIMÉ.

Je ne sais, mais je me sens enfin
L'ame et le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en soit, voici l'exploit et votre lettre:
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais, pour faire signer le contrat que voici,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en présence du père.

LÉANDRE.

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ.

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

(*L'Intimé va frapper à la porte d'Isabelle.*)

SCENE II.

ISABELLE, L'INTIMÉ.

ISABELLE.

Qui frappe?

L'INTIMÉ.

(*à part.*)

Ami. C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, monsieur?

L'INTIMÉ.

Mademoiselle,
C'est un petit exploit que j'ose vous prier

De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE.

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre :
Mon père va venir qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'est donc pas ici, mademoiselle?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, mademoiselle, est mis sous votre nom.

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute :
Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte ;
Et si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez...

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE.

Chanson!

L'INTIMÉ.

C'est une lettre [1].

[1] Racine fait beaucoup d'usage, dans toute la pièce, de ce dialogue coupé, naturellement vif et piquant. Toute cette scène est ingénieuse et pleine de grace : Isabelle est une de ces ingénues

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ.

C'est de monsieur...

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Léandre.

ISABELLE.

Parlez bas.

C'est de monsieur...?

L'INTIMÉ.

Que diable! on a bien de la peine
A se faire écouter: je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah! l'Intimé, pardonne à mes sens étonnés;
Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte?
Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte?

adroites et rusées, dont Molière a souvent tracé des portraits aussi naturels que plaisants. (G.)

ISABELLE.

Hé! donne donc.

L'INTIMÉ.

La peste!

ISABELLE.

Oh! ne donnez donc pas.
Avec votre billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCENE III.

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANEAU.

Oui, je suis donc un sot, un voleur, à son compte!
Un sergent s'est chargé de la remercier;
Et je lui vais servir un plat de mon métier.
Je serois bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât assigner la première.
Mais un homme ici parle à ma fille! Comment!
Elle lit un billet! Ah! c'est de quelque amant.
Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton maître est-il sincère?
Le croirai-je?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que votre père.
(*apercevant Chicaneau.*)
Il se tourmente; il vous... fera voir aujourd'hui

Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE, *apercevant Chicaneau.*

C'est mon père!

(*à l'Intimé.*)

Vraiment, vous leur pouvez apprendre
Que si l'on nous poursuit nous saurons nous défendre.

(*déchirant le billet.*)

Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANEAU.

Comment! c'est un exploit que ma fille lisoit[1]!
Ah! tu seras un jour l'honneur de ta famille:
Tu défendras ton bien. Viens, mon sang, viens, ma fille[2].
Va, je t'achèterai le *Praticien françois.*
Mais, diantre! il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère:
Ils me feront plaisir: je les mets à pis faire.

CHICANEAU.

Hé! ne te fâche point.

[1] *Lisoit* ne rime qu'aux yeux avec *exploit.* Trois vers plus bas, le mot *françois* offre une négligence du même genre. Ces rimes étoient encore souffertes sous Louis XIV, et l'on en trouve quelques exemples dans Boileau. Cependant la prononciation de la diphthongue *oi* avoit déja changé dans le mot *françois.* C'est sous le régne de Catherine de Médicis que la langue éprouva cette variation. Les Italiens, dont la cour étoit inondée, prononçoient le mot *françois* avec le son de l'*e* ouvert, et bientôt cette prononciation devint générale et passa à d'autres mots.

[2] Parodie de ce vers du Cid, où don Diègue dit à son fils (act. I, sc. VI):

Viens, mon fils, viens, mon sang; viens réparer ma honte.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Adieu, monsieur.

SCENE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *se mettant en état d'écrire.*

Or çà,

Verbalisons.

CHICANEAU.

Monsieur, de grace, excusez-la:
Elle n'est pas instruite; et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ.

Je ne suis pas méchant:
J'en ai sur moi copie.

CHICANEAU.

Ah! le trait est touchant.
Mais je ne sais pourquoi, plus je vous envisage,
Et moins je me remets, monsieur, votre visage.
Je connois force huissiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moi.
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU.

Soit. Pour qui venez-vous?

L'INTIMÉ.

Pour une brave dame,
Monsieur, qui vous honore, et de toute son ame
Voudroit que vous vinssiez à ma sommation
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU.

De réparation? Je n'ai blessé personne.

L'INTIMÉ.

Je le crois: vous avez, monsieur, l'ame trop bonne [1].

CHICANEAU.

Que demandez-vous donc?

L'INTIMÉ.

Elle voudroit, monsieur,
Que devant des témoins vous lui fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

CHICANEAU.

Parbleu, c'est ma comtesse!

L'INTIMÉ.

Elle est votre servante.

CHICANEAU.

Je suis son serviteur.

[1] Ces civilités affectées et ces tons doucereux des gens de justice au moment où ils s'acquittent des fonctions les moins agréables et les moins polies, étoient alors un genre de plaisanterie très neuf au théâtre. Toute cette scène de Chicaneau et de l'Intimé déguisé en huissier, est d'une étonnante perfection de dialogue, d'une vérité, d'un naturel et d'une force comique, qui prouvent à quel degré Racine auroit pu s'élever dans la comédie de caractère, s'il avoit voulu se livrer à ce genre. (G.)

L'INTIMÉ.

Vous êtes obligeant,
Monsieur.

CHICANEAU.

Oui, vous pouvez l'assurer qu'un serge
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc! les battus, ma foi, paieront l'amend
Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixième janvier,*
Pour avoir faussement dit qu'il falloit lier,
Étant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cætera,
Il soit dit que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame; et là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistés d'un notaire,
(Zeste!) *ledit Hiérome avouera hautement*
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement...
Le Bon. C'est donc le nom de votre seigneurie?

L'INTIMÉ.

(*à part.*)

Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU.

Le Bon! Jamais exploit ne fut signé Le Bon.
Monsieur Le Bon...

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un fripo

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête hoı

CHICANEAU.

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer:
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi, payer? En soufflets.

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête:
Vous me le paierez bien.

CHICANEAU.

Oh! tu me romps la tête.
Tiens, voilà ton paiement.

L'INTIMÉ.

Un soufflet! Écrivons:
Lequel Hiérome, après plusieurs rébellions,
Auroit atteint, frappé, moi sergent, à la joue,
Et fait tomber, du coup, mon chapeau dans la boue.

CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ.

Bon: c'est de l'argent comptant;
J'en avois bien besoin. *Et, de ce non content,*
Auroit avec le pied réitéré. Courage!
Outre plus, le susdit seroit venu, de rage,
Pour lacérer ledit présent procès-verbal.
Allons, mon cher monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANEAU.

Coquin!

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaise,
Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU, *tenant un bâton.*

Oui-da : je verrai bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Tôt donc,
Frappez : j'ai quatre enfants à nourrir.

CHICANEAU.

Ah ! pardon,
Monsieur, pour un sergent je ne pouvois vous prendre
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très sergent.
Touchez là : vos pareils sont gens que je révère ;
Et j'ai toujours été nourri par feu mon père
Dans la crainte de Dieu, monsieur, et des sergents.

L'INTIMÉ.

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU.

Monsieur, point de procès.

L'INTIMÉ.

Serviteur. Contumace,
Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah !

CHICANEAU.

De grace,
Rendez-les-moi plutôt.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils soient reçus,

Je ne les voudrois pas donner pour mille écus[1].

SCENE V.

LÉANDRE, *en robe de commissaire;* CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Voici fort à propos monsieur le commissaire.
Monsieur, votre présence est ici nécessaire.

[1] Le fond de cette plaisanterie est dans Rabelais; Racine n'a fait que la mettre en action. Les bons écrivains lisoient Rabelais comme Virgile lisoit Ennius. Voici comment s'exprime maître François sur les mœurs et le caractère des bas-officiers de justice :

« Là veismes des *Chicquanous*, gents à tout le poil. Ils ne nous « invitarent à boyre, ne à manger. Seullement en longue multipli- « cation de doctes révérences nous dirent qu'ils estoient touts à « notre commandement en payant. Ung de nos Truchements ra- « comptoit à Pantagruel, comment ce peuple guaignoit sa vie en « façon bien estrange : et en plain diamètre contraire aux Rommi- « coles. A Rome gents infinis guaignent leur vie à empoisonner, à « battre et à tuer. Les *Chicquanous* la guaignent à estre battus. De « mode que si par long temps ils demouroient sans estre battus, « ils mourroient de male faim, eulx, leurs femmes et enfants. . . . « . . . . La manière, dist le Truchement; est telle : « Quand ung Moyne, Prebstre, Usurier, ou Advocat veult mal à « quelcque Gentilhomme de son pays, il envoyè vers luy ung de ces « *Chicquanous. Chicquanous* le citera, l'adjournera, l'oultraigera, « l'injuriera impudentement, suivant son record et instruction : « tant que le Gentilhomme, s'il n'est paralytique de sens, et plus « stupide qu'une Rane Gyrine, sera contrainct luy donner baston- « nades et coups d'espée sus la teste, ou la belle jarretade, ou « mieulx le jecter par les creneaulx et fenestres de son Chasteau. « Cela faict, voilà *Chicquanous* riche pour quatre mois : comme si

Tel que vous me voyez, monsieur ici présent
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

LÉANDRE.

A vous, monsieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LÉANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monsieur, tâtez plutôt:
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LÉANDRE.

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

CHICANEAU.

Foin de moi!

« coups de baston feussent ses naïfves moissons. Car il aura du « Moyne, de l'Usurier, ou Advocat, salaire bien bon : et réparation « du Gentilhomme aulcunesfois si grande et excessive, que le Gen- « tilhomme y perdra tout son avoir: avec dangier de misérable- « ment pourrir en prison, comme s'il eust frappé le Roy. » (*Pantagruel*, liv. IV, chap. XII.)

Cette scène étincelle de traits, de saillies, de proverbes gravés dans la mémoire de tout le monde. Notez que ces endroits, les meilleurs de la pièce, appartiennent à Racine : il n'a presque emprunté d'Aristophane que les farces; le vrai comique, les traits de génie, sont à lui. L'huissier du Tartufe, M. Loyal, a quelques traits de ressemblance avec celui des Plaideurs; mais la scène de Racine est bien plus forte : l'huissier n'est qu'un accessoire dans le Tartufe; mais c'est un personnage essentiel dans une pièce qui a pour objet de peindre les ridicules de la chicane et les vices des plaideurs. (G.)

L'INTIMÉ.

Plus, sa fille, au moins soi-disant telle[1],
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on lui feroit plaisir, et que d'un œil content
Elle nous défioit.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Faites venir la fille.
L'esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANEAU, *à part.*

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé:
Si j'en connois pas un, je veux être étranglé[2].

LÉANDRE.

Comment! battre un huissier! Mais voici la rebelle.

[1] *Au moins soi-disant telle* est fort plaisant, en ce qu'on y retrouve la réserve ordinaire du langage des gens de justice, qui parlent toujours comme s'ils verbalisoient, c'est-à-dire en se gardant bien de rien affirmer, si ce n'est à bon escient. On ne relève ici une si petite chose que parcequ'elle tient à cette vérité habituelle du dialogue et des mœurs, si essentielle au comique, et l'on a cru devoir ne rien dire sur la quantité prodigieuse de traits bien plus saillants en plaisanterie, parcequ'ils se présentent en foule, et que tout le monde peut les sentir. (L.)

[2] *Pas* est de trop; mais il donne au vers une tournure plus comique que si le poëte avoit mis: *Si j'en connois un seul.* La même faute produit le même effet dans la scène suivante, et il étoit si facile de corriger ces deux vers, qu'il est probable que Racine les a faits avec réflexion.

SCENE VI.

LÉANDRE, ISABELLE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *à Isabelle.*

Vous le reconnoissez?

LÉANDRE.

Hé bien, mademoiselle,
C'est donc vous qui tantôt braviez notre officier,
Et qui si hautement osiez nous défier?
Votre nom?

ISABELLE.

Isabelle.

LÉANDRE.

Écrivez. Et votre âge?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANEAU.

Elle en a quelque peu davantage;
Mais n'importe.

LÉANDRE.

Êtes-vous en pouvoir de mari?

ISABELLE.

Non, monsieur.

LÉANDRE.

Vous riez? Écrivez qu'elle a ri[1].

[1] L'auteur, qui dans sa dernière tragédie composa la scène sublime de l'interrogatoire qu'Athalie fait subir à Joas, nous offre ici

CHICANEAU.

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles;
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

LÉANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHICANEAU.

Hé! je n'y pensois pas.
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LÉANDRE.

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aise.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçu de l'huissier que voilà
Certain papier tantôt?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

CHICANEAU.

Bon cela.

LÉANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ai lu.

CHICANEAU.

Bon.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Continuez d'écrire.

(*à Isabelle.*)

Et pourquoi l'avez-vous déchiré?

le modèle d'un interrogatoire naïf et comique. La scène est neuve, pleine de goût et de graces, et du meilleur genre de plaisanterie. (G.)

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis les procès? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colère.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Écrivez.

CHICANEAU.

Je vous dis qu'elle tient de son père;
Elle répond fort bien.

LÉANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robe toujours m'avoit choqué la vue;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU.

La pauvre enfant! Va, va, je te marierai bien
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE.

A la justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE.

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE.

Dans les occasions
Soutiendrez-vous au moins vos dépositions?

ISABELLE.

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LÉANDRE.

Signez. Cela va bien, la justice est contente.
Çà, ne signez-vous pas, monsieur?

CHICANEAU.

Oui da, gaîment,
A tout ce qu'elle a dit, je signe aveuglément[1].

LÉANDRE, *bas à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme:
Il signe un bon contrat écrit en bonne forme[2],

[1] Rien, dans la pièce, ne semble obliger à surprendre la signature de Chicaneau. Il est tout naturel de penser que si Léandre demandoit la main d'Isabelle, Chicaneau s'empresseroit de la donner au fils d'un juge. Cette alliance flatteroit sa passion, et lui promettroit quelque faveur dans ses procès. Ce n'est qu'au dénouement que Chicaneau paroît vouloir s'opposer au mariage, et cela est contre son caractère, car le poëte ne donne même aucune raison d'intérêt qui puisse motiver un refus de Chicaneau. Il est vrai qu'au premier acte il est dit que Léandre *aime à faire bonne chère, à battre le pavé, à faire le gentilhomme.* Mais ce n'est pas Chicaneau qui s'exprime ainsi, et aucune de ces objections ne se présente à sa pensée au moment du dénouement. En un mot, il consent à donner la fille pourvu qu'il ne donne pas la bourse. Il étoit inutile de surprendre sa signature pour arriver à un pareil résultat.

[2] Ce moyen, aujourd'hui si usé, d'escamoter la signature d'un contrat, ne l'étoit pas à beaucoup près autant à l'époque des

Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANEAU, *à part.*

Que lui dit-il? Il est charmé de son esprit.

LÉANDRE.

Adieu. Soyez toujours aussi sage que belle :
Tout ira bien. Huissier, remenez-la chez elle.
Et vous, monsieur, marchez.

CHICANEAU.

Où, monsieur?

LÉANDRE.

Suivez-moi

CHICANEAU.

Où donc?

LÉANDRE.

Vous le saurez. Marchez, de par le roi.

CHICANEAU.

Comment!

Plaideurs. On en a fait, depuis, le dénouement de vingt comédies, sans songer que le plus souvent il n'est guère vraisemblable, et sur-tout que le succès d'une friponnerie ne doit pas faire le dénouement d'une pièce. C'est ainsi qu'on a donné raison à ceux qui ont condamné la comédie comme étant souvent de mauvais exemple, et dangereuse pour les mœurs. Dans une piéce d'un genre plus sérieux, Racine, si fidèle observateur des convenances, n'auroit pas fait signer *aveuglément* un plaideur de profession, qui ne signe jamais rien sans y regarder deux fois plutôt qu'une. (L.)

SCENE VII.

LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Holà! quelqu'un n'a-t-il point vu mon maître?
Quel chemin a-t-il pris? la porte, ou la fenêtre?

LÉANDRE.

A l'autre!

PETIT-JEAN.

Je ne sais qu'est devenu son fils [1];
Et pour le père, il est où le diable l'a mis.
Il me redemandoit sans cesse ses épices;
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre; et lui, pendant cela,
Est disparu.

SCENE VIII.

DANDIN, *à une lucarne du toit;* LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN.

Paix! paix! que l'on se taise là.

LÉANDRE.

Hé! grand dieu!

[1] Régulièrement il faudroit : *ce qu'est devenu;* mais l'omission du pronom est permise dans le style familier. (L.)

PETIT-JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires?
Qui sont ces gens en robe? Êtes-vous avocats?
Çà, parlez.

PETIT-JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN.

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire?
Allez lui demander si je sais votre affaire [1].

LÉANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

PETIT-JEAN.

Ho, ho, monsieur!

LÉANDRE.

Tais-toi, sur les yeux de ta tête,
Et suis-moi.

[1] C'est une phrase de palais, conservée jusqu'à nos jours. Un magistrat abordé par un plaideur, l'écoute quelque temps, puis se retourne vers son secrétaire : *Monsieur, sais-je cette affaire-là?* *Sais-je* est bien plus plaisant que *demandez-lui si je sais*, et a été dit de notre temps. Au fond, il vouloit dire : *Cette affaire est-elle du nombre de celles dont vous m'avez rendu compte, et que je dois savoir?* C'étoit *style de rapporteur*, comme il y a *style de notaire*, *style de procureur*, *etc.* et c'est au poëte comique à les connoître et à les saisir. (L.)

SCENE IX.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

DANDIN.

Dépêchez, donnez votre requête.

CHICANEAU.

Monsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé, mon dieu! j'aperçois monsieur dans son grenier[1].
Que fait-il là?

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audience.
Le champ vous est ouvert.

CHICANEAU.

On me fait violence,
Monsieur, on m'injurie; et je venois ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANEAU ET LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu! je veux me mettre aussi de la partie.

[1] Voilà le juge au grenier, nous l'allons bientôt voir à la cave: ce sont là des farces d'Aristophane, qui peuvent bien être ridicules, mais qui ne peignent ni les ridicules ni les mœurs. (G.)

LA COMTESSE, CHICANEAU, ET L'INTIMÉ.

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU.

Hé! messieurs, tour-à-tour exposons notre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures[1]

DANDIN.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

LA COMTESSE, CHICANEAU, ET L'INTIMÉ.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ, *continuant.*

Outre un soufflet, monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU.

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE.

Monsieur, père Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

DANDIN.

Vos qualités?

LA COMTESSE.

Je suis comtesse.

L'INTIMÉ.

Huissier.

CHICANEAU.

Bourgeois.

Messieurs...

[1] Quoique *tout* signifie ici *toutes les choses qu'il dit*, il ne peut être suivi d'un verbe au pluriel. L'auteur a cru pouvoir faire rapporter le verbe plutôt à la pensée qu'à l'expression; mais l'usage n'a point adopté cette licence.

DANDIN, *se retirant de la lucarne du toit.*

Parlez toujours : je vous entends tous trois.

CHICANEAU.

Monsieur...

L'INTIMÉ.

Bon ! le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE.

Hélas !

CHICANEAU.

Hé quoi ! déja l'audience est finie?
Je n'ai pas eu le temps de lui dire deux mots.

SCENE X.

LÉANDRE, *sans robe;* CHICANEAU,
LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

Messieurs, voulez-vous bien nous laisser en repos?

CHICANEAU.

Monsieur, peut-on entrer?

LÉANDRE.

Non, monsieur, ou je meure.

CHICANEAU.

Hé, pourquoi? J'aurai fait en une petite heure;
En deux heures au plus.

LÉANDRE.

On n'entre point, monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moi...

LÉANDRE.

L'on n'entre point, madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LÉANDRE.

Par la fenêtre donc?

LA COMTESSE.

Par la porte.

LÉANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

SCENE XI.

LÉANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE,
L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN, *à Léandre.*

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse,
Parbleu: je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE.

En un mot comme en cent,
On ne voit point mon père.

CHICANEAU.

Hé bien donc! Si pourtant

Sur toute cette affaire il faut que je le voie.
(*Dandin paroît par le soupirail.*)
Mais que vois-je? Ah! c'est lui que le ciel nous renvoie!

LÉANDRE.

Quoi! par le soupirail!

PETIT-JEAN.

Il a le diable au corps.

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

L'impertinent! Sans lui j'étois dehors.

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU.

Monsieur, voulez-vous bien...

DANDIN.

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU.

Monsieur, j'ai commandé...

DANDIN.

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU.

Que l'on portât chez vous...

DANDIN.

Qu'on le mène en prison.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Hé! je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'est de très bon muscat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE.

Monsieur, il va vous dire autant de faussetés.

CHICANEAU.

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon dieu, laissez-la dire!

LA COMTESSE.

Monsieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je respire.

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers m

DANDIN.

Elle m'étrangle... Ay! ay!

CHICANEAU.

Vous m'entraînez, ma foi!

Prenez garde, je tombe.

PETIT-JEAN.

Ils sont, sur ma parole,
L'un et l'autre encavés.

LÉANDRE.

Vite, que l'on y vole.
Courez à leur secours. Mais au moins je prétends
Que monsieur Chicaneau, puisqu'il est là-dedans,
N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le soupirail.

LÉANDRE.

Va vite, je le garde.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE.

Misérable! il s'en va lui prévenir l'esprit:
(*par le soupirail.*)
Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit:
Il n'a point de témoins; c'est un menteur.

LÉANDRE.

Madame,
Que leur contez-vous là? Peut-être ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il lui fera, monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE.

Oh non! personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le vois bien, monsieur, le vin muscat opère
Aussi-bien sur le fils que sur l'esprit du père.
Patience, je vais protester comme il faut
Contre monsieur le juge et contre le quartaut.

LÉANDRE.

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.
Que de fous! Je ne fus jamais à telle fête.

SCENE XIII.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Monsieur, où courez-vous? C'est vous mettre en danger.
Et vous boitez tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Comment, mon père! Allons, permettez qu'on vous pans
Vite, un chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE.

Hé! mon père! arrêtez...

DANDIN.

Oh! je vois ce que c'est.
Tu prétends faire ici de moi ce qu'il te plaît;
Tu ne gardes pour moi respect ni complaisance:
Je ne puis prononcer une seule sentence.

Achève, prends ce sac, prends vite.

LÉANDRE.

Hé! doucement,
Mon père. Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous:
Exercez le talent, et jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la magistrature:
Vois-tu; je ne veux point être juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous serez, au contraire, un juge sans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences;
Tout vous sera chez vous matière de sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net,
Condamnez-le[1] à l'amende, ou, s'il le casse, au fouet.

DANDIN.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
Et mes vacations, qui les paiera? Personne?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

[1] Voilà le seul exemple qui reste, dans tout Racine, d'un *le* pronom relatif mis après son verbe, et devant un mot qui commence par une voyelle: encore faut-il observer que cela se trouve dans une comédie. Mais dans les premières éditions de la Thébaïde et de son Alexandre, il y en avoit cinq ou six autres exemples, qu'il a tous réformés dans les éditions suivantes. Il a donc senti que *le*. placé ainsi. blessoit l'oreille. (D'O.)

DANDIN.

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LÉANDRE.

Contre un de vos voisins... [1]

SCENE XIV.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Arrête! arrête! attrape!

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Ah! c'est mon prisonnier, sans doute, qui s'échappe!

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN.

Tout est perdu... Citron...
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon.
Rien n'est sûr devant lui: ce qu'il trouve il l'emporte.

LÉANDRE.

Bon, voilà pour mon père une cause. Main-forte.
Qu'on se mette après lui. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

LÉANDRE.

Çà, mon père, il faut faire un exemple authentique:

[1] Cette scène et la suivante sont prises d'Aristophane. On reconnoîtra toutes les imitations de Racine dans la traduction que nous donnerons des principales scènes des Guêpes. (G.)

Jugez sévèrement ce voleur domestique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut de part et d'autre avoir un avocat.
Nous n'en avons pas un.

LÉANDRE.

Hé bien! il en faut faire.
Voilà votre portier et votre secrétaire;
Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats:
Ils sont fort ignorants.

L'INTIMÉ.

Non pas, monsieur, non pas.
J'endormirai monsieur tout aussi bien qu'un autre.

PETIT-JEAN.

Pour moi, je ne sais rien; n'attendez rien du nôtre.

LÉANDRE.

C'est ta première cause, et l'on te la fera.

PETIT-JEAN.

Mais je ne sais pas lire.

LÉANDRE.

Hé! l'on te soufflera[1].

[1] Ce vers étoit suivi de plusieurs autres, que Racine retrancha depuis. Dans la première édition, Petit-Jean répondoit ainsi à Léandre:

Je vous entends, oui. Mais d'une première cause,
Monsieur, à l'avocat revient-il quelque chose?

LÉANDRE.

Ah, fi! Garde-toi bien d'en vouloir rien toucher:
C'est la cause d'honneur, on l'achète bien cher;
On sème des billets par toute la famille;
Et le petit garçon, et la petite fille,
Oncle, tante, cousin, tout vient, jusques au chat,

DANDIN.

Allons nous préparer. Çà, messieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux présents, et l'oreille à la brigue.
Vous, maître Petit-Jean, serez le demandeur;
Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur[1].

Dormir au plaidoyer de monsieur l'avocat.

DANDIN.

Allons nous préparer, etc.

On ne voit pas bien par quel motif Racine a sacrifié cette plaisanterie sur l'appareil qu'un avocat avoit coutume de mettre à la première cause qu'il plaidoit. (G.)

[1] Cet acte, à l'exception des dernières scènes, est tout entier à Racine; il abonde en traits d'une excellente verve. Les scènes de l'Intimé et de Chicaneau, et l'interrogatoire d'Isabelle, sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de dialogue, et d'énergie comique. (G.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

LÉANDRE, CHICANEAU, LE SOUFFLEUR.

CHICANEAU.

Oui, monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.
Je ne mens pas d'un mot.

LÉANDRE.

Oui, je crois tout cela;
Mais, si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre,
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens sont déja dépensés
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassés;
Et dans une poursuite à vous-même contraire... [1]

[1] Racine a fait encore ici un retranchement considérable. On lit dans la première édition :

Et dans une poursuite à vous-même funeste,
Vous en voulez encore absorber tout le reste.
Ne vaudroit-il pas mieux, sans soucis, sans chagrins,
Et de vos revenus régalant vos voisins,
Vivre en père jaloux du bien de sa famille,
Pour en laisser un jour le fonds à votre fille,
Que de nourrir un tas d'officiers affamés
Qui moissonnent les champs que vous avez semés;
Dont la main toujours pleine et toujours indigente,

CHICANEAU.

Vraiment vous me donnez un conseil salutaire;
Et devant qu'il soit peu je veux en profiter:
Mais je vous prie au moins de bien solliciter.
Puisque monsieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence.
On peut l'interroger, elle est de bonne foi;
Et même elle saura mieux répondre que moi.

LÉANDRE.

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

S'engraisse impunément de vos chapons de rente?
Le beau plaisir d'aller, tout mourant de sommeil,
A la porte d'un juge attendre son réveil,
Et d'essuyer le vent qui vous souffle aux oreilles,
Tandis que monsieur dort, et cuve vos bouteilles:
Ou bien, si vous entrez, de passer tout un jour
A compter, en grondant, les carreaux de sa cour!
Hé, monsieur! croyez-moi, quittez cette misère.

CHICANEAU.

Vraiment, vous me donnez, etc.

Ce morceau est remarquable en ce qu'il est tout entier dans le style du haut comique, et parfaitement dans ce genre, qui n'est pas celui de la pièce. C'est sans doute une des raisons qui ont engagé l'auteur à supprimer cet excellent couplet. Non seulement il ne convient pas à Léandre de parler si mal de l'état de juge, qui est celui de son père, mais il a tort de parler raison à ce *fou qui réduit tout au pied de la chicane* (comme il le dit lui-même un moment après), et dont il veut dans ce moment même mettre la folie à profit. Enfin, le fond de ce couplet formoit une disparate trop forte avec la scène bouffonne qui va suivre; et, pour faire passer les petits chiens, il ne falloit pas écrire de ce ton. Mais il suffit d'un couplet de cette force pour faire sentir aux connoisseurs que Racine auroit pu lutter contre Molière dans la haute comédie. (L.)

LE SOUFFLEUR.

Quel homme!

SCENE II.

LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

LÉANDRE.

Je me sers d'un étrange artifice;
Mais mon père est un homme à se désespérer;
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs, j'ai mon dessein, et je veux qu'il condamne
Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, ET PETIT-JEAN, *en robe;* LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Çà, qu'êtes-vous ici?

LÉANDRE.

Ce sont les avocats.

DANDIN, *au souffleur.*

Vous?

LE SOUFFLEUR.

Je viens secourir leur mémoire troublée.

DANDIN.

Je vous entends. Et vous?

LÉANDRE.

Moi? Je suis l'assemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs.

PETIT-JEAN.

Oh! prenez-le plus bas:
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN.

Oh! mes...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT-JEAN.

Oh! monsieur! je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT-JEAN, *se couvrant.*

(*au souffleur.*)

Messieurs... Vous, doucement;
Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe, et tant d'astres errants;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;
Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune;

(Babyloniens.)
Quand je vois les états des Babiboniens
(Persans.) (Macédoniens.)
Transférés des Serpents aux Nacédoniens;
(Romains.) (despotique.)
Quand je vois les Lorrains, de l'état dépotique,
(démocratique.)
Passer au démocrite, et puis au monarchique;
Quand je vois le Japon...

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vu?

PETIT-JEAN.

Oh! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,
Que ne lui laissiez-vous finir sa période?
Je suois sang et eau, pour voir si du Japon
Il viendroit à bon port au fait de son chapon;
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, avocat.

PETIT-JEAN.

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE.

Achéve, Petit-Jean : c'est fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendants à ton côté?
Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.
Dégourdis-toi. Courage; allons, qu'on s'évertue.

PETIT-JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

LÉANDRE.

Dis donc ce que tu vo

PETIT-JEAN.

Oh dame! on ne court pas deux lièvres à-la-fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit...

PETIT-JEAN.

On lit...

LE SOUFFLEUR.

Dans la...

PETIT-JEAN.

Dans la...

LE SOUFFLEUR.

Métamorphos

PETIT-JEAN.

Comment?

LE SOUFFLEUR.

Que la métem...

PETIT-JEAN.

Que la métem...

LE SOUFFLEUR.

Psycose

PETIT-JEAN.

Psycose...

LE SOUFFLEUR.

Hé! le cheval!

PETIT-JEAN.

Et le cheval...

LE SOUFFLEUR.

Encor!

PETIT-JEAN.

Encor...

LE SOUFFLEUR.

Le chien!

PETIT-JEAN.

Le chien...

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT-JEAN.

Le butor...

LE SOUFFLEUR.

Peste de l'avocat!

PETIT-JEAN.

Ah! peste de toi-même!
Voyez cet autre avec sa face de carême!
Va-t'en au diable.

DANDIN.

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait [1].

PETIT-JEAN.

Hé! faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise.

[1] Allusion à une anecdote du temps de Racine. Un avocat, plaidant pour un homme sur le compte duquel on vouloit mettre un enfant, se perdoit dans des détails absolument étrangers à sa cause, ne sachant trop que dire sur une pareille question. Le juge lui crioit sans cesse, au fait, au fait. Enfin l'avocat, poussé à bout, interrompit brusquement ses digressions, et dit avec une grande volubilité : *Le fait est un enfant de fait, celui qu'on dit l'avoir fait nie le fait. Voilà le fait.* (L. B.)

Pour moi, je ne sais point tant faire de façon
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapo
Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenn
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que la première fois que je l'y trouverai,
Son procès est tout fait, et je l'assommerai.

LÉANDRE.

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

PETIT-JEAN.

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y m

DANDIN.

Appelez les témoins.

LÉANDRE.

C'est bien dit, s'il le peut:
Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT-JEAN.

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT-JEAN.

Je les ai dans ma poche.
Tenez: voilà la tête et les pieds du chapon;
Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ.

Je les récuse.

DANDIN.

Bon!
Pourquoi les récuser?

L'INTIMÉ.

Monsieur, ils sont du Main

DANDIN.

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine[1].

L'INTIMÉ.

Messieurs...

DANDIN.

Serez-vous long, avocat, dites-moi[2]?

L'INTIMÉ.

Je ne réponds de rien.

DANDIN.

Il est de bonne foi.

L'INTIMÉ, *d'un ton finissant en fausset.*

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable[3],

[1] Quoique nous ne fassions pas remarquer les détails, par les raisons indiquées ci-dessus, il n'est pas inutile d'observer que ce trait inattendu contre les *témoins manceaux* (espèce de métier dans la chicane) est de la plus fine satire, et que la manière dont il est amené, à propos de *la tête et des pieds d'un chapon*, est de la verve comique d'Aristophane, quand elle est de bon goût. (L.)

[2] On assure que le premier président du parlement de Paris fit un jour la même question à un avocat nommé Montauban. L'avocat répondit affirmativement, et le président le loua de sa bonne foi. (L. B.)

[3] Cet exorde est celui de l'oraison de Cicéron *pro Quintio*: Patru, en plaidant pour un pâtissier contre un boulanger, s'étoit servi du même exorde. Cette éloquence avoit été autrefois fort à la mode. Belièvre demandant à la reine Élisabeth la grace de Marie Stuart, dans un long discours que rapporte M. de Thou, l. 86, non content de raconter plusieurs traits de l'histoire ancienne, cite des passages d'Homère, de Platon, et de Callimaque. Du temps de notre poëte, nos avocats avoient encore coutume de remonter au déluge, de raconter des faits inutiles à leur cause, de remplir leurs discours de longs passages des anciens, et, pour faire voir leur érudition, de rapporter beaucoup de citations

Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasar,
Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car,
D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante;
Et de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit.

DANDIN.

Avocat,
De votre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ.

(*d'un ton ordinaire.*) (*du beau ton.*)
Oui-dà, j'en ai plusieurs... Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence,
Et le susdit crédit; ce néanmoins, messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie;
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni:
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni[1].

DANDIN.

Vraiment, il plaide bien.

c'est pour cela qu'on voit ici des passages d'Ovide et de Luca[i] et qu'on entend citer non seulement le Digeste, mais Aristo[t] Pausanias, etc., etc. Ce qu'il y a de singulier, c'est que perso[n] ne vit le ridicule de cette manière de plaider. La finesse des pl[ai]santeries de Racine ne fut pas sentie. Le parterre ne rit point [à] ce qu'il appeloit des termes de chicane, et la pièce tomba a[ux] premières représentations. (L. R.)

[1] « Les dieux sont pour les vainqueurs, mais Caton est pour l[es] « vaincus. » LUCAIN.

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, *primò*, *peri Politicon*,
Dit fort bien...

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa Politique.

L'INTIMÉ.

Oui; mais l'autorité du Péripatétique
Prouveroit que le bien et le mal...

DANDIN.

Je prétens
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Au fait.

L'INTIMÉ.

Pausanias, en ses Corinthiaques...

DANDIN.

Au fait.

L'INTIMÉ.

Rebuffe...

DANDIN.

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques...

DANDIN.

Au fait, au fait, au fait.

L'INTIMÉ.

Harmenopul, *in Prompt*...

DANDIN.

Oh! je te vais juger.

L'INTIMÉ.

Oh, vous êtes si prompt!

(*vite.*)

Voici le fait. Un chien vient dans une cuisine,
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or, celui pour lequel je parle est affamé,
Celui contre lequel je parle *autem* plumé;
Et celui pour lequel je suis prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrète:
On le prend. Avocat pour et contre appelé;
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire!
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ.

Mais le premier, monsieur, c'est le beau.

DANDIN.

C'est le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?
Mais qu'en dit l'assemblée?

LÉANDRE.

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, messieurs? On vient. Comment vient-on[1]?

[1] Il n'y a pas ici un vers qui ne soit un trait de critique, et pas un trait qui ne soit aussi juste que piquant. On peut assurer que la censure de tous les abus de la rhétorique de palais est épuisée

On poursuit ma partie. On force une maison.
Quelle maison? maison de notre propre juge!
On brise le cellier qui nous sert de refuge!
De vol, de brigandage on nous déclare auteurs!
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A maître Petit-Jean, messieurs. Je vous atteste:
Qui ne sait que la loi *Si quis canis*, Digeste

dans une scène. La prétention des exordes, qu'on fait remonter au *déluge*, l'étalage de l'érudition déplacée, la manie des citations accumulées hors de propos, le charlatanisme des autorités et des lois alléguées au hasard, l'affectation d'agrandir les petites choses, et de s'échauffer à froid; la recherche puérile de tous les détails qu'on veut également faire valoir, et de toutes lès circonstances qu'on veut également aggraver; et sur-tout et par-tout l'incroyable profusion de mots inutiles et dénués de sens; tout s'y trouve. Mais ce qui peut-être est au-dessus de tout le reste, ce sont les six vers employés par l'Intimé, pour dire seulement qu'il veut abréger: cette seule phrase est le modèle de l'art d'alonger. Il ne veut pas même *prendre haleine*, sans séparer ces deux mots qu'on n'a jamais séparés. Le poëte, par un trait de génie, l'arrête sur la fin du vers, au mot *prendre*, et le rejette à l'autre vers sur le mot *haleine*, où il se repose tout à son aise; et parcequ'on lui *défend de s'étendre*, il va reprendre *ab ovo* toute sa cause, déja si longuement plaidée; mais comment et en quels termes?

Je vais, sans rien omettre et sans prévariquer.
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux l'idée universelle
De ma cause, et des faits renfermés en icelle.

Jamais un avocat de *sept heures* (comme on les appeloit) ne s'est contenté d'un seul mot pour une seule idée: il *énonce, il expose, il explique, etc. compendieusement!* Où l'auteur a-t-il été chercher ce mot de six syllabes qui tient tout un demi-vers, et qui signifie *en abrégé?* C'est une bonne fortune, et il y en a une foule d'autres, et aucune ne paroît avoir été cherchée. (L.)

De vi, paragrapho, messieurs... *Caponibus* [1],
Est manifestement contraire à cet abus?
Et quand il seroit vrai que Citron, ma partie,
Auroit mangé, messieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon: qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoin trois procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe. On en verra les pièces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres pièces?

PETIT-JEAN.

Maître Adam...

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT-JEAN.

L'Intimé...

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

[1] Racine a voulu se moquer de ceux qui citent à tort et à travers de faux textes dont ils ont besoin; et lui-même s'étoit donné cette licence en plaisantant, si l'on en croit un recueil d'anecdotes. On y lit que Racine disputant avec La Fontaine sur l'autorité absolue des rois, et lui montrant cette autorité bien établie dans l'Écriture, La Fontaine répliqua: « Nous ne sommes donc que « des fourmis à l'égard des rois? Faites-moi voir cela clairement « énoncé dans l'Écriture, et je me rends. » « Hé quoi, repartit « Racine, ne connoissez-vous pas ce passage: *Tanquam formicæ « deambulabitis coram rege vestro;* vous serez comme des fourmis « devant votre roi? » Le passage étoit faux, mais La Fontaine y fut trompé. (G.)

PETIT-JEAN.

S'enroue.

L'INTIMÉ.

Hé, laissez-nous! Euh, Euh!

DANDIN.

Reposez-vous,
Et concluez.

L'INTIMÉ, *d'un ton pesant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais sans rien omettre, et sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux l'idée universelle
De ma cause, et des faits renfermés en icelle.

DANDIN.

Il auroit plus tôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une. Homme, ou qui que tu sois,
Diable, conclus; ou bien que le ciel te confonde!

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!

L'INTIMÉ.

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *bâillant.*

Avocat, ah! passons au déluge.

L'INTIMÉ.

Avant donc
La naissance du monde, et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière

Étoit ensevelie au fond de la matière.
Les éléments, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisoient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme:
UNUS ERAT TOTO NATURÆ VULTUS IN ORBE,
QUEM GRÆCI DIXERE CHAOS, RUDIS INDIGESTAQUE MOLES[1].
(*Dandin endormi se laisse tomber.*)

LÉANDRE.

Quelle chute! Mon père!

PETIT-JEAN.

Ay, monsieur! Comme il dort!

LÉANDRE.

Mon père, éveillez-vous.

PETIT-JEAN.

Monsieur, êtes-vous mort?

LÉANDRE.

Mon père!

DANDIN.

Hé bien? hé bien? Quoi? qu'est-ce? Ah! ah! quel homme!
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

LÉANDRE.

Mon père, il faut juger.

DANDIN.

Aux galères[2].

[1] « L'univers n'offroit qu'un aspect uniforme, masse grossière
« et confuse, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de chaos. »
(*Métamorphoses d'Ovide*, liv. I, v. 6 et 7.)

[2] Un juge avoit dormi pendant toute une audience: on lui de-

LÉANDRE.

Un chien
Aux galères!

DANDIN.

Ma foi! je n'y conçois plus rien[1];
De monde, de chaos, j'ai la tête troublée.
Hé! concluez.

L'INTIMÉ, *lui présentant de petits chiens.*

Venez, famille désolée;
Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins.
Venez faire parler vos esprits enfantins[2].
Oui, messieurs, vous voyez ici notre misère:
Nous sommes orphelins; rendez-nous notre père,
Notre père, par qui nous fûmes engendrés,
Notre père, qui nous...

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ.

Notre père, messieurs...

manda son avis; il répondit, en se frottant les yeux : *Je suis de l'avis de M.****, et ce monsieur n'y étoit pas. Un autre étoit assoupi, pendant qu'on exposoit la cause d'un homme qui avoit commis un délit dans un pré : *A quoi condamnez-vous*, lui dit-on, *le coupable? A être pendu*, s'écria-t-il en s'éveillant. *Comment!* lui dit-on, *il s'agit d'un pré.*—*Qu'on le fauche.* Dans la comédie des *Guêpes*, le juge veut pareillement envoyer le chien Labès *aux corbeaux*. C'étoient des poulies auxquelles on suspendoit les esclaves coupables, les mains attachées derrière le dos, pour leur donner les étrivières. (L. B.)

[1] VAR. Je n'y connois plus rien.

[2] VAR. Venez faire parler vos soupirs enfantins.

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont pissé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes[1].

DANDIN.

Ouf. Je me sens déja pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion!
Je suis bien empêché. La vérité me presse;
Le crime est avéré; lui-même il le confesse.
Mais s'il est condamné, l'embarras est égal:
Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital.
Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCENE IV.

DANDIN, LÉANDRE, CHICANEAU, ISABELLE, PETIT-JEAN, L'INTIMÉ.

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN, *à Petit-Jean et à l'Intimé.*

Oui, pour vous seuls l'audience se donne.
(*à Chicaneau.*)
Adieu. Mais, s'il vous plaît, quel est cet enfant-là?

CHICANEAU.

C'est ma fille, monsieur.

DANDIN.

Hé! tôt, rappelez-la.

[1] VAR. Monsieur, ce sont leurs larmes.

ISABELLE.

Vous êtes occupé.

DANDIN.

Moi! Je n'ai point d'affaire.

(*à Chicaneau.*)

Que ne me disiez-vous que vous étiez son père [1]?

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Elle sait mieux votre affaire que vous.

(*à Isabelle.*)

Dites... Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux!
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse [2].
Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
Savez-vous que j'étois un compère autrefois?
On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah! monsieur, je vous crois.

DANDIN.

Dis-nous: à qui veux-tu faire perdre la cause?

ISABELLE.

A personne.

DANDIN.

Pour toi je ferai toute chose.
Parle donc.

[1] Racine rentre ici dans la bonne comédie et dans la peinture des mœurs. Ce juge qui n'a plus d'affaires en voyant un joli minois, et tout prêt à favoriser le père pour faire sa cour à la fille, est bien dans la nature. (G.)

[2] Dans les premières édition ce vers se trouvoit après le suivant.

ISABELLE.

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vu donner la question[1]?

ISABELLE.

Non; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Hé! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux?

DANDIN.

Bon! Cela fait toujours passer une heure ou deux.

CHICANEAU.

Monsieur, je viens ici pour vous dire...

LÉANDRE.

Mon père,
Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire:
C'est pour un mariage. Et vous saurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord.
La fille le veut bien; son amant le respire[2];

[1] Thomas Diafoirus, dans *le Malade imaginaire*, fait une proposition de même espèce à Angélique, en l'invitant à assister à une dissection. (Act. II, sc. VI.)

Que ne me disiez-vous que vous étiez son père?

est un trait charmant: celui de la question est sanglant, et l'on ne peut nier que la cruelle indifférence des juges n'y ait trop souvent donné lieu. Les mauvaises lois font les mauvaises mœurs. (L.)

[2] On dit figurément *respirer la guerre, la vengeance, les plaisirs*, etc., pour *desirer ardemment;* et alors *respirer* prend le régime direct, comme desirer, mais seulement dans les choses qui sont l'objet d'une passion habituelle. Quand il s'agit d'un fait, d'un évé-

Ce que la fille veut, le père le desire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez au plus tôt:
Dès demain, si l'on veut; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE.

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-père:
Saluez-le.

CHICANEAU.

Comment?

DANDIN.

Quel est donc ce mystère?

LÉANDRE.

Ce que vous avez dit se fait de point en point.

DANDIN.

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU.

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LÉANDRE.

Sans doute; et j'en croirai la charmante Isabelle.

CHICANEAU.

Es-tu muette? Allons, c'est à toi de parler.
Parle.

ISABELLE.

Je n'ose pas, mon père, en appeler [1].

nement, comme ici le mariage, *respirer* ne s'emploie qu'avec la négative et le régime indirect. *Elle ne respire qu'après* le mariage, le retour, la convalescence de son fils. C'est je crois, le seul terme impropre qu'il y ait dans toute cette pièce. (L.)

[1] Ce mot est bien dans le style de la chose et dans la nature du

CHICANEAU.

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE, *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.
Vous n'appellerez pas de votre signature?

CHICANEAU.

Plaît-il?

DANDIN.

C'est un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU.

Je vois qu'on m'a surpris; mais j'en aurai raison:
De plus de vingt procès ceci sera la source.
On a la fille; soit: on n'aura pas la bourse.

LÉANDRE.

Hé, monsieur! qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laissez-nous votre fille, et gardez votre bien.

CHICANEAU.

Ah!

LÉANDRE.

Mon père, êtes-vous content de l'audience?

DANDIN.

Oui-da. Que les procès viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les avocats soient désormais plus courts.
Et notre criminel?

sujet. Le dénouement est plaisant, et produiroit plus d'effet si l'amour de Léandre avoit plus d'intérêt. On ne pouvoit pas terminer d'une manière plus agréable et plus ingénieuse un acte consacré presque tout entier à la farce la plus extravagante. (G.)

LÉANDRE.

Ne parlons que de joie:
ıce! grace! mon père.

DANDIN.

Hé bien, qu'on le renvoie:
st en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais.
ons nous délasser à voir d'autres procès.

FIN DES PLAIDEURS.

TRADUCTION

DES PASSAGES

DES GUÊPES D'ARISTOPHANE,

IMITÉS PAR RACINE.

Il faut savoir, avant tout, que dans la démagogie d'Athènes, l'emploi de juge étoit un métier banal et mercenaire. Il n'y avoit point chez les Athéniens d'ordre judiciaire, d'état consacré à l'administration de la justice; on n'exigeoit, pour des fonctions aussi importantes, ni science des lois, ni connoissance du droit, ni expérience, ni pratique. On assignoit aux juges un traitement journalier comme à des manœuvres. Les hommes les plus grossiers, les plus ineptes, siégeoient dans les tribunaux, et prononçoient sur la vie et la fortune des accusés: c'étoit là un des bénéfices de l'égalité, un des priviléges du gouvernement démocratique. Ce n'est pas sans étonnement que l'on compte six mille juges dans une ville telle qu'Athènes, qui n'avoit dans ce temps-là que vingt mille citoyens actifs. Les Athéniens aimoient à juger: c'étoit chez eux une fureur, une manie; et l'on ne peut pas l'attribuer à l'avarice, car les fonctions des juges n'étoient pas lucratives. Le trésor public leur donnoit deux oboles, et Cléon en fit ajouter une troisième. D'après les calculs les plus exacts, les deux oboles ne formoient dans l'année, déduction faite de deux mois de vacance, que la chétive somme de soixante-quinze livres; mais il est à présumer qu'il y avoit un brigandage secret, et des rapines tacitement autorisées, qui rapportoient in-

finiment plus aux juges que leur salaire public. Il est donc naturel qu'Aristophane, dans un temps où la comédie n'étoit qu'une satire impudente des mœurs et du gouvernement populaire, ait conçu le projet de se moquer d'un barreau aussi étrangement organisé. Il intitula sa pièce les Guêpes, comme pour faire sentir que ces juges ignorants et intéressés avoient des armes plus redoutables que les dards et les aiguillons des guêpes, et que leurs sentences étoient autant de piqûres douloureuses et envenimées.

Il suppose qu'un vieux juge, nommé Phylocléon (c'est-à-dire ami de Cléon [1]), que cette passion a rendu presque fou, est enfermé et gardé à vue par son fils. La scène s'ouvre comme chez Racine : on voit deux esclaves, Xanthias et Sosie, couchés à la porte d'une salle basse où le juge est enfermé; le sommeil les accable; ils font des contes pour se tenir éveillés, se communiquent leurs songes, qui sont pour nous autant d'énigmes satiriques, et finissent par plusieurs détails sur la folie de leur prisonnier. La différence des mœurs en met une si grande dans les signes extérieurs de la même passion, qu'on n'entendroit pas à Paris la moitié des traits employés par ces esclaves pour décrire la maladie de Phylocléon. Dans cette scène, Racine n'a guère emprunté d'Aristophane que cette plaisanterie :

> Il fit couper la tête à son coq, de colère,
> Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire;
> Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal
> Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
>
> Act. I, sc. I.

et l'auteur françois est très supérieur par le mérite du tour et de l'expression.

[1] Cléon, aventurier fameux, orateur, et ministre de la république d'Athènes, étoit à la tête d'un grand parti. (G.)

Quoique toutes les issues soient parfaitement bouchées, le malin vieillard parvient, on ne sait comment, à se sauver. Son fils Bdelycléon (c'est-à-dire ennemi de Cléon) accourt tout troublé, réveille les esclaves qui commencent à s'assoupir en faisant, comme on dit, des contes à dormir debout.

BDÉLYCLÉON.

« Xanthias, Sosie, comment, coquins, vous dormez!

XANTHIAS.

« Qui va là?

SOSIE.

« Qu'y a-t-il?

XANTHIAS.

« C'est Bdélycléon qui nous appelle.

BDÉLYCLÉON.

« Holà, quelqu'un! Mon père est entré dans la cui-« sine; on y entend quelqu'un qui trotte comme un rat « cherchant à se sauver dans quelque trou. Toi, prends « garde qu'il ne s'évade par la cheminée; et toi, garde la « porte.

L'ESCLAVE, *entendant Phylocléon dans la cheminée.*

« Par Neptune, est-ce que la fumée fait du bruit? Qui « est là?

PHYLOCLÉON.

« C'est la fumée qui veut sortir.

BDÉLYCLÉON.

« La fumée... Oh, tu ne passeras pas; rentre: donnez-« moi le couvercle. » (*Il s'agit probablement d'un couvercle qui servoit à boucher le tuyau de la cheminée.*) « Mettons « encore cette bûche pour l'appuyer; essaie à présent de « sortir. Mais malheureux que je suis, on va dire par-« tout que je suis fils de la fumée.

UN ESCLAVE.

« Appuie ferme contre la porte, camarade; appuie de

« toutes tes forces : je suis à toi tout-à-l'heure ; veille sur « la serrure et sur le verrou ; prends garde qu'il ne ronge « le pêne.

PHYLOCLÉON.

« Retirez-vous, coquins : vous ne m'empêcherez pas « de sortir pour aller juger. Voulez-vous que le scélérat « Dracontidès m'échappe ?

« ....

BDÉLYCLÉON.

« J'en jure par Neptune, vous ne sortirez pas.

PHYLOCLÉON.

« Eh bien ! je vais faire comme le rat qui rongea les « filets.

BDÉLYCLÉON.

« Hé, vous n'avez pas de dents !

PHYLOCLÉON.

« Malheureux ! que n'ai-je un glaive pour te tuer, ou « plutôt mes tablettes pour te condamner à mort !

BDÉLYCLÉON.

« Voilà un homme qui fera quelque mauvais coup.

PHYLOCLÉON.

« Non, je veux sortir pour aller vendre mon âne avec « son bât : c'est le jour du marché.

BDÉLYCLÉON.

« Ne puis-je pas l'aller vendre ?

PHYLOCLÉON.

« Non, tu ne le vendras pas si bien que moi.

BDÉLYCLÉON.

« Oh, beaucoup mieux ! Allons, amenez-moi l'âne[1].

[1] Phylocléon disparoît dans ce moment pour aller chercher l'âne : il faut absolument supposer l'écurie de l'âne contiguë à la cuisine. Au reste, tout le jeu de théâtre de cette scène a rapport à la distribution particulière des maisons grecques ; il eût fallu un prodigieux étalage d'érudition pour expliquer tout cela, et peut-être sans réussir à le bien faire com-

UN ESCLAVE.

« Le bon tour que le vieillard a imaginé là pour se « mettre en liberté!

BDÉLYCLÉON.

« Il n'y a rien gagné, j'ai senti la ruse. Mais entrons; « allons moi-même chercher l'âne; ne laissons pas à mon « père ce prétexte de sortir. (*Bdélycléon amène l'âne.*) « Mon pauvre petit âne, te voilà bien triste! est-ce par- « cequ'on va te vendre? Avance. D'où vient donc ton cha- « grin? Est-ce que tu portes quelque Ulysse?

L'ESCLAVE.

« Oui, ma foi, il y a quelqu'un pendu à son ventre.

BDÉLYCLÉON.

« Oh, oh, que vois-je?

L'ESCLAVE.

« C'est lui.

BDÉLYCLÉON.

« Hé bien, l'homme, dites la vérité; qui êtes-vous?

PHYLOCLÉON.

« Personne en vérité.

BDÉLYCLÉON.

« D'où êtes-vous?

PHYLOCLÉON.

« Je suis Ithacien, de Drasippide.

BDÉLYCLÉON.

« Le maudit vieillard me paiera cette fourberie. Al- « lons; tirez-le de là-dessous. Où diable s'étoit-il niché?

PHYLOCLÉON.

« Laissez-moi, ou nous nous battrons.

BDÉLYCLÉON.

« Sur quoi nous battrons-nous?

prendre. J'ai préféré les termes usités dans notre langue, au risque d'être moins exact. L'objet que nous nous proposons n'exigeoit pas une exactitude si rigoureuse. (G.)

PHYLOCLÉON.

« Sur l'ombre de l'âne[1]. »

Le vieux juge est de nouveau renfermé et barricadé; mais il trouve encore moyen de gagner le toit, d'où il fait tomber une petite motte de terre sur la tête d'un esclave, ce qui le fait découvrir. Les esclaves plaisantent sur ce juge des gouttières; c'est ce qui a donné à Racine l'idée de faire dire à Petit-Jean (act. II, sc. VIII):

. . . . . Le voilà, ma foi, dans les gouttières.
. . . .
. . . . Vous verrez qu'il va juger les chats.

J'ai traduit à regret ces extravagances d'Aristophane, uniquement pour prouver l'impossibilité de faire passer dans notre langue un comique de cette espèce.

Plus loin, Phylocléon entreprend l'apologie de sa profession. Bdélycléon prétend que rien n'est pire que le métier de juge. C'est là le germe de la belle scène de Dandin avec son fils dans les Plaideurs de Racine.

PHYLOCLÉON.

« Je débute par prouver qu'il n'y a point de royauté « préférable à la nôtre. Est-il un être plus heureux, plus « à son aise, plus puissant, plus redoutable qu'un juge, « et sur-tout qu'un vieux juge? Les plus grands hommes « de l'état, des hommes de quatre coudées de haut, atten- « dent à ma porte que je sorte du lit; quand je les aborde,

[1] On raconte qu'un homme ayant loué un âne, en descendit pendant la chaleur du jour, et se reposa à l'ombre que faisoit le corps de l'âne. Le propriétaire de l'âne voulut chiçaner à ce sujet: il prétendit qu'il avoit loué l'âne, mais non pas son ombre. C'est d'après ce conte trivial que s'établit le proverbe *se battre sur l'ombre de l'âne*, pour dire disputer sur rien. (G.)

« ils me tendent une main souple et adroite, une main « accoutumée à se glisser dans le trésor public. Les co-« quins tombent à mes genoux, poussent des cris la-« mentables: Sauvez-nous, notre père! nous vous en « conjurons par les glorieux larcins qui vous ont illustré « vous-même dans l'exercice de vos magistratures, ou « dans vos fournitures pour l'armée. Ces gens-là ne sa-« voient seulement pas que j'existois, avant que je leur « eusse fait gagner leur procès.

BDÉLYCLÉON.

« Voilà, par exemple, un article que je n'oublierai pas.

PHYLOCLÉON.

« J'entre ensuite à l'audience, chargé de vœux et de « prières qui ont un peu émoussé ma sévérité; mais à « peine assis sur mon siége, j'oublie tout ce que j'ai pro-« mis: de tous côtés les plaintes des accusés retentissent « autour de moi. C'est là qu'un juge est accablé d'égards, « de politesses, de louanges. Les uns déplorent leur pau-« vreté, et cherchent à émouvoir la compassion; les au-« tres font des contes; celui-ci débite une fable d'Ésope; « celui-là dit un bon mot pour me faire rire et désarmer « ma rigueur; et si tout cela ne réussit pas, ils prennent « par la main leurs enfants, garçons et filles. J'entends ce « petit troupeau bêler à mes pieds; le père tremblant me « supplie comme un dieu de lui sauver la vie. Si vous « préférez le bêlement des agneaux, c'est la voix des gar-« çons qui vous attendrit; si vous aimez mieux le cri des « petits cochons[1], c'est la voix des filles qui vous touche: « alors nous nous laissons un peu fléchir. Y a-t-il dans le « monde une souveraineté pareille? Ce bonheur n'est-il « pas au-dessus de toutes les fortunes?

[1] Allusion ridicule à la troisième scène du troisième acte de la comédie des *Acharniens*, où l'on voit un habitant de Mégare qui vend ses filles enfermées dans un sac, et qui les fait passer pour de petits cochons. (G.)

BDÉLYCLÉON.

« Voici qui est encore bon à retenir. Vous qui prétendez être souverain de la Grèce et supérieur aux richesses, nous allons voir bientôt à quoi se réduisent de si brillants avantages.

PHYLOCLÉON.

« Si le comédien OEagre est cité en justice, il faut qu'il amuse les juges en leur récitant quelque belle tirade de sa tragédie de Niobé. Si nous faisons gagner le procès à un joueur de flûte, quand nous sortons il ne manque pas de jouer sur sa flûte une belle marche. Si un père en mourant laisse ses biens à sa fille, et lui désigne un mari dans son testament, nous nous moquons de sa volonté dernière, nous brisons le sceau apposé sur le testament, nous donnons la fille et l'héritage à celui qui sait le mieux l'art de nous persuader (*au plus offrant*), et après avoir ainsi insulté aux lois et à la justice, nous n'avons à rendre compte de notre conduite à personne: prérogative unique qui n'appartient qu'à nous.

BDÉLYCLÉON.

« Voilà, certes, de beaux privilèges, mon père, et je vous en félicite. Quant au testament que vous décachetez et dont vous violez les dispositions, c'est un crime.

PHYLOCLÉON.

« Si le sénat et le peuple sont embarrassés dans le jugement d'une cause, on renvoie par-devant nous les accusés. Evathlus, et Cléonime[1] le poltron, nous jurent de ne jamais trahir le peuple, de défendre jusqu'à la mort la cause des plébéiens. Jamais orateur n'a fait passer un décret dans l'assemblée, sans avertir que les

[1] Ce sont les noms de deux coquins aujourd'hui très inconnus, et que le peuple alors montroit au doigt. (G.)

« juges avoient déja prononcé sur cette affaire, et l'a« voient renvoyée au peuple. Nous sommes les seuls que « ménage ce terrible Cléon, dont les cris ébranlent toute « la ville; il nous garde, il veille pour nous, et chasse « les mouches quand nous dormons: service que vous « n'avez jamais rendu à votre père. Enfin, le fameux « Théorus décrotte mes souliers [1]. Vois de quels biens tu « veux me priver; vois quel est cet empire que tu pré« tendois me faire envisager comme une servitude oné« reuse!

BDÉLYCLÉON.

« Parlez tant que vous voudrez: vous finirez, j'es« père, et je vous ferai voir alors à quoi se réduit votre « royauté.

PHYLOCLÉON.

« J'oubliois le meilleur: quand je reviens à la maison « avec mes trois oboles, on me reçoit à bras ouverts à « cause de l'argent que j'apporte. Ma fille me lave les « pieds, m'embrasse en m'appelant son petit papa, et « avec sa langue, comme avec un hameçon, me tire de « la bouche mes oboles [2]. Ma femme me caresse, me sert « quelque bon ragoût, et s'assied auprès de moi en m'in« vitant: « Mangez ceci, mon ami, mangez. » Je mange, « je suis heureux; je n'ai, grace au ciel, nul besoin de « vos services, je n'en suis pas réduit à attendre qu'un es« clave m'apprête quelque chose pour mon souper, me « l'apporte de mauvaise grace et en murmurant, dans la « crainte d'être obligé de me préparer bientôt un second « mets. Voilà mes droits, voilà mes armes...........

[1] Le texte dit: « Théorus, qui vaut bien Euphémius, avec une éponge « qu'il trempe dans un bassin, frotte et nettoie nos souliers. » On ignore absolument quels sont ce Théorus et cet Euphémius. (G.)

[2] C'étoit un singulier usage des Athéniens de porter leur argent dans la bouche: nous verrons bientôt un autre exemple de cette bizarrerie. (G.)

« . . . .

« . . . . Je règne comme Jupiter : j'entends dire de moi ce « qu'on dit de Jupiter. Quand nous faisons du bruit dans « notre audience, les passants s'écrient : « Grand Jupiter, « comme les juges tonnent au barreau ! » Quand je lance « la foudre, les grands, les riches m'adorent en trem- « blant, la peur leur lâche le ventre ; tu me crains toi- « même, tu trembles devant moi ; et moi, j'en jure par « Cérès, je veux mourir si je te crains. »

Le chœur des juges applaudit beaucoup la harangue de Phylocléon ; on regarde Bdélycléon comme battu ; on s'égaie à ses dépens ; mais bientôt, prenant la parole, il confond les railleurs :

BDÉLYCLÉON.

« C'est une entreprise bien difficile et trop au-dessus « des forces de la comédie, de guérir une maladie invé- « térée, et qui a si fort pullulé dans la république. O « notre père, fils de Saturne !

PHYLOCLÉON.

« Laisse là ton père : prouve qu'un juge est esclave, ou « sinon je te fais mourir, sauf à me purifier de ce meur- « tre suivant la loi.

BDÉLYCLÉON.

« Tout doux, grand-papa, déridez-vous et écoutez- « moi : comptez d'abord sur vos doigts le produit des « contributions que nous paient les villes alliées d'Athè- « nes ; calculez ce que rapportent les autres impôts, ces « vingtièmes, ces prytanées, ces mines, ces péages, ces « ventes, etc. ; rassemblez toutes nos branches de re- « venu : le tout se réduit à-peu-près à deux mille talents [1],

[1] Six millions, en évaluant le talent à mille écus. D'autres font l'évalua-

« sur quoi il faut prendre le salaire annuel des juges. « Vous êtes six mille, et il n'y en eut jamais tant dans « le pays; ce sont cent cinquante talents qui vous re- « viennent.

PHYLOCLÉON.

« Nous ne touchons donc pas la dixième partie des re- « venus publics?

BDÉLYCLÉON.

« Non sans doute. Mais à qui va le reste?

PHYLOCLÉON.

« A ceux qui ne cessent de crier: « Je n'abandonne- « rai jamais le peuple, je combattrai toujours pour le « peuple.

BDÉLYCLÉON.

« Voilà donc, ô mon père, les maîtres que vous vous « donnez, trompé par leurs promesses; voilà ceux qui lé- « vent à leur profit cinquante talents sur nos alliés; ils « crient sans cesse à ces malheureux: « Payez, payez, ou « notre voix foudroyante va vous dénoncer au peuple « d'Athènes: votre ville est perdue. » Pour vous, mon « père, vous vous contentez de ronger quelques malheu- « reux restes des fruits de votre empire. Les alliés, voyant « que les meilleurs citoyens sont ici misérables et font « maigre chère, vous regardent comme des gens de rien; « tous leurs présents sont pour ces aboyeurs de la place « et de la tribune: c'est à ces intrigants qu'ils donnent du « vin, des tapis, du fromage, du miel, des gâteaux, des « coussins, des vases, des manteaux, des couronnes, des « colliers, des coupes, tandis que de tous ces alliés sur « lesquels vous avez acquis l'empire par vos travaux sur

tion plus forte: c'est une des matières d'érudition les plus épineuses que le rapport des anciennes monnoies avec les nôtres. Je m'en suis tenu aux calculs du P. Brumoy. Or, avec six millions dans ce temps-là, on pouvoit faire ce qu'on ne feroit pas aujourd'hui avec trente. (G.)

« terre et sur mer, il n'y en a pas un qui daigne vous « faire présent d'une tête d'ail pour assaisonner de petits « poissons.

PHYLOCLÉON.

« Tu as raison, mon fils: car dernièrement j'ai encore « été obligé d'acheter trois gousses d'ail chez la fruitière; « mais ce qui me désole, c'est que tu ne me prouves pas « que je sois esclave.

BDÉLYCLÉON.

« Comment! N'est-ce donc pas la plus grande de toutes « les servitudes, que d'en être réduit à trois oboles, tan- « dis que tous ces coquins sont revêtus de magistratures, « et comblés de richesses? Trois oboles sont l'unique « fruit du service que vous avez fait pendant tant d'an- « nées sur les vaisseaux et dans les armées de la répu- « blique! Et ce qui m'indigne plus que tout le reste, « quand vous montez sur votre tribunal, vous ne faites « qu'obéir à l'ordre d'un maître! Le fils de Chairée, jeune « efféminé, se présente avec un air nonchalant, une dé- « marche lascive, et vous dit d'un ton impérieux: « De- « main matin de bonne heure, ayez soin de vous trouver « à l'audience; si vous arrivez tard, vous ne toucherez « pas vos trois oboles. » Et lui, quoiqu'il ne vienne qu'a- « près vous, recoit une drachme pour plaider. Si un ac- « cusé fait quelque présent considérable, il le partage « avec l'un des magistrats ses collègues; ils s'entendent « ensemble pour conduire toute l'affaire; ils se concer- « tent comme des scieurs, qui tirent et retirent alternati- « vement la scie. Et vous, mon père, pendant tout ce « temps-là, les yeux fixés sur l'officier qui doit vous don- « ner les trois oboles, vous ne savez rien de ce qui se « passe.

PHYLOCLÉON.

« Quoi, l'on me traite ainsi! Mais que dites-vous donc

« là? Cela mérite attention. Me voilà tout troublé: il se « passe en moi quelque chose d'extraordinaire.

BDÉLYCLÉON.

« Voyez donc le tort que vous font ces orateurs qui af-« fichent la popularité : sans eux vous seriez riche, et « nous tous aussi ! Quoi, maîtres de toutes les villes de-« puis le Pont jusqu'à la Sardaigne, vous n'avez pour « subsister qu'un très modique salaire ! Ils vous font cou-« ler, à travers la chausse, quelques gouttes d'huile pour « vous prolonger la vie; car ils veulent que vous restiez « pauvre. Grand bien vous fasse ! Ils prétendent vous ap-« privoiser et vous mater par la faim; et puis ils vous « excitent, ils vous lâchent comme des chiens affamés « contre leurs ennemis : ils se servent de vous pour les « déchirer. Cependant il ne tiendroit qu'à ces scélérats « démagogues que tout le peuple fût heureux: il y a mille « cités qui nous paient tribut, il n'y a qu'à charger cha-« cune de ces villes tributaires d'entretenir vingt ci-« toyens; vingt mille hommes du peuple vont vivre dans « les délices, et se régaler tous les jours d'un civet de « lièvre. Ils auroient en abondance des couronnes, du « colostre [1], du lait caillé, et vivroient comme il convient « aux Athéniens, aux vainqueurs de Marathon; au lieu « qu'aujourd'hui, tels que les ouvriers employés à presser « les olives, vous environnez celui qui doit vous délivrer « la paie.

PHYLOCLÉON.

« Malheureux, ma main s'engourdit et laisse échapper « le glaive [2] : je me sens affoiblir.

[1] Le colostre est le premier lait des femelles qui ont mis bas. (G.)

[2] Allusion à ce qu'avoit dit Phylocléon dans un passage que j'ai retranché, qu'il se perceroit de son épée comme un autre Ajax, s'il étoit vaincu dans la dispute. C'est une parodie de l'*Ajax* de Sophocle. (G.)

BDÉLYCLÉON.

« Mais lorsque ces brouillons ont peur de vous, ils « vous promettent l'île d'Eubée[1] et cinquante médimnes[2] « de froment : le danger passé, ils ne vous donnent rien. « Il est vrai qu'ils vous ont distribué dernièrement cinq « médimnes d'orge, et encore par petites mesures, par- « cequ'ils disoient qu'on vous accusoit d'être étranger[3] : « voilà pourquoi je vous écarte du barreau, mon père, « et veux vous nourrir ici pour vous dérober à leurs ou- « trages. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez ; « rien ne vous manquera que l'urne et les trois oboles...

« . . . .

PHYLOCLÉON.

« Oh ! va te promener avec tes promesses : je n'aime « qu'à juger. Dieux, que ne suis-je dans les lieux où j'en- « tends crier *que celui qui n'a pas encore donné son suf- « frage se lève !* Que ne puis-je être le dernier à donner « mon suffrage, et rester encore après tous les autres au- « près des urnes (*où l'on met les suffrages*) ! Allons, du « courage ! Où es-tu donc, mon courage ? Hâte-toi de pa- « roître ; sors des ténèbres où tu te caches : non, j'en jure « par Hercule, on ne m'arrachera pas la consolation de « siéger parmi les juges, et de condamner Cléon pour « crime de vol.

BDÉLYCLÉON.

« Mon père, je vous en conjure, ayez pour moi cette « complaisance.

[1] Allusion à une tentative que les Athéniens avoient faite sur l'île d'Eubée. (G.)

[2] Le médimne valoit quatre boisseaux. (G.)

[3] Psammétique, roi de Libye, avoit envoyé autrefois à Athènes une grande quantité de blé pour être distribuée aux citoyens ; ce qui occasiona une inquisition et une espèce d'épuration pour séparer les citoyens légitimes d'avec les étrangers. (G.)

PHYLOCLÉON.

« Je t'accorde tout, à l'exception d'une seule chose.

BDÉLYCLÉON.

« Quelle est-elle ?

PHYLOCLÉON.

« De m'abstenir de mes fonctions de juge. Plutôt mou-« rir que de renoncer au plaisir de juger.

BDÉLYCLÉON.

« Eh bien, mon père, jugez; mais n'allez plus au bar-« reau; jugez dans votre maison.

PHYLOCLÉON.

« Et sur quoi jugerai-je? Tu te moques de moi.

BDÉLYCLÉON.

« Faites ici ce que vous faisiez là. Une servante a-t-elle « ouvert la porte sans votre ordre, condamnez-la à une « amende. Rien ne sera pour vous plus commode : vous « jugerez au soleil quand il fera beau; s'il pleut ou s'il « neige, au coin de votre feu; et quand vous ne vous lé-« veriez qu'à midi, personne ne vous refusera l'entrée de « l'audience parceque vous arriverez trop tard.

PHYLOCLÉON.

« Cela me plaît assez.

BDÉLYCLÉON.

« En outre, si le plaidoyer est trop long, vous ne serez « pas obligé de souffrir la faim en attendant que l'ora-« teur ait péroré.

PHYLOCLÉON.

« Mais comment pourrai-je entendre la cause en man-« geant?

BDÉLYCLÉON.

« Beaucoup mieux qu'à jeûn. Ne savez-vous pas que, « lorsque les dépositions sont suspectes, on a coutume « de dire que les juges ont eu besoin de ruminer beau-« coup pour entendre quelque chose au procès?

PHYLOCLÉON.

« Et qui me paiera ?

BDÉLYCLÉON.

« Moi.

PHYLOCLÉON.

« A la bonne heure; car ce bouffon de Lysistrate me « joua dernièrement un bien mauvais tour : ayant reçu « pour nous deux une drachme, il vint avec moi à la « poissonnerie, fit la monnoie de sa drachme, et, au lieu « de mes trois oboles, il me mit dans la main trois écailles « de poisson : je les porte aussitôt à la bouche; mais la « mauvaise odeur me les fait rejeter sur-le-champ, etc. »

Il me reste à exposer le procès du chien. Le début est le même que dans la comédie de Racine, où Petit-Jean accourt tout essoufflé pour se plaindre du chien. Le chien, dans Aristophane, s'appelle Labès, et l'on croit qu'il désigne *Lachès*, général athénien qui avoit fait une expédition en Sicile. Voilà pourquoi le chien est accusé d'avoir volé, non pas un chapon du Maine, mais un fromage de Sicile. Le chien accusé et le chien accusateur paroissent sur la scène; mais ils ne plaident pas : ils ne font qu'aboyer. C'est l'esclave Xanthias qui joue le rôle de Petit-Jean, et l'esclave Sosie celui de l'Intimé. Parmi les ornements de la salle d'audience, on remarque un pot de chambre pendu à un clou. Le prévoyant Bdélycléon l'a placé là pour les besoins du juge, lequel observe que la précaution est bonne pour garantir un vieillard de la strangurie. Si les Athéniens s'amusoient de ces farces dégoûtantes pour les honnêtes gens, c'est qu'ils ne connoissoient pas en effet cette délicatesse, cette politesse qui est le fruit d'une civilisation perfectionnée. Il faut se souvenir, pour justifier Aristophane et les Athéniens, qu'au commencement du règne de Louis XIV,

carron, homme d'esprit, auteur d'un roman très plaisant, a fait jouer avec succès, sur le théâtre de Paris, odelet et don Japhet, où l'on trouve des bouffonneries presque aussi sales et aussi grossières que celles d'Aristophane.

On apporte aussi, comme provisions du jugement, un réchaud sur lequel il y a des lentilles qui bouillent, un coq pour réveiller le juge s'il s'endort. Pour former la palissade qui devoit séparer l'auditoire du parquet du juge, Bdélycléon se sert d'une grande cage d'osier où l'on engraissoit des cochons. Cette cause si ridicule commence par des vœux et des prières ironiques adressées à Apollon, qui préside aux rues et aux vestibules des maisons; ensuite un esclave récite l'acte d'accusation.

« Écoutez l'accusation intentée par le chien Cydathé-
« néen, contre Labès, chien Æxonien [1], qu'il prétend lui
« avoir fait grand tort en mangeant tout seul un fro-
« mage de Sicile: il conclut à ce qu'il soit condamné au
« carcan.

PHYLOCLÉON.

« A la mort, s'il est convaincu.

BDÉLYCLÉON.

« Voilà l'accusé Labès qui comparoît.

PHYLOCLÉON.

« Ah, le drôle! comme il a le regard fripon, comme il
« croit me tromper en serrant les dents! Mais où est le
« chien Cydathénéen accusateur?

LE CHIEN (*il répond en aboyant*).

« Bau, bau, bau!

[1] Allusion à l'usage de joindre au nom des accusés celui de la bourgade où ils étoient nés : il y avoit dans le territoire d'Athènes le bourg *Cydathénéen* et le bourg *Æxonien*. (G.)

BDÉLYCLÉON.

« Ho, celui-là vaut bien Labès pour aboyer, et pour « lécher les marmites!

LE HÉRAUT.

« Silence, asseyez-vous tous. Accusateur, montez et « parlez.

PHYLOCLÉON.

« Pendant ce temps-là je vais boire un coup.

L'ACCUSATEUR.

« Vous avez entendu, citoyens, l'acte d'accusation « contre cet insigne voleur, très coupable envers moi et « envers toute la flotte: car, se cachant dans un coin, il « a dévoré, lui seul, à l'insu de nous tous, un grand fro« mage de Sicile [1].

PHYLOCLÉON.

« Je n'en doute pas: car, en s'approchant de moi, le « coquin m'a envoyé au visage une bouffée de son ha« leine, qui sent horriblement le fromage.

L'ACCUSATEUR.

« Je lui ai demandé ma part; il me l'a refusée. Et de « qui, vous autres hommes, pouvez-vous attendre un « bienfait, si ce n'est de celui qui jette volontiers quelque « chose à un pauvre chien?

PHYLOCLÉON.

« Voilà un orateur aussi chaud que mes lentilles. (*Il « paroît qu'en disant cela Phylocléon mange ses lentilles « toutes bouillantes.*)

BDÉLYCLÉON.

« Mon père, ne vous hâtez pas de condamner avant « d'avoir entendu les deux parties.

[1] Nul doute, d'après un tel passage, qu'il ne soit question d'une friponnerie du général Lachès en Sicile. (G.)

PHYLOCLÉON.

« Cependant la chose est claire, le fait est prouvé.

L'ACCUSATEUR.

« Gardez-vous bien de mettre en liberté l'accusé : je « vous le donne pour le plus gourmand et le plus fripon « de tous les chiens. (*Il y a ici des allusions aux brigan-« dages de Lachès, qui sont intraduisibles, parcequ'elles rou-« lent sur les mots.*) Punissez-le donc; car la même cuisine « ne peut pas nourrir deux voleurs. Pour aboyer, il faut « bien que je mange : si ce traître m'enlève tout, je n'a-« boierai plus pour la garde de la maison.

PHYLOCLÉON.

« O ciel, quel amas d'iniquités et de fourberies! Qu'en « dis-tu, mon coq? Il me fait signe qu'il est de mon avis. « Thesmolète [1]! Où est-il donc? Qu'on me donne le pot « de chambre.

LE THESMOLÈTE.

« Prenez-le vous-même : je vais appeler les témoins à « la charge de l'accusé. Allons, paroissez, écuelle, plat, « pilon, gril, marmite. Mais quoi, vous ne [illegible]? « Je crois que cet homme fera bientôt quelque chose de « pis en pleine audience [2].

BDÉLYCLÉON.

« Quand serez-vous plus traitable envers les accusés [illegible]

[1] Magistrat qui veilloit au bon ordre dans l'audience [illegible]

[2] [illegible]

« Pourquoi les déchirer à belles dents? Allons, Labès, « montez, justifiez-vous. D'où vient ce silence? N'avez-« vous rien à dire?

PHYLOCLÉON.

« Je crois qu'il lui arrive le même accident qu'à Thu-« cydide[1], qui resta muet quand il voulut plaider pour « sa défense.

BDÉLYCLÉON.

« Eh bien, retire-toi, je vais plaider ta cause. Je sais, « messieurs, qu'il est difficile de justifier l'accusé; j'ose « cependant l'entreprendre : c'est un bon chien qui met « les loups en fuite.

PHYLOCLÉON.

« Oui, un bon voleur, un bon conspirateur.

BDÉLYCLÉON.

« Vous ne lui rendez pas justice: il n'y a pas au monde « un meilleur chien; il seroit capable de commander à « un troupeau de moutons.

PHYLOCLÉON.

« De quoi cela nous sert-il, s'il mange le fromage?

BDÉLYCLÉON.

« Mais il vous défend, il garde votre porte, c'est un « bon serviteur; et s'il a dérobé un fromage, il faut lui « pardonner : il n'est pas encore assez habile pour cacher « ses rapines[2].

PHYLOCLÉON.

« Plût au ciel qu'il ne sût pas même lire! il n'eût pas « essayé de justifier un tel crime.

[1] Thucydide, fils de Milésias, différent de l'historien du même nom, joua un grand rôle dans Athènes du temps de Périclès, dont il étoit ennemi déclaré. Accusé de trahison, il ne dit rien pour sa défense, et fut banni par l'ostracisme. (G.)

[2] Le texte dit : *Il ne sait pas jouer de la cythare ;* proverbe grec dont je n'ai pu rendre que le sens. (G.)

BDÉLYCLÉON.

« O le plus équitable des juges, écoutez nos témoins! « Paroissez, petit couteau [1], car vous étiez chargé de la « distribution des fromages [2]. Répondez clairement : « avez-vous distribué les fromages dont vous étiez « chargé?... Il fait signe qu'il les a distribués.

PHYLOCLÉON.

« Oui, mais il ment.

BDÉLYCLÉON.

« O juge plein de bonté, ayez pitié des malheureux! « Ce pauvre Labès ne mange que des têtes de poisson et « des arêtes; et avec cela, il est toujours en mouvement. « Son camarade, au contraire, n'est bon qu'à rester à « la maison ; il n'en bouge. Si l'on apporte quelque « chose, il en demande sa part; et si on la lui refuse, il « mord.

PHYLOCLÉON.

« Ah, malheureux que je suis! Comment cela se fait-il? « Il me semble que je m'attendris; je me laisse persuader : « je suis perdu.

BDÉLYCLÉON.

« Allons, mon père, je vous en conjure, écoutez la pi- « tié; ne ruinez pas une famille innocente. Où sont les « enfants de l'accusé? Approchez, infortunés, montez; « et par vos gémissements, vos prières et vos larmes, tâ- « chez d'émouvoir votre juge.

PHYLOCLÉON.

« A bas, à bas, à bas.

[1] Il s'agit d'une espèce particulière de couteaux appelée τυρόκνηστις par les Grecs, et dont ils se servoient pour gratter, nettoyer, et couper les fromages. (G.)

[2] Le texte dit : *Vous exerciez la questure*, parceque le questeur distribuoit la paye, de même que le couteau faisoit les portions de fromage destinées à chaque soldat. (G.)

BDÉLYCLÉON.

« Nous obéissons: quoique plusieurs aient déja été « dupes de ces cris, à bas, à bas, cependant je des- « cends [1].

PHYLOCLÉON.

« Misérable, cela ne vaut rien de manger à l'audience; « car les lentilles que je viens d'avaler toutes bouillantes « me font venir la larme à l'œil. Si je n'avois rien mangé, « ma résolution eût été plus ferme.

BDÉLYCLÉON.

« Eh bien, l'accusé sera-t-il absous?

PHYLOCLÉON.

« Cela n'est pas aisé à savoir.

BDÉLYCLÉON.

« Mon père, laissez-vous fléchir. Tenez, voilà un suf- « frage; passez à la seconde urne sans regarder la pre- « mière, et renvoyez l'accusé absous [2].

PHYLOCLÉON.

« Impossible: je ne sais point absoudre [3].

BDÉLYCLÉON.

« Venez par ici: je vais vous conduire à l'urne par le « plus court chemin.

PHYLOCLÉON.

« Est-ce là la première urne?

BDÉLYCLÉON.

« Oui, c'est la première.

[1] Le poëte, je crois, fait ici allusion aux clameurs du peuple, qui crioit aux orateurs de descendre de la tribune, lorsqu'ils contrarioient ses passions. (G.)

[2] Le suffrage étoit une petite pierre que le juge jetoit dans une urne; il y avoit deux urnes: la première étoit pour condamner; la seconde, pour absoudre. Le fils trompe le père: il le conduit à la seconde urne par un détour qui lui fait accroire que la seconde est la première. (G.)

[3] Le texte répète encore le proverbe, *Je ne sais point jouer de la cythare*. (G.)

PHYLOCLÉON.

« Je viens d'y jeter mon suffrage.

BDÉLYCLÉON.

« Bon, il est pris pour dupe : il vient d'absoudre sans « s'en douter.

PHYLOCLÉON.

« Allons, je vais renverser les suffrages. Voyons le ré- « sultat.

BDÉLYCLÉON.

« Le résultat est clair : Labès est absous. Comment « avez-vous donc fait, mon père ?

PHYLOCLÉON.

« Ah, je me meurs ! Vite de l'eau.

BDÉLYCLÉON.

« Allons, allons, courage ; revenez à vous.

PHYLOCLÉON.

« Est-il bien vrai qu'il soit absous ?

BDÉLYCLÉON.

« Il n'y a pas de doute.

PHYLOCLÉON.

« C'en est donc fait de moi !

BDÉLYCLÉON.

« Consolez-vous, ô le meilleur des hommes, et levez « vous.

PHYLOCLÉON.

« Comment soutenir le reproche que me fait ma con- « science d'avoir absous un accusé ? Mais, ô Dieux, par- « donnez-moi, je ne savois ce que je faisois. C'est la « première fois que cela m'arrive. »

Je suis presque honteux d'avoir traduit tant de folies, qui n'ont aucune espèce de sel pour nous ; mais ces folies sont du moins curieuses par le rapport qu'elles ont avec les mœurs et le goût d'une république aussi célèbre que

celle d'Athènes. Il suffit que Racine ait daigné imiter cette farce d'Aristophane : c'étoit un devoir pour moi de faire connoître au public son modèle, et de lui fournir tous les matériaux de la comparaison. (G.)

FIN DES IMITATIONS.

BRITANNICUS,

TRAGÉDIE.

1669.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHEVREUSE[1].

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage; et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurois obtenue[2]. Mais ce seroit être en

[1] Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse, et de Chaulnes, pair de France, né le 7 octobre 1646, et connu sous le nom de duc de Chevreuse. Son père avoit fait bâtir un petit château sur le terrain méme de Port-Royal. Il étoit intimement lié avec les solitaires. C'est pour lui qu'avoit été faite la Logique de Port-Royal. Il fut ami intime du duc de Beauvilliers, son beau-frère, et de Fénélon. Il mourut à Paris, le 5 novembre 1712, treize ans après Racine. (G.)

[2] Il est plus correct de dire, *je doute que je l'eusse obtenue. Je doute si* ne se dit bien que lorsqu'il y a incertitude entre deux

quelque sorte ingrat que de cacher plus long-temps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre?

Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses[1]. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragé-

choses énoncées: *Je doute s'il faut rejeter son témoignage ou y avoir égard*, etc. (L.)

[1] On ne peut guère douter qu'il ne soit ici question du grand Colbert, beau-père du duc de Chevreuse, lequel avoit épousé sa fille aînée. Colbert avoit un sens droit et un esprit juste. Avec ces qualités on juge sainement de tout. Si, dans les louanges que Racine prodigue à Colbert, il y a quelque chose pour le contrôleur-général, la plus grande partie est pour l'homme, et paroît dictée par la vérité. (G.)

die est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devroit être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tenta-

tion de parler de vous; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avois autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE.

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier[1] : il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi : ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moi, je croyois que le nom seul de Néron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ses premières années : il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors : Néron est ici dans son

[1] Qui ne pardonneroit cet élan de l'indignation au génie outragé par l'injustice du public? Toutes les fois que Racine a fait deux préfaces, il a donné la première au ressentiment, la seconde est pour la réflexion. (G.)

particulier et dans sa famille; et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourroient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron: je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome; il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs : à cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnoisse.

Quelques uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très méchant homme, et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. « Néron, dit Tacite, porta im« patiemment la mort de Narcisse, parceque cet af« franchi avoit une conformité merveilleuse avec les « vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc « vitiis mirè congruebat* [1]. »

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'Andromaque, le sentiment d'Aristote sur le héros

[1] Tacite, *Annales*, liv. XIII, ch. 1.

e la tragédie; et que, bien loin d'être parfait, il faut ›ujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur irai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, ui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beau›up de franchise et beaucoup de crédulité, qualités rdinaires d'un jeune homme, m'a semblé très caable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas daantage.

« Mais, disent-ils, ce prince n'entroit que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. » e n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'aoit été faite avec chaleur par un homme [1] qui s'est onné la liberté de faire régner vingt ans un empeeur qui n'en a régné que huit, quoique ce changeent soit bien plus considérable dans la chronologie, ù l'on suppute les temps par les années des empeeurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs: ils lisent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace? Mais j'ai à leur

[1] Corneille, qui, dans *Héraclius*, fait régner vingt ans l'empereur Phocas, lequel n'en a régné que huit. (G.)

dire que s'ils avoient bien lu l'histoire, ils auroient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum* [1]. Elle aimoit tendrement son frère; et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Si je la présente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, sur-tout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paroisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. « Mais, disent-ils, cela ne valoit pas la peine de « la faire revenir, un autre l'auroit pu raconter pour « elle. » Ils ne savent pas qu'une des régles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action, et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

« Tout cela est inutile, disent mes censeurs: la

[1] « La plus enjouée des jeunes filles. »

« pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, « et l'on ne devroit point écouter le reste. » On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par-tout : c'est ainsi que dans l'Antigone il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenants qu'ils seroient

moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on feroit dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudroit faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur [1], un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour, une femme qui donneroit des leçons de fierté à des conquérants. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserois-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander : que diroient Homère et Virgile, s'ils

[1] Racine désigne ici plusieurs tragédies de Corneille, *La Mort de Pompée*, *Sertorius*, *Agésilas*; on ne sait quel est *ce héros ivre qui veut se faire haïr de sa maîtresse* (dans le commentaire de La Harpe, il est désigné par *Attila*). On sent que le succès médiocre de *Britannicus* et l'acharnement des partisans outrés de Corneille avoient mis Racine dans une situation à ne plus rien ménager. Corneille, malgré son âge, n'avoit pas gardé lui-même plus de ménagements, et sembloit avoir irrité le jeune poëte par une lettre adressée à Saint-Évremont, l'un de ses plus zélés partisans. (Voyez le tome III des *OEuvres de Saint-Évremont*, page 49 et suivantes de l'édition d'Amsterdam, 1726.) (G.)

lisoient ces vers? que diroit Sophocle, s'il voyoit représenter cette scène? Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages; je l'aurois prétendu inutilement: *Quid de te alii loquantur ipsi videant*, dit Cicéron, *sed loquentur tamen* [1].

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface, que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poëte malintentionné, *malevoli veteris poetæ*, et qui venoit briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentoit ses comédies.

« . . . . Occœpta est agi :
« Exclamat, etc. » [2]

[1] « C'est aux autres à prendre garde comment ils parleront de vous ; mais soyez sûr qu'ils en parleront, de quelque manière que ce soit. » (G.)

[2] « A peine a-t-on levé la toile, que le voilà qui s'écrie, etc. » (P. Terent., Eunuch., *Prolog.*)

On ne peut pas douter que Racine n'ait voulu désigner ici le grand Corneille. Au reste, Louis Racine observe que ce passage ne doit point faire soupçonner Corneille d'une basse jalousie, mais ses partisans, qui formoient un parti très considérable, et employoient toutes sortes de moyens pour nuire aux pièces de son rival.

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les vestales, où, selon Aulu-Gelle, on ne recevoit personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilège.

Enfin, je suis très persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts, sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers : ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant : il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien; il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas; il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne

songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

« Homine imperito numquam quidquam injustius [1]. »

[1] Racine a lui-même traduit très exactement ce vers, lorsqu'il a dit : « il n'y a rien de plus injuste qu'un ignorant. » (G.)

SECONDE PRÉFACE.

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances : à peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire [1]. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même Britannicus.

A la vérité j'avois travaillé sur des modèles qui m'avoient extrêmement soutenu dans la peinture que

[1] Cette pièce si belle, dit Louis Racine, et qui fait faire tant d'utiles réflexions, fut très mal reçue, parcequ'on ne va point au spectacle pour réfléchir, et qu'on y cherche le plaisir du cœur plutot que celui de l'esprit. Pour découvrir toutes les beautés que celle-ci renferme, il faut la méditer comme on médite Tacite.

je voulois faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite, et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits[1] que j'ai tâché d'imiter; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendroit presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde; et je me contenterai de rapporter ici quelques uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son régne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi, il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il l'a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs; mais il a en lui les semences de tous ces crimes: il commence à vouloir secouer le joug; il les hait les uns et les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus naturâ velare odium fa-*

[1] Ces passages de Tacite se trouveront au bas des pages; et feront partie des notes sur la tragédie.

lacibus blanditiis[1]. En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *Hactenùs Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit*[2]. Il ne pouvoit souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires, *fato quodam, an quia prævalent illicita; metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium prorumperet*[3].

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parceque cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat.* Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron étoit déja vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices, et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour; et je l'ai choisi plutôt que Sénéque; en voici la raison : ils étoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, et l'autre pour les lettres; et ils étoient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes

[1] Tacit., *Annal.*, lib. XIV, cap. 56.

[2] Idem, *ibid.*, lib. XIII, cap. 47.

[3] « . . . . . par une sorte de fatalité, ou peut-être parcequ'on trouve plus de charmes à ce qui est défendu; et l'on craignoit que les dames romaines les plus illustres ne fussent exposées à la violence de ses desirs. » (Tacit., *Annal.*, lib. XIII, cap. 12.) (G.)

et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum*; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honestâ*[1]. Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu: *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*[2].

Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*[3]. Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis sur-tout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrace d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle; et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle étoit aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisoit craindre un plus grand: *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat*[4].

L'âge de Britannicus étoit si connu, qu'il ne m'a pas

[1] Tacit., *Annal.*, lib. XIII, cap. 2.

[2] Idem, *ibid.*, lib. XIV, cap. 51.

[3] « Enflammée de toutes les passions de la tyrannie, elle avoit dans son parti Pallas. » (Tacit., *Annal.*, lib. XIII, cap. 2.) (G.)

[4] « Elle sentoit vivement que Néron venoit de lui ravir son dernier appui, et de faire l'essai du parricide. » (Tac., *Ann.*, l. XIII, cap. 16.) (G.)

été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt ; sive verum, seu periculis commendatus, retinuit famam sine experimento*[1].

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse; car il y avoit long-temps qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *Nam, ut proximus quisque Britannico, neque fas neque fidem, pensi haberet, olim provisum erat*[2].

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appeloit *Junia Silana*. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimoient tendrement; *et leurs ennemis*, dit Tacite, *les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent*

[1] Tacit., *Annal.*, lib. XII, cap. 26.
[2] Idem, *ibid.*, lib. XIII, cap. 15.

coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au régne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilége [1].

[1] Racine confond ici la république avec la monarchie: le peuple n'étoit rien sous les empereurs; sa protection étoit inutile et même nuisible; il ne faisoit point de lois et ne pouvoit en donner aucune dispense. Racine ne peut donc pas supposer au peuple le droit de faire entrer Junie dans les vestales malgré les lois. (G.)

PERSONNAGES.

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius et de Messaline.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

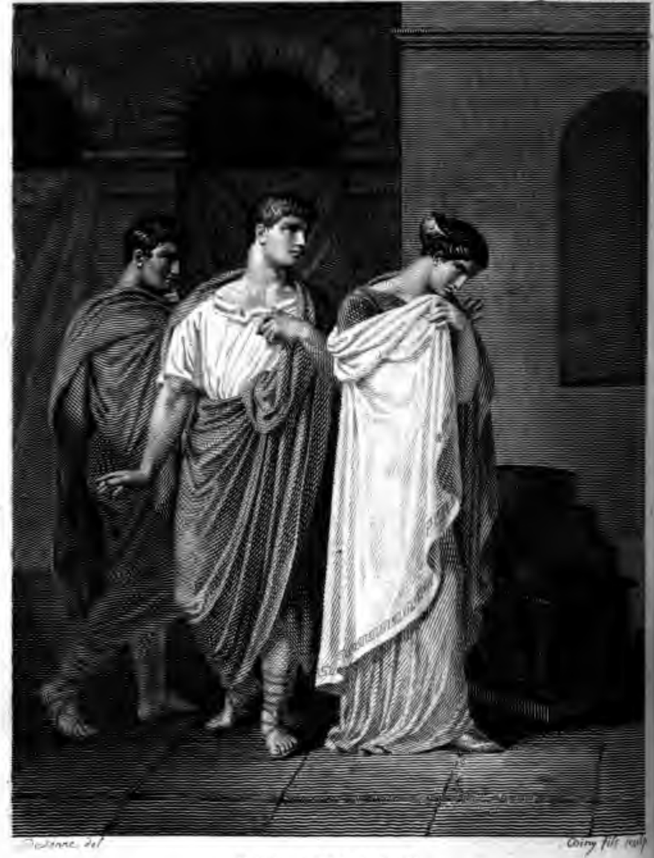
BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.



Desenne del. Coiny fils sculp.

BRITANNICUS

Ce discours me surprend, il le faut avouer:
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.

Acte II, Sc. VI.



BRITANNICUS

[illegible] il le faut [illegible]

[illegible] pas pour [illegible]

BRITANNICUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans votre appartement. [1]

[1] Ce vers, qui est de la conversation ordinaire, seroit au-dessous du style tragique, s'il n'étoit également relevé et par ce qui précède, et par ce qui suit. Deux vers du ton le plus noble peignent d'abord l'humiliation d'Agrippine :

> Errant dans le palais sans suite et sans escorte,
> La mère de César *veille* seule à sa porte.

Ces mots si simples, *retournez dans votre appartement,* acquièrent alors de la dignité, et en rendent à Agrippine; et quand elle répond,

> Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment,
> Je veux l'attendre *ici,*

l'on comprend pourquoi la mère de César est *hors de son apparte-*

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici: les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré:
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour[1].

ALBINE.

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire?
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius?
Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine:
Il vous doit son amour.

ment à l'heure où elle devroit y être. Un mauvais poëte avoit commencé une mauvaise tragédie par ce vers :

Eh! madame, rentrez dans votre appartement.

Quand on se moquoit de ce début, il se moquoit des critiques en leur citant le vers de Racine, et ne doutoit pas que ce ne fût la même chose. C'est parceque beaucoup de gens sont capables de pareilles méprises, que le détail où nous sommes entrés peut être bon à les détromper. (L.)

[1] Ces deux vers font entendre d'avance tout ce qui sera détaillé dans la suite. Néron, que *gêne* Britannicus; Agrippine, qui *devient importune*, et une foule d'expressions du même genre que nous verrons dans cette pièce, sont du bon style de l'histoire, qui devoit ici faire partie du style tragique. Mais que de goût et d'art il falloit pour les réunir! (L.)

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine:
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, madame? Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une ame trop instruite.
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?
Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls croit être retournée[1]:
Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant[2].

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste:
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;
Mais crains que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain: je lis sur son visage

[1] C'est une indiscrétion d'Albine: elle ne doit point vanter devant Agrippine le temps des consuls comme un temps de prospérité. Cela n'étoit point bon à dire aux empereurs, qui avoient substitué à l'autorité consulaire un pouvoir monarchique; cela même n'étoit pas vrai. Rome avoit été très malheureuse sous ses consuls, dans le dernier siècle de la république. (G.)

[2] « Comparare nemo mansuetudini tuæ audebit divum Augustum, etiamsi in certamen juvenilium annorum deduxerit senectutem plusquam maturam. » — « Qui oseroit douter que votre clémence ne l'emporte sur celle d'Auguste, quoique vous ne puissiez opposer que les vertus de vos jeunes années à toutes les vertus d'une longue vieillesse? » (*De Clement.*, lib. I, cap. 11.)

Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage;
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc[1].
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices[2]:
De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices[3];
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
D'une longue vertu laisse un jour le modèle?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'état
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat?

[1] Agrippine étoit petite-fille de Claudius Drusus Néron, fils de Tibérius Claudius Néron et de Livie. La famille des Claudiens étoit une des plus anciennes et des plus illustres de Rome. (G.)

[2] Racine vouloit dire que les tyrans commencent toujours leur règne par la vertu. Mais cette idée est-elle rendue clairement par ces mots : *La tyrannie a d'heureuses prémices?* Les prémices de la tyrannie peuvent-elles être autre chose que des commencements de mal? Doit-on dire d'un roi dont le règne s'annonce par de bonnes actions, que ce sont les prémices de la tyrannie, lors même que ce roi seroit devenu un tyran? Louis Racine et Desfontaines veulent que *prémices* soit ici par extension dans le sens de *commencements*. Mais cette explication est loin de justifier Racine; car, *toujours la tyrannie a d'heureux commencements*, ne peut signifier autre chose que ceci: La tyrannie *commence par réussir*. Il y a donc ici impropriété d'expression. Et, quant à la pensée, on pourroit même reprendre le mot *toujours :* il falloit dire *souvent*.

[3] Agrippine, suivant l'usage des Romains dans le discours familier, appelle ici par le prénom de Caïus celui qui dans l'histoire est plus connu sous le nom de Caligula. Quelques vers plus haut elle appelle également son fils Domitius, au lieu de Néron. Le discours d'Agrippine est d'une force et d'une précision admirables. Il faudroit s'arrêter sur chaque vers, pour en faire remarquer toutes les beautés.

Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père:
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère[1].
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée:
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit[2]!

[1] Ces vers et ceux qui précédent montrent Agrippine tout entière, une femme avide de régner à tout prix, celle qui, lorsqu'on lui prédisoit que son fils, devenu empereur, la feroit périr, répondit, *Occidat dum imperet;* ce qui paroît vouloir dire, *Qu'il me tue, pourvu qu'il règne*, mais ce qui vouloit dire en effet: *Que je périsse, pourvu que je règne.* Mais remarquez qu'ici le caractère perce à tout moment, sans y penser et comme malgré lui, et ne songe jamais à s'annoncer: tout est ambition et politique, et jamais on ne parle ni de politique ni d'ambition. (L.)

[2] Cet enlèvement est le premier trait de la tyrannie de Néron. Les amours de Britannicus et de Junie, et la jalousie de Néron, sont presque le seul incident que Racine ait ajouté à l'histoire; cet incident est parfaitement analogue au sujet. Néron étoit [illegible] par la débauche: pour détourner les excès auxquels ses passions pouvoient l'entraîner, ses ministres lui présentèrent des affranchies. Tacite nous l'apprend lui-même: [illegible]

Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire;
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?

ALBINE.

Vous leur appui, madame?

« accenderé : donec vi amoris subactus, exueret obsequium in ma« trem, seque Senecæ permitteret. Ex cujus familiaribus Annæus « Serenus, simulatione amoris adversus eamdem libertam, primas « adolescentis cupidines velaverat, præbueratque nomen, ut quæ « princeps furtim mulierculæ tribuebat, ille palam largiretur. Tum « Agrippina, versis artibus, per blandimenta juvenem aggredi, « suum potiùs cubiculum ac sinum offerre, contegendis, quæ pri« ma ætas, et summa fortuna expeterent. Quin et fatebatur intem« pestivam severitatem, et suarum opum, quæ haud procul impe« ratoriis aberant, copias tradebat: ut nimia nuper coercendo filio, « ita rursùm intemperanter demissa. Quæ mutatio neque Neronem « fefellit, et proximi amicorum metuebant, orabantque, cavere « insidias mulieris, semper atrocis, tum et falsæ. »

« Chaque jour on voyoit décliner la puissance d'Agrippine, depuis que Néron s'étoit donné à une affranchie nommée Acté. Ses amis même les plus sévères ne s'opposoient pas à ce penchant pour une femme obscure qui satisfaisoit sa lubricité, et dont l'amour ne portoit ombrage à personne. Car, soit par une sorte de fatalité, soit par l'attrait si puissant de ce qui est défendu, son épouse Octavie, d'une grande naissance et d'une vertu éprouvée, ne lui inspiroit que de l'aversion. On n'eût osé le priver de son affranchie, dans la crainte qu'il ne s'emportât jusqu'à outrager les femmes les plus illustres de Rome.

« Mais Agrippine, avec toute l'indiscrétion d'une femme emportée, se récrie sur ce qu'on lui donne pour rivale une affranchie, pour bru une esclave, et tient encore mille discours semblables. Elle ne sait pas attendre que le repentir ou la satiété lui rende son fils; plus ses reproches sont sanglants, plus elle irrite sa passion. Enfin, subjugué par la violence de son amour, il se dépouille de tout res-

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albine.
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie [1],
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avoit jeté les yeux,
Et qui comptoit Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout: et moi, pour récompense,
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance [2],

pect pour sa mère, et se livre entièrement à Sénèque. Un des amis de ce dernier, Annæus Serenus, pour voiler la passion naissante du prince, avoit feint d'aimer la même affranchie. Il donnoit ouvertement en son nom les présents que Néron offroit secrètement à sa maîtresse. Agrippine change alors de conduite. Elle attaque son fils par des caresses; elle va jusqu'à lui offrir son propre appartement; elle lui ouvre son sein pour cacher des plaisirs que l'âge et la haute fortune du prince rendent nécessaires; bien plus, elle s'accuse d'une sévérité déplacée, et lui prodigue ses propres trésors, qui égalent presque ceux de l'empereur: aussi outrée dans ses basses complaisances qu'elle l'avoit été dans ses rigueurs. Ce changement ne put tromper Néron. Ses amis effrayés le conjuroient de se tenir en garde contre les pièges d'une femme toujours cruelle, maintenant perfide. » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 12 et 13.)

[1] Il y a dans ces vers plusieurs consonnances qui nuisent à l'harmonie: *Octavie*, *Junie*, *la vie*. Le second est sur-tout vicieux, parceque les deux hémistiches riment ensemble. Mais le plus grand défaut de cette période, c'est que les deux derniers vers manquent de clarté. Agrippine veut dire qu'elle fit également périr Silanus. L'expression est vicieuse, et ces mots *par moi seule abandonna la vie*, devroient être reportés après le dernier vers. (G.)

[2] Agrippine veut dominer; il faut qu'elle divise: elle a [illegible]

Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi[1].

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arréte.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bientôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une juste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.

un méchant et un ingrat, elle est réduite à le redouter ou à l'intimider sans cesse, et l'on pressent aisément quel doit être le résultat de cette conduite avec un homme tel que Néron. Aussi, comme dans *Andromaque* l'auteur a fait voir où conduisoient les foiblesses et les égarements de l'amour, il fera voir dans *Britannicus* où mènent les fureurs de l'orgueil et de l'ambition. (L.)

[1] Le sens de ces deux vers n'est pas bien net : on entend parfaitement comment Agrippine tient la balance entre Néron et Britannicus; mais on n'entend pas si bien comment Britannicus, *quelque jour*, tiendra la balance entre Néron et sa mère. Néron, couronné par sa mère, peut craindre qu'elle ne fasse un jour pour Britannicus ce qu'elle a fait pour son fils; mais Agrippine doit savoir que si Britannicus reprenoit jamais la puissance, ce ne pourroit être que pour se venger. (G.)

Sa prodigue amitié ne se réserve rien:
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien;
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste votre aïeul honora moins Livie:
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance [1]?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit:
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore [2],

[1] Tibère s'opposa toujours aux honneurs qu'on vouloit rendre à sa mère. Voici comment s'exprime Tacite : « Multa patrum et in « Augustam adulatio : alii parentem, alii matrem patriæ appellan- « dam; plerique, ut nomini Cæsaris adscriberetur, Juliæ filius, « censebant. Ille moderandos feminarum honores dictitans, eâdem- « que se temperantiâ usurum in his quæ sibi tribuerentur; cete- « rùm anxius invidiâ, et muliebre fastigium in deminutionem sui « accipiens, ne lictorem quidem ei decerni passus est; aramque « adoptionis, et alia hujuscemodi prohibuit. » — « Augusta devint l'objet des basses flatteries du sénat. Les uns vouloient qu'on lui donnât le nom de protectrice; les autres, de mère de la patrie; la plupart, qu'on ajoutât au titre de César celui de fils de Julie. Mais Tibère dit qu'il ne falloit point prodiguer les honneurs aux femmes, et que lui-même useroit de modération dans ceux qui lui seroient décernés. Rongé par l'envie, il voyoit son abaissement dans l'élévation d'une femme, et ne permit pas même qu'un licteur marchât devant sa mère : il refusa l'autel de l'adoption, et plusieurs distinctions pareilles. » (*Annal.*, lib. I, cap. 14.)

[2] *Le temps n'est plus que*, etc., ne sauroit se construire par la grammaire générale : c'est un véritable gallicisme, c'est-à-dire un tour de phrase particulier à la langue françoise, et qu'il est bon

Me renvoyoit les vœux d'une cour qui l'adore;
Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'état;
Que mon ordre au palais assembloit le sénat;
Et que derrière un voile, invisible et présente,
J'étois de ce grand corps l'ame toute puissante[1].
Des volontés de Rome, alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire[2],
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allois prendre ma place:
J'ignore quel conseil prépara ma disgrace;
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.

de conserver, sur-tout en vers, la particule *où*, qui est régulière dans cette phrase, n'étant pas toujours favorable à l'oreille. (L.)

[1] « In palatium ob id vocabantur (patres) ut adstaret abditis a « tergo foribus velo discreta, quod visum arceret, auditum non « adimeret. » — « On assembloit le sénat dans le palais, afin qu'Agrippine pût y assister. Introduite par une porte secrète, elle étoit placée derrière un voile qui la déroboit à la vue, sans l'empêcher d'entendre. » (Tacit., Annal., lib. XIII, cap. 5.)

[2] « Quin et legatis Armeniorum, causam gentis apud Neronem « orantibus, ascendere suggestum imperatoris et præsidere simul « parabat; nisi ceteris pavore defixis Seneca admonuisset venienti « matri occurrere. Ita specie pietatis, obviam itum dedecori. » — « Elle fit plus : les ambassadeurs d'Arménie défendant la cause de leur nation devant l'empereur, Agrippine se disposoit à monter sur le trône de Néron, afin de présider avec lui. L'assemblée étoit interdite de crainte, lorsque Sénèque conseilla à l'empereur d'aller au-devant de sa mère. Ainsi, sous une apparence de piété filiale, on prévint un affront. » (Idem, *ibid.*)

Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance; et courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine[1].
L'ombre seule m'en reste; et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénéque, et l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah! si de ce soupçon votre ame est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue?

[1] Ce vers est une imitation d'un fort beau vers de Corneille, qui, dans *Nicomède*, dit en parlant de Rome :

Sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas vers l'empire du monde.

L'expression est heureuse, en ce que *s'acheminer*, qui n'est pas du style noble, est relevé par cette opposition *à grands pas*, et que le tout ensemble forme une image à-la-fois naturelle et grande, quand il s'agit de l'empire du monde. Il étoit permis à Racine, qui créoit tant d'expressions, d'en emprunter quelquefois; mais j'avoue que, quoique celles-ci soient bien placées, elles perdent beaucoup en rappelant l'original. *S'achemine* seul à la fin du vers ne me paroît pas d'un aussi bon effet qu'au commencement et avec *à grands pas*. Dans Corneille, le vers marche avec Rome: le but où l'on marche n'est qu'à la fin du vers: ce doit être l'effet de la phrase, et ici l'inversion le détruit. Le vers de Racine dit bien ce qu'il doit dire : celui de Corneille rend sensible une grande idée par la figure et par le nombre. Mais quand Racine, un moment après, dit en parlant de Néron ,

Sa réponse est dictée, et même son silence,

(Dicter un silence!) il ne prend rien à personne, pas même à Tacite: il peint, comme lui, par des expressions que le génie seul sait rapprocher. (L.)

Allez avec César vous éclaircir du moins [1].

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins:
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite:
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit; on ouvre. Allons subitement
Lui demander raison de cet enlévement:
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son ame.
Mais quoi! déja Burrhus sort de chez lui [2]!

SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'empereur j'allois vous informer

[1] VAR. Daignez avec César vous éclaircir du moins.

[2] Cette exposition est régulière et satisfaisante: elle instruit parfaitement le lecteur de la situation de la cour de Néron; tous les principaux personnages sont déja bien connus; et cette ouverture seroit digne de figurer à côté de celles de Bajazet et d'Iphigénie, qui sont des chefs-d'œuvre, si l'on pouvoit raisonnablement supposer que la confidente ignore absolument tout ce qui se passe, et qu'Agrippine n'a point encore pu l'entretenir de ses chagrins. C'est ce léger défaut de vraisemblance qui fait que l'exposition n'est que bonne, et ne peut être citée comme un effort de l'art. On voit et on sent qu'Agrippine ne parle pas pour instruire Albine, mais pour instruire le spectateur. (G.)

D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déja par une porte au public moins connue
L'un et l'autre consul vous avoient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets;
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur[1].

AGRIPPINE.

Prétendez-vous long-temps me cacher l'empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénéque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire[2]?

[1]. Si la phrase étoit absolue, l'expression ne seroit pas juste; car on ne peut jamais avoir trop *d'horreur pour le mensonge*. La phrase est elliptique, et l'ellipse se rapporte à ce qui précède. *Voulez-vous que nous parlions sans feinte? — Je hais trop le mensonge* pour rien feindre. (L.)

[2] Cette construction est remarquable. La grammaire demande-

Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'état[1]?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature:
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion[2];
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres[3]!

roit: *Disputez-vous à qui m'effacera... La gloire* est de trop pour la règle, ou bien il faudroit *la gloire de m'effacer*. Mais comme la phrase est suspendue par l'intervalle d'un vers à un autre, le poëte a trouvé moyen de mettre une idée de plus à la faveur d'une espèce d'ellipse qu'il laisse remplir à l'imagination. *Disputez-vous la gloire*, en disputant *à qui*... et la clarté et la plénitude du sens font oublier l'irrégularité. Mais on ne sauroit trop redire que ces sortes de hardiesses ne doivent être risquées que par le talent assez sûr de lui-même pour juger ce qu'on peut hasarder contre la grammaire en la faisant oublier, c'est-à-dire sans blesser l'oreille et la raison, qui ne manquent jamais de réclamer la règle dès que l'irrégularité se fait sentir. L'art de Racine consiste à la dérober, et cet art n'appartient qu'au génie. (L.)

[1] *Pour être:* la clarté exigeroit que l'on dît en prose *pour que vous soyez*, et non pas *pour être*. On diroit bien: *Vous ai-je confié mon fils pour être votre esclave?* Mais on ne pourroit pas dire: *Vous ai-je confié mon fils pour être son tyran?* (G.)

[2] Burrhus n'étoit que tribun lorsque Agrippine le choisit pour être gouverneur de Néron, et préfet des cohortes prétoriennes. Voici ce que dit Tacite: « Burrhum Afranium egregiæ militaris fa« mæ, gnarum tamen cujus sponte præficeretur. » — « La préfecture avoit été donnée à Burrhus Afranius, guerrier d'une haute réputation, mais qui n'ignoroit cependant ni dans quels desseins, ni par quel pouvoir il avoit été élevé à cette dignité. »

[3] *Et moi, qui,* etc. Le désordre de cette construction peint le trouble qui agite Agrippine: c'est un effet de l'art. Racine a très

Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois [1]?
Néron n'est plus enfant: n'est-il pas temps qu'il régne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer:
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence [2]

heureusement imité ce tour de Virgile (*Æneid.*, lib. I, 50 et 51.)

« Ast ego, quæ Divûm incedo regina, Jovisque
« Et soror et conjux. »

Agrippine fut la sœur de l'empereur Caïus Caligula, la femme de l'empereur Claude, la mère de l'empereur Néron. Tacite observe qu'Agrippine offroit « un exemple unique jusqu'alors d'une princesse fille, femme, sœur, et mère d'empereur. » — « Quam « imperatore genitam, sororem ejus qui rerum potitus sit, et con- « jugem et matrem fuisse unicum ad hunc diem exemplum est. » (*Annal.*, lib. XII, cap. 42.) Tacite donne à Germanicus, père d'Agrippine, le titre d'*imperator*, parcequ'il l'avoit reçu réellement du sénat, sur l'approbation même de Tibère, lorsqu'il ramena son armée et reçut le nom d'empereur, après la défaite des Cattes. « Exercitum reduxit, nomenque *imperatoris* accepit. » (*Annal.*, lib. I, cap. 58.) Mais ce titre d'empereur n'avoit point le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot: ce n'étoit qu'un honneur sans puissance. (G.)

[1] Dans Tacite, les Bretons adressent ce reproche aux Romains : « Que jadis ils n'avoient qu'un roi, et que maintenant on leur en imposoit deux. » — « Singulos sibi olim reges fuisse, nunc binos imponi. » (*V. Agric.*, cap. 15.)

[2] Selon d'Olivet, la phrase de Racine est incorrecte, parcequ'on

Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action;
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
 Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue; et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde:
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde[1].
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire[2],

ne peut pas dire: *Je puis l'instruire telle chose, je puis l'instruire combien*. Racine le fils a remarqué que *je puis l'instruire* a le même sens que *je puis lui apprendre*, verbe qui se construit avec *combien*. Toutes ces observations grammaticales importent peu. Il y a évidemment une faute, mais elle ne choque ni l'oreille ni le goût, et pourroit même donner à la langue une nouvelle locution.

[1] Une des grandes beautés de cette scène consiste dans le contraste de la fougue insolente et des emportements d'Agrippine, avec la gravité, la sage retenue, et la fermeté noble de Burrhus, qui se respecte toujours lui-même en respectant Agrippine. Son discours est un modèle de raison et de décence. (G.)

[2] *Instruit dans l'ignorance* est une expression aussi juste que hardie. Pourquoi? C'est qu'en effet, lorsqu'on n'élève un prince que pour régner sous son nom, on lui apprend sur-tout à ignorer tout ce qu'il doit savoir, à négliger tout ce qu'il doit faire. On lui

N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs[1]?
Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir:
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame? On vous révère:
Ainsi que par César, on jure par sa mère[2].

donne véritablement des *leçons d'ignorance;* mais, pour s'exprimer ainsi, il faut saisir les idées dans tous leurs rapports et dans toute leur étendue : c'est le mérite des écrivains originaux, de Tacite, de Racine, de Bossuet, de Montesquieu, etc. C'est la force de leurs conceptions qui a fait leur style. *Une cour en esclaves fertile, vieillir dans une longue enfance, l'honneur de l'avilir,* présentent le même genre de beautés. C'est au lecteur à suppléer ce que ces phrases sous-entendent, et à saisir la vérité de ce qui est sous-entendu. (L.)

[1] *De sa conduite* pour *de sa personne*, figure énergique et fort juste : c'est comme si Racine avoit dit *éloigner de sa conduite l'influence des flatteurs.* (G.)

[2] L'expression de ce vers, comme le remarque La Harpe, est parfaitement conforme aux mœurs. On juroit *par la tête, par le salut de César,* et jurer ainsi par tout autre eût été un crime de lèse-majesté. Racine s'est écarté de la vérité historique en supposant qu'un pareil honneur étoit rendu à Agrippine, puisque, selon Tacite, ce fut un des moyens que Néron employa pour justifier la mort de sa mère. Il dit dans une lettre adressée au sénat : « Quod « consortium imperii, juraturasque in feminæ verba prætorias co- « hortes, idemque dedecus senatûs et populi speravisset. » — « Elle avoit espéré de partager l'empire, de faire jurer aux cohortes prétoriennes obéissance à une femme, et que le peuple et le sénat descendroient jusqu'à la même ignominie. » (*Annal.*, lib. XIV, cap. 11.)

L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour;
Mais le doit-il, madame? et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si long-temps asservie [1],
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du régne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître [2]:
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats;
César nomme les chefs sur la foi des soldats;
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée [3];

[1] Claude, plus qu'aucun autre empereur, fut dominé par ses affranchis; il en avoit trois principaux, Pallas, Calliste et Narcisse, qui étoient à proprement parler les maîtres de l'empire romain. (G.)

[2] *Tout l'empire n'est plus une dépouille enlevée par un maître*: voilà ce que le poëte veut dire. Le dit-il? *La proie d'un maître* étoit clair et juste; j'oserois affirmer que *la dépouille* n'est ni l'un ni l'autre. *La dépouille de* n'a jamais signifié, ne peut jamais signifier que *la dépouille prise à quelqu'un*, *prise sur quelque chose; la dépouille des ennemis, la dépouille d'un pays, la dépouille d'un temple*, etc. Donner à cette phrase un sens tout contraire, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la dénaturer. Plus cette espèce de faute est rare dans Racine, moins il est permis de la dissimuler. (L.)

[3] Thraséas, célèbre par l'austérité de sa vertu, ne resta pas toujours innocent aux yeux de Néron, qui, devenu tyran, se débarrassa d'un censeur incommode. Corbulon, général distingué, après

Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs [1].
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;
Pourvu que dans le cours d'un régne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant [2]?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premières années!

avoir long-temps échappé, par sa modération et sa prudence, au danger de sa gloire, périt enfin victime de la haine naturelle de Néron pour tous les grands hommes et tous les honnêtes gens.

Sont encore innocents, malgré leur renommée.

Ce vers réunit l'énergie de Tacite à l'élégance, à l'harmonie de Racine. Les exemples d'une pareille union s'offrent en foule dans cette tragédie; et son caractère le plus frappant, comme son éloge le plus flatteur, est précisément ce mélange du génie du plus profond des historiens avec celui du plus éloquent des poëtes. C'est un genre de perfection presque unique, qui n'a pu être surpassé que par un autre mélange plus étonnant encore du génie de Racine avec le sublime des livres saints. Au-delà il n'y a rien. (G.)

[1] Traduction de ce passage de Pline le jeune, dans le panégyrique de Trajan: « Quumque insulas omnes, quas modò senatorum, jam delatorum turba compleret. » — « Maintenant la foule des délateurs remplit les îles naguère peuplées de leurs victimes. » (Cap. 35.)

[2] Racine semble avoir eu en vue ce beau passage de la vie d'Agricola, où Tacite félicite Nerva d'avoir réuni deux choses autrefois incompatibles, la liberté et la monarchie: « Res olim dissociabiles miscuerit, principatum ac libertatem. » (Cap. 3.) (G.)

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur?
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie [1]?
De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'état:
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée;
Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux:
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;
Et vous-même avouerez qu'il ne seroit pas juste
Qu'on disposât sans lui de la niéce d'Auguste [2].

[1] VAR. Le sang de nos aïeux qui brille dans Junie.

[2] *Niéce* est ici poétiquement pour arrière-petite-fille; car Junie ne pouvoit appartenir de plus près à Auguste qu'Agrippine, mère de Néron, qui n'étoit que la fille d'une petite-fille d'Auguste. T.

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par-delà son pouvoir [1].
Rome de ma faveur est trop préoccupée :
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire ;
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma foible autorité,
Il expose la sienne ; et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi, madame ! toujours soupçonner son respect !
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect [2] ?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?

cite dit expressément que Silanus, frère de Junie, étoit arrière-petit-fils d'Auguste, *Divi Augusti ab nepos*. (*Annal.*, l. XI.) (L. B.)

[1] Ce seul vers peint le caractère d'Agrippine. Peu lui importe que son fils soit criminel ou vertueux. Elle ne voit pas dans l'enlèvement de Junie une violence coupable ; elle ne voit que le coup porté à son crédit. (G.)

[2] Dans l'édition d'Amsterdam, 1750, et dans toutes les éditions de Didot, on lit :

Ne peut-il faire un pas, qu'il ne vous soit suspect ?

Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse; et vos embrassements[1]
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?
Ah! quittez d'un censeur la triste diligence[2];
D'une mère facile affectez l'indulgence;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater;
Et n'avertissez point la cour de vous quitter[3].

[1] *Des embrassements qui se passent en éclaircissements.* Cette expression est digne de Tacite par sa profondeur. Ainsi la division de la mère et du fils ne cessoit pas même pendant leurs embrassements.

[2] Expression qui est ici plus latine que françoise. *Diligence* en françois signifie promptitude, activité. En latin il signifie proprement exactitude d'attention et de soin. *Litteras tuas legi diligenter.—J'ai lu vos lettres avec soin, avec attention. La diligence d'un censeur* est donc prise ici pour *l'attention* à reprendre, et je crois qu'à la faveur de l'étymologie cet exemple peut être suivi, et donner à notre poésie un terme de plus. (L.)

[3] Ce vers qui, dans son énergique précision, renferme un sens profond, a sans doute été inspiré à Racine par le passage suivant de Tacite. Cet historien rapporte que Néron, craignant les effets du ressentiment de sa mère, lui ôta sa garde, et ne lui permit plus d'habiter le palais impérial. Ce fait amène la réflexion suivante: « Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est quàm fama « potentiæ non suâ vi nixæ: statim relictum Agrippinæ limen; « nemo solari, nemo adire, præter paucas feminas, amore an odio « incertum. » — « De toutes les choses mortelles il n'en est pas de plus inconstante ni de plus fragile que l'influence d'un pouvoir qui ne tire pas sa force de lui-même. Dès ce jour le palais d'Agrippine fut désert. Personne ne la consoloit, personne ne la visitoit,

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine[1],
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine[2],
Lorsque de sa présence il semble me bannir,
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste: et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui céde ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrace,
Et peut-être, madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultés le moins.

excepté quelques femmes, et l'on doute encore si c'étoit par amour ou par haine. » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 19.)

[1] C'est la passion qui répond à la raison. Agrippine ambitieuse et violente n'oppose plus aux sages avis qu'un mouvement de dépit et d'orgueil; elle s'écrie, comme la reine des dieux dans l'Énéide:

« Et quisquam numen Junonis adoret
« Præterea, aut supplex aris imponat honorem?

« Qui honorera désormais la divinité de Junon? quel suppliant placera des offrandes sur ses autels? » (*Æneid.*, lib. I, v. 53 et 54.)

[2] VAR. Lorsque Néron lui-même annonce sa ruine, etc.

SCENE III.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah! prince, où courez-vous? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?
Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah dieux!
Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris?
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misère:
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures [1];

[1] Ici le mot *injure* est pris dans le sens de tort fait ou reçu, et d'outrage en action; et alors *mon injure*, *ton injure*, *son injure*, ne peuvent s'entendre que passivement, pour l'injure que l'on m'a faite, qu'on lui a faite, qu'on t'a faite. C'est l'*injuria* des Latins, qui n'a pas d'autre acception chez eux que celle d'injustice, de violation de droits, du mot *jus*, *juris*. Dans notre langue, il signifie encore *paroles offensantes;* et alors il ne se prend jamais qu'activement avec le pronom. Tel est ce vers d'Iphigénie :

Souffrirai-je à-la-fois ta gloire et tes injures? (L.)

Mes plaintes ont déja précédé vos murmures.
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre[1].

SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse? et dois-je sur sa foi[2]
La prendre pour arbitre entre son fils et moi?

[1] Pallas avoit été un des amants d'Agrippine; il avoit conseillé ses crimes et favorisé son ambition. « Agrippine, dit Tacite, dans sa première jeunesse, s'étoit livrée à Lépide par ambition, et la même ambition l'avoit fait descendre jusqu'à se prostituer à Pallas. » — « Agrippina... puellaribus annis stuprum cum Lepido, « spe dominationis, admiserat, pari cupidine usque ad libita Pal- « lantis provoluta. » (*Annal.*, lib. XIV, cap. 2.)

[2] Des critiques ont demandé comment Racine avoit choisi pour confident de Britannicus ce Narcisse, qui fut un des principaux auteurs de la mort de Messaline, mère de ce jeune prince. On a répondu que ce même Narcisse avoit paru, dans la suite, s'attacher au parti de Britannicus. « Dans une assemblée secrète de ses amis, après avoir invectivé la mère de Néron, il embrassoit Britannicus, dit Tacite; il eût voulu hâter son adolescence. Tendant les mains tantôt vers les dieux, tantôt vers cet enfant : Qu'il grandisse, s'écrioit-il; qu'il confonde les ennemis de son père, qu'il punir aussi les meurtriers de sa mère! » — « Amplecti Britannicum; robur ætatis quàm maturrimum precari; modò ad deos, « modò ad ipsum tendere manus, adolesceret, patris inimicos « pelleret, matris etiam interfectores ulcisceretur. » (*An-*

Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée;
A vous donner Junie elle s'est engagée;
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts:
Ce palais retentit en vain de vos regrets:
Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante [1]
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse! tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude;
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
Je renonce à l'empire où j'étois destiné [2].

lib. XII, cap. 65.) Tacite donne un grand caractère à ce Narcisse; ses vices principaux étoient la cupidité et le luxe, *avaritiam et prodigentiam;* mais nulle part il ne l'accuse de bassesse ou de cruauté. Racine s'est éloigné de la vérité historique, en le représentant comme un profond scélérat, sans doute pour le faire contraster avec le vertueux Burrhus. Il a même cru pouvoir prolonger la vie de Narcisse, quoique l'on sache qu'Agrippine le fit mourir dès les premiers jours de son règne, malgré Néron, et même sans le consulter.

[1] VAR. Tant que l'on vous verra d'une voix suppliante.

[2] VAR. Je renonce aux grandeurs où j'étois destiné.

Racine relève ici avec beaucoup d'art le caractère de Britannicus: il lui donne des sentiments élevés, un noble courage, q

Mais je suis seul encor: les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère,
Et ma jeunesse même écarte loin de moi [1]
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infame,
Trafiquent avec lui des secrets de mon ame?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours:
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE.

Ah! quelle ame assez basse...
C'est à vous de choisir des confidents discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets..

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai; mais cette défiance [2]
Est toujours d'un grand cœur la dernière science;

conviennent à son rang et à sa naissance, sans lui donner un plan et des projets qui ne conviendroient ni à son âge ni à sa situation. (G.)

[1] VAR. . . . . Les amis de mon père
Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misère;
Et ma jeunesse même éloigne loin de moi, etc.

[2] Cette maxime, qui est ici un sentiment, parcequ'elle est l'expression simple et naïve du cœur de Britannicus, répand de l'intérêt sur le caractère qu'il a dans la pièce, et qui est celui de son âge. (L.)

On le trompe long-temps. Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zéle:
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidéle;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage;
Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidéle secours.
Sur-tout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la princesse:
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis [1],
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père:
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut [2].

[1] *Les yeux* et *les beaux yeux* revenoient beaucoup trop souvent dans *Andromaque:* c'étoient de ces expressions parasites que ne permet pas le style soutenu et soigné. *Les beaux yeux* particulièrement ne doivent guère entrer dans une tragédie; c'est un mot que la galanterie a rendu si trivial, qu'elle l'a presque enlevé à l'amour. On peut le passer à l'extrême jeunesse de Britannicus, et désormais on le verra très rarement dans les pièces de Racine. (L.)

[2] Quelques commentateurs ont trouvé dans ce vers un raffinement de politique trop profond pour l'âge de Britannicus. Mais ce prince a déja fait voir qu'il en sait assez pour ne pas croire qu'Agrippine le serve par intérêt pour lui. D'ailleurs il ne convenoit pas qu'il parût dénué de tous moyens personnels, et l'on verra au

me acte qu'il les a employés de manière à pouvoir alarmer pine elle-même. C'est ce que le poëte a su préparer, comme evoit, par ces vers qui terminent le premier acte assez heunent, puisqu'ils ajoutent à l'attente du spectateur. (L.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON.

N'en doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;
Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frère ;
Ils l'écoutent lui seul : et qui suivroit leurs pas [1],
Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.

[1] VAR. Ils l'écoutent tout seul : et qui suivroit leurs pas.

Tacite dit : « Et Nero infensus iis quibus superbia muliebris in- « nitebatur, demovet Pallantem curâ rerum, queis a Claudio im- « positus, velut arbitrum regni agebat. Ferebaturque, degrediente « eo, magnâ prosequentium multitudine, non absurdè dixisse, ire « Pallantem ut ejuraret. » — « Ennemi de ceux qui nourrissoient l'orgueil de sa mère, Néron éloigne Pallas de l'administration des affaires, qui lui avoit été confiée par Claude, et qui le rendoit comme l'arbitre de l'empire. On rapporte que Néron voyant cet affranchi suivi de la foule de ses créatures, dit assez plaisamment que Pallas alloit abdiquer. » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 14.) Un sot orgueil et une stupide arrogance formoient le caractère de ce ministre. Ayant été accusé de conspiration, et, dit encore Tacite, « Nominatis libertis ejus quos conscios haberet, respondit,

rop. De tous deux il faut que je l'écarte.
lernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte:
x, je l'ordonne; et que la fin du jour
rouve plus dans Rome ou dans ma cour.
t ordre importe au salut de l'empire.
(*aux gardes.*)
ircisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCENE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

ux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
ure aujourd'hui du reste des Romains.
mis, déchus de leur vaine espérance,
s chez Pallas pleurer leur impuissance.
vois-je? Vous-même, inquiet, étonné,
Britannicus paroissez consterné.
age à mes yeux cette tristesse obscure [1],

uam se domi, nisi nutu aut manu significasse, vel, si nonstranda essent, scripto usum, ne vocem consocia- Quelques uns de ses affranchis se trouvant désignés omplices, il répondit que dans sa maison il ne donnoit ordres que par un signe de tête, ou un geste de la nd de plus longues explications étoient nécessaires, il plume, afin de ne pas compromettre sa dignité en par- esclaves. » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 23.) Geoffroy fait ue c'est probablement ce passage de Tacite qui a fourni lu Glorieux un de ses traits les plus comiques.
expression est figurée. La Harpe a observé que la tris-

Et ces sombres regards errants à l'aventure?
Tout vous rit: la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous!

NÉRON.

Depuis un moment; mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez!

NÉRON.

Excité d'un desir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes[1],
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes;

tesse est appelée ici *obscure*, parcequ'elle obscurcit le front, et cette dernière expression est elle-même une métaphore. D'ailleurs, on dit fort bien *une sombre tristesse;* ainsi l'analogie doit réclamer en faveur de *tristesse obscure*. La même analogie a permis cette expression, qu'on lit dans les vers suivants : *des regards errants à l'aventure*, parcequ'on dit *promener des regards*.

[1] Tous les connoisseurs ont vu dans ces huit vers, *triste*, *levant au ciel*, etc., un tableau original et parfait. Le mérite de la diction est dans la difficulté vaincue, puisqu'il s'agissoit d'ennoblir la petitesse des détails par le choix des mots ; il est aussi dans le choix de ces détails mêmes, parcequ'il falloit caractériser un *amour* qui n'est autre chose que du desir ; et dans cette peinture, le désordre de la situation de Junie, enlevée au milieu de la nuit, est un charme de plus ajouté à celui de sa beauté, le seul qui puisse enflammer Néron ; enfin, l'effet des couleurs poétiques naît sur-tout du contraste de la frayeur, de la douceur et des larmes de Junie

Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue:
Immobile, saisi d'un long étonnement,

avec l'appareil de son enlèvement et la figure de ses ravisseurs: c'est ce qui a fourni au poëte des vers qui sont au nombre des plus beaux de notre langue, sur-tout ces derniers:

> Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
> Relevoit de ses yeux les timides douceurs,

dont le coloris ne se trouve que dans la palette d'un maître. Les amours de Néron ne sont nullement faits pour intéresser. Aussi le poëte a-t-il eu soin, comme on le verra dans la suite, de ne donner aux amours de Néron que des motifs qui conviennent à son caractère et à la conduite qu'il gardera dans la pièce, et de rassembler sur les amours de Britannicus et de Junie tout ce qu'il y a de plus noble et de plus intéressant (1). Ce n'est ni l'amour d'Achille ni l'amour de Tancrède, c'est l'amour de Néron. Ceux, comme dit La Harpe, [illegible] qui ont entendu ces vers dans la bouche de Talma peuvent seuls juger combien l'étude approfondie d'un grand poëte peut être utile à un grand acteur. Chacune de ses paroles, chacun de ses gestes exprime [illegible] volupté; rien en lui n'exprime le sentiment [illegible] [illegible]

Je l'ai laissé passer dans son appartement[1].
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyois lui parler;
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace:
J'employois les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image:
Elle m'est apparue avec trop d'avantage:
Narcisse, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pu si long-temps se cacher à Néron?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère;
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté[2];

[1] Les grammairiens ne sont pas d'accord sur l'orthographe du participe *laissé*: les uns veulent qu'il s'accorde avec le régime qui le précède, lorsqu'il est suivi d'un verbe neutre; les autres, qu'il soit invariable. La règle n'étoit pas mieux établie du temps de Racine que de nos jours, il a donc pu ne pas mettre le participe *laissé* au féminin; son exemple même doit être allégué en faveur de ceux qui soutiennent que le participe est invariable. D'après cette opinion, le pronom *le* ne seroit pas le régime de *laissé*, mais de *laissé passer*, qui ne présente qu'une seule idée, comme si ce n'étoit qu'un seul verbe.

[2] *Envier* est ici pris dans le sens de *priver*. C'est un latinisme

le à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
se déroboit même à sa renommée:
est cette vertu, si nouvelle à la cour,
: la persévérance irrite mon amour.
, Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
dès qu'à ses regards elle ose se fier,
e cœur de César ne les vienne essayer;
:, dans son palais, la modeste Junie
rde leurs honneurs comme une ignominie,
, et ne daigne pas peut-être s'informer
sar est aimable, ou bien s'il sait aimer[1] !
noi: Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoi! s'il l'aime,

[1] Racine a enrichi la langue. On dit: *un roi envie à son peuple* *heur de le voir*, pour faire entendre qu'il ne le laisse pas de ce bonheur. Un des bergers de Virgile s'exprime ainsi: :hus envie aux collines l'ombrage de la vigne;

« Liber pampineas invidit collibus umbras. »

ée, déplorant la mort du jeune Pallas, dit,

« Te ne . . . . miserande puer...
« Invidit fortuna mihi... »

ıfortuné jeune homme, faut-il que le sort m'ait envié un ami ıe toi! »

Voilà des sentiments dignes de Néron. Junie seule fuit une corrompue, où toutes les femmes se disputent les regards et veurs d'un jeune César conduit par *deux jeunes voluptueux* résident à ses plaisirs. Junie ne s'informe pas si César est aie, et il la fait enlever pour lui apprendre qu'il sait aimer. Le : n'annonce point qu'il va peindre un tyran et sa cour; mais ne il peint l'un et l'autre! (L.)

Seigneur?

NÉRON.

Si jeune encor, se connoît-il lui-même?
D'un regard enchanteur connoît-il le poison?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison[1].
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déja faits à l'usage des larmes;
A ses moindres desirs il sait s'accommoder;
Et peut-être déja sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu? Sur son cœur il auroit quelque empire?

NARCISSE.

Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il alloit voir Junie, et revenoit content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère:
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous?

[1] *L'amour n'attend pas toujours la raison*, étoit la construction nécessaire pour éviter une consonnance désagréable. L'excuse de ce vers, c'est qu'il n'y en a pas un autre semblable dans toute la pièce. (L.)

Junie a pu le plaindre et partager ses peines :
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes ;
Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire ;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déja charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé [1].

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc ! qui vous arrête,
Seigneur ?

NÉRON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénéque, Rome entière, et trois ans de vertus [2].

[1] C'est le mot d'un flatteur, qui sait fort bien que l'amour ne se *commande* pas, mais qui sait aussi que plus Néron se croira sûr d'être aimé, plus il s'indignera de ne pas l'être. (L.)

[2] Il suffit de ce vers pour faire sentir que ces *trois ans de vertus* n'étoient que trois ans de contrainte et d'hypocrisie, dont le terme sera le premier instant où les passions de Néron trouveront un obstacle. Quelle force de pinceau ne falloit-il pas pour peindre Néron, et quelle délicatesse de nuances pour le peindre naissant ! Prendre pour sujet d'une pièce ce passage si difficile à marquer, étoit par soi-même un trait de génie. (L.)

Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse:
Mes yeux, depuis long-temps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force!
Le ciel même en secret semble la condamner:
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner,
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche:
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche[1];
L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre aïeul, soupiroit pour Livie;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux[2];

[1] Il seroit trop long de remarquer les beautés de diction, les expressions neuves, *fidèle à sa douleur, se fier à ses regards, les essayer sur le cœur de César*, tant d'autres non moins heureuses, et ici en particulier la stérilité si noblement et si poétiquement exprimée, une *couche* qui n'est *honorée d'aucun gage :* c'est la langue de Racine. Mais observez que cette scène met le spectateur au fait de tout ce qu'il doit savoir, du dégoût de Néron pour Octavie et pour ses vertus; du desir qu'il a de la répudier, et de ce projet de divorce fait pour fonder la scène suivante, qui va rouler tout entière sur l'offre que Néron doit faire à Junie de l'empire et de sa main. (L.)

[2] Auguste, pour épouser Livie, répudia Scribonie; et Livie, quoique déja enceinte de plusieurs mois, se sépara de Claude Tibère Néron, dont elle avoit déja un fils; elle fit entrer, par ce mariage, la postérité des Nérons dans la famille des Octaviens. (L. B.) Néron vient de former des vœux pour un divorce qui lui paroît

Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici, contraire à vos desirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déja se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé;
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle?
Vivez, régnez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous? Mais, seigneur, vous ne la craignez pas;
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver;
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver:

difficile, et même presque impossible. Le perfide flatteur lève les difficultés; il autorise le caprice de Néron de l'exemple d'Auguste, et de Tibère, qui avoit répudié Julie, fille d'Auguste, fameuse par ses débauches : mais ce traître se garde bien de dire que l'empire est la dot apportée par Octavie à Néron, et que son mariage avec la fille de Claude lui a servi de degré pour monter au trône. (G.)

Mais, je t'expose ici mon ame toute nue,
Sitôt que mon malheur me raméne à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si long-temps mon devoir;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle;
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien[1]:
Mon génie étonné tremble devant le sien[2].
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis par-tout, que même je l'offense,
Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop: retire-toi, Narcisse;
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non; Britannicus s'abandonne à ma foi:
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,

[1] *Mais enfin*, expressions inutiles, qui jettent de l'embarras dans la construction, et qui nuisent beaucoup à l'effet de la période, d'ailleurs si belle. (G.)

[2] Les anciens croyoient que chaque homme avoit un génie attaché à sa destinée, qui présidoit à ses bonnes et à ses mauvaises actions: allégorie ingénieuse qui désigne le caractère. C'est Plutarque qui a fourni à Racine cette idée poétique du *génie*. L'historien rapporte qu'Antoine, perdant toujours au jeu contre Octave, consulta un devin qui lui conseilla de s'éloigner le plus qu'il pourroit de ce jeune homme: « Car, lui dit-il, votre génie redoute le « sien; il est fier et hardi quand il est seul, mais à l'approche de « l'autre, il perd toute sa fierté et sa hardiesse, et devient bas et « timide. » (*Vie d'Antoine.*) Octave en effet avoit du caractère, et Antoine n'en avoit point. (G.)

Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient, sur-tout, de revoir ses amours[1],
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle:
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle[2].

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre; la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici[3].

[1] *Ses amours*, pris pour la personne qu'on aime, est un terme familier, qui ne convient pas au style soutenu, à moins qu'il ne soit relevé par ce qui l'entoure. Ce vers est un de ceux qu'on voudroit supprimer : en voilà trois jusqu'ici. (L.)

[2] *Le loin*, cacophonie. Racine le fils observe que *le leur*, dans Andromaque, paroît moins dur, parceque l'oreille s'accoutume à ce qu'on dit souvent. (G.)

[3] Des deux infinitifs qui se suivent dans ce vers, le second est évidemment répréhensible. Il y a opposition entre l'idée qu'il présente et celle que renferme l'impératif *va*, qui le gouverne. L'un exprime l'action de s'éloigner d'un lieu, et l'autre l'action de s'en approcher. Si le vers l'eût permis, il auroit fallu dire *amène-le ici*.

SCENE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage!
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur;
J'allois voir Octavie, et non pas l'empereur[1].

NÉRON.

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, seigneur?

NÉRON.

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître, Octavie aït des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderois-je un crime que j'ignore?

[1] Il n'étoit pas naturel que Junie vînt d'elle-même trouver Néron, et il l'étoit au contraire qu'elle se rendît auprès d'Octavie. La manière dont elle rencontre Néron est fort bien imaginée. Louis Racine observe à ce sujet, comme dans beaucoup d'autres occasions, que les personnages de Racine n'entrent et ne sortent jamais sans un motif convenable. Comme en effet il n'a jamais manqué à cette régle indispensable, nous le remarquons ici pour n'y plus revenir. (L).

Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grace, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi ! madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si long-temps caché votre présence ?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes ?
Pourquoi, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour[1] ?
On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée :
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris d'une illustre famille :
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime ; il obéit à l'empereur son père,
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère :

[1] Ces traits d'une galanterie un peu romanesque font frémir lorsqu'on songe que c'est Néron qui parle. Il y a un art prodigieux dans cette scène, où Néron amoureux et cherchant à plaire laisse cependant percer la férocité de son caractère.

Vos desirs sont toujours si conformes aux siens...[1]

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, madame; et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine;
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, madame, à répondre de vous;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah, seigneur! songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON.

Non, madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, seigneur, cet époux?

NÉRON.

Moi, madame.

JUNIE.

Vous!

NÉRON.

Je vous nommerois, madame, un autre nom,

[1] On a reproché à Racine d'avoir falsifié l'histoire. L'abbé Dubos ne lui pardonne pas d'avoir fait de Junie une fille modeste et vertueuse; il lui fait même un crime de l'avoir présentée sur la scène, parcequ'à cette époque elle étoit exilée, et ne revint à Rome qu'après la mort d'Agrippine. Le même censeur est étonné qu'on produise comme une personne timide, ignorant le monde et la cour, une femme qui, sept ans avant la mort de Britannicus, avoit été mariée à Lucius Vitellius, fils de ce fameux Vitellius, favori de Claude, confident d'Agrippine, et frère du Vitellius qui fut empe-

Si j'en savois quelque autre au-dessus de Néron[1].
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome, et l'empire.
Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor;
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années:
Claudius à son fils les avoit destinées;
Mais c'étoit en un temps où de l'empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire[2],
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auroient honoré,

reur. Sans doute la Junie de l'histoire ne fut jamais aussi sage, aussi intéressante que la Junie de la tragédie; mais il n'est pas défendu au poëte de faire ses personnages meilleurs qu'ils n'ont été, quand l'intérêt théâtral l'exige. (G.)

[1] Cette réponse a de la grandeur; mais observez que cette grandeur tient au rang et non pas à la personne, et Néron n'en devoit pas avoir d'autre. Elle devoit servir à donner au langage une sorte de galanterie noble, que le seul Racine a connue dans ce siècle, et que sa diction a su élever au ton de la tragédie. (L.)

[2] *Contredire*, dans notre langue, a le régime direct, soit avec les choses, soit avec les personnes. On *contredit* un auteur; on *contredit* les paroles; on *contredit* l'expérience, etc. Le régime indirect est latin: *contradicere alicui*. Il est clair que Racine l'a choisi de préférence, puisque l'autre ne le gênoit en rien. Ce n'est pas la seule fois qu'il fait usage des latinismes comme d'un moyen de plus pour différencier la poésie et la prose, et j'avoue que *leur*

Si votre cœur devoit en être séparé;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage:
Rome, aussi-bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivés[1],
Digne de l'univers à qui vous vous devez[2].

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;

contredire ne me blesse nullement, sans doute à cause du rapport étymologique, comme dans ce beau vers de La Fontaine:

Celui de qui la tête *au ciel* étoit voisine.

On oublie qu'en françois on est *voisin du ciel*, parcequ'on diroit en latin *vicinum cœlo caput*. (L.)

[1] *Les beaux yeux* reviennent ici pour la seconde fois, et il est difficile de donner un sens raisonnable aux mots *trop long-temps captivés*. Racine a-t-il voulu dire que Junie avoit trop long-temps vécu dans l'obscurité, ou que ses yeux s'étoient trop long-temps fixés sur Britannicus? Dans l'un ou l'autre cas, la phrase manque de clarté. Au reste, cette réponse de Néron a une noblesse, une dignité que Racine seul a su donner au langage de la galanterie, et dont la cour de Louis XIV lui avoit donné le modèle.

[2] VAR. Digne de l'univers à qui vous les devez.

Et lorsque avec frayeur je parois à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur[1],
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté[2]?

NÉRON.

Je vous ai déja dit que je la répudie[3]:
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement;
Je vous réponds de vous; consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire;

[1] C'est le privilège de la poésie d'ennoblir les choses les plus communes. Cette idée si vulgaire, *faire de nécessité vertu*, est ici exprimée avec une élégance particulière. (G.)

[2] Louis Racine observe qu'on dit *la majesté*, *la splendeur* d'un rang, et non pas *la clarté*, mais que ce mot *clarté*, qui répond à *cette nuit profonde*, est amené si naturellement [illegible] nécessaire. Cette observation est juste, mais la [illegible] est embarrassée. Le *qui* et les *dont* y [illegible] parcequ'ils ne sont pas placés [illegible] gimes.

[3] Brusquerie de Néron, qui passe [illegible] l'incivilité dès qu'il [illegible] à peine une rime suffisante [illegible]

Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir [1].

JUNIE.

Le ciel connoît, seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée:
Je sais de vos présents mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moi répandroit de splendeur,
Plus il me feroit honte, et mettroit en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère:
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère;
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a su me toucher,
Seigneur; et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité, sans doute, est peu discréte;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interpréte.
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée

[1] Le dernier hémistiche est une menace; et toute la tirade de Néron, sous le voile d'une politesse affectée, a quelque chose de fier et de dur très convenable au caractère de cet empereur. Dans la réponse de Junie on remarque cette expression si énergique et si poétique : *mettre en lumière le crime d'avoir dépouillé l'héritière du trône*. (G.)

Quand l'empire devoit suivre son hyménée [1] :
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course [2],
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir [3].
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse [4],
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs

[1] VAR. Quand l'empire sembloit suivre son hyménée.

[2] *La course* pour *le cours* paroît un mot commandé par la rime, et de plus présente un sens faux. *La course des plaisirs* exprime leur fuite rapide : *le cours*, au contraire, signifie leur durée. (G.) On peut aussi remarquer comme une négligence la répétition de *quelque ennui*, *quelques pleurs*, et *quelquefois*, dans les quatre derniers vers, et cela avec d'autant plus de raison, que *quelque chagrin* se trouve deux vers plus haut. Au reste, cette observation n'a pour objet qu'une répétition de mots ; car le sentiment exprimé par ces vers est plein de délicatesse.

[3] Le pronom *les* qui se trouve dans ce membre de phrase, *soigneux de les entretenir,* ne devoit pas séparer le mot *chagrin* de son relatif *l'effacer,* qui est dans le vers suivant. Cela nuit à l'élégance de la construction, et même à la clarté du sens. Remarquons cependant que, dans ce contraste saisi si à propos, et rendu en vers charmants, on a quelque peine à s'arrêter sur cette légère inexactitude grammaticale. (L.)

[4] On ne diroit pas aujourd'hui *s'intéresser dans son sort,* comme

Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paieroit de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux:
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE.

Ah, seigneur! vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre: il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi! que je lui prononce un arrêt si sévère!

on le disoit certainement du temps de Racine, puisqu'il ne tenoit qu'à lui de dire comme on diroit à présent:

Il ne voit à son sort que moi qui s'intéresse.

L'usage a décidé qu'*on s'intéresse dans une affaire d'argent, dans un commerce, dans une entreprise*, etc., pour dire qu'on y a un intérêt pécuniaire; et qu'*on s'intéresse à quelqu'un ou à quelque chose*, pour dire qu'on y prend un intérêt d'affection; et il est bon que l'usage ait fixé cette différence. (L.)

Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrois me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame :
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets ;
J'entendrai des regards que vous croirez muets [1] ;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !

SCENE IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, seigneur, demande la princesse ;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

[1] On a fait beaucoup de critiques sur la petitesse de Néron, qui se cache pour écouter l'entretien de Junie et de Britannicus. Mais ce qui justifie le poëte, c'est la situation pathétique qu'elle amène. Ce petit moyen produit de grandes beautés, sans choquer [illegible] et la vraisemblance. La cruelle inquiétude de Junie, obligée de déchirer le cœur de son amant pour lui sauver la vie, [illegible] le [illegible] de Britannicus, confirmé par l'étrange [illegible] de sa maîtresse, [illegible] le plus vif intérêt, et Néron caché derrière la tapisserie, ne paroît plus petit, mais terrible

JUNIE.

Ah, seigneur!

NÉRON.

Je vous laiss
Sa fortune dépend de vous plus que de moi:
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître;
Dis-lui... Je suis perdue! et je le vois paraître.

SCENE VI.

BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous [1]?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?

[1] Ceux qui désapprouvent cette scène, parceque, disent-ils, s'aller cacher pour entendre une conversation est un jeu puéril qui ne convient pas au sérieux de la tragédie, ne font pas attention que ce n'est pas ici un jeu, mais une cruauté dont Néron seul est capable. Il veut que Junie prononce elle-même à son amant l'arrêt de son bannissement; elle sera la cause de sa mort, s'il lui échappe un geste, un soupir, ou un regard. Quelle situation que celle de Junie, qui sait que Néron l'entend et la voit! et qu'une pareille scène doit exciter l'attention du spectateur! (L. R.)

Mais parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore [1] !
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence!
Que faisoit votre amant? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous, en secret, adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien ! Quel accueil! Quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez : nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.

[1] Plusieurs critiques ont condamné *parmi ce plaisir:* ils pensent que cette préposition ne doit être employée que devant un pluriel ou un nom collectif. Il nous semble cependant qu'elle peut être placée heureusement avant un singulier, lorsqu'elle signifie *au milieu de.* Au moins pouvons-nous opposer à la régle sévère de d'Olivet l'exemple de nos plus grands poëtes : dans son épître V, Boileau se sert de cette expression : *des corps ronds errant parmi le vide.* Molière, acte V, scène VII de l'École des femmes, s'exprime ainsi :

Ce m'est quelque plaisir parmi tant de tristesse.

Il est vrai que Voltaire a repris Corneille d'avoir dit, dans Polyeucte : *parmi ce grand amour;* mais lui-même n'a-t-il pas dit, Henriade, chant IX,

Il alla dans Ivry; là, parmi la licence?

On pourroit encore s'appuyer de ce vers de La Fontaine :

Une fable avoit cours parmi l'antiquité.

Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance:
Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux;
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
Quoi! déja votre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toujours
De faire à Néron même envier nos amours [1]?
Mais bannissez, madame, une inutile crainte:
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte;
Chacun semble des yeux approuver mon courroux;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE.

Ah, seigneur! vous parlez contre votre pensée.
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louoit d'une commune voix;
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer:
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.
Quoi! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable;

[1] Cette scène a un double effet; car si l'on y prend garde, Néron ne souffre pas moins que les deux amants qu'il met à la gêne. Britannicus ne dit pas un mot qui ne fasse sentir combien il est aimé, et son rival l'entend. (L.)

Et ce moment si cher, madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ?
Quoi ! même vos regards ont appris à se taire [1] ?
Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux !
Néron vous plairoit-il ? Vous serois-je odieux ?
Ah ! si je le croyois !... Au nom des dieux, madame,
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon ame.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur ; l'empereur va venir [2].

[1] Ce vers rappelle celui qu'on a vu un peu plus haut :

J'entendrai des regards que vous croirez muets.

C'est un nouvel emploi de la même figure également admirable dans les deux vers. On trouve dans Ovide :

« Credidimus lacrymis : an et hæ simulare docentur ? »
J'ai cru vos pleurs : les pleurs ont-ils appris à feindre ?

Simulare docentur, qui est ici littéralement traduit, est aussi poétique que l'hémistiche de Racine, *ont appris à se taire*, et lui en a peut-être fourni l'idée. On sait qu'il marquoit avec un crayon, dans les classiques anciens, toutes les expressions figurées dont il croyoit pouvoir enrichir notre langue. (L.)

[2] L'auteur connoissoit trop bien son art pour prolonger une situation si pénible : la contrainte de Junie et les angoisses de Britannicus ne vont que jusqu'au point où elles sont supportables pour eux et pour le spectateur. Le poëte a gardé la [illegible], et l'effet de la scène en dépendoit. Le rôle de [illegible] facile : celui de Junie excessivement délicat et [illegible] avoit commandé *au moins de la froideur*, [illegible] n'exprime qu'une terreur profonde. Elle est [illegible] prévenir tout ce qu'il peut y avoir de dan[illegible]

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre[1]?

SCENE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

Madame...

JUNIE.

Non, seigneur, je ne puis rien entendre.

dans un parcil entretien :

Jamais l'empereur n'est absent de ces lieux, etc.

Et quand elle ne peut plus soutenir les reproches de Britannicus, elle met fin à cette douloureuse scène par ce vers si cruel pour lui:

Retirez-vous, seigneur; l'empereur va venir;

mais qui n'est, aux yeux du spectateur, que le dernier terme des forces de Junie. Ellcs les reprend toutes dans ces mots si heureux qui commencent la scène suivante :

Non, seigneur, je ne puis rien entendre,

qui soulagent le spectateur, ainsi qu'elle. Elle a pu se faire un grand effort pour sauver son amant; mais elle ne permet pas que l'oppresseur jouisse un moment de son infame triomphe. Junie d'ailleurs ne devoit éclater contre Néron qu'en le quittant si brusquement: c'est tout ce que lui permettoit son caractère établi dans la pièce, et la crainte d'exposer Britannicus. (L.)

[1] VAR. Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?

Mais comme, dans toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur, on lit ce vers tel qu'il est imprimé ici, on ne peut douter que Racine n'ait mis, *à qui dois-je m'attendre*, et n'ait préféré l'exactitude du sens à celle de la grammaire : cette raison, en y

Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCENE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse: elle a paru jusque dans son silence!
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante[1];
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater:
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter;
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore[2].

NARCISSE, *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,

ajoutant même celle de l'euphonie, ne paroît cependant pas suffisante pour justifier un solécisme. (G.)

[1] *Une image charmante de sa peine* est atroce de pensée et d'expression. Néron devoit parler ainsi; mais combien de fois la jalousie a parlé de même au fond du cœur! (L.)

[2] On peut être étonné que Néron, tout occupé du plaisir d'enfoncer le poignard dans le cœur d'un rival, ne dise rien des secrets que Britannicus vient de révéler, de la conspiration d'Agrippine, du mécontentement de Rome, etc. Néron n'en parle pas, mais il s'en souvient; et bientôt il prouvera qu'il n'a rien perdu de cette conversation. (G.)

Narcisse; voudrois-tu résister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables[1]

[1] Si ce vers excite ordinairement des murmures, c'est parcequ'il exprime trop crûment une idée odieuse et basse; parceque le personnage énonce à froid, seul avec lui-même, ce qu'on pourroit supporter tout au plus dans un mouvement de passion et dans la chaleur du dialogue; enfin, c'est parcequ'il est malheureux de terminer un acte par un petit monologue si désagréable à entendre. Boileau, qui engagea son ami à sacrifier une scène très bien écrite, mais inutile, auroit pu lui demander la suppression de ces quatre vers, qui n'étoit pas un sacrifice. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME[1].

SCENE I.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Pallas obéira, seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe;
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès long-temps commencent d'éclater;
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

NÉRON.

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, seigneur, est toujours redoutable:
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux[2];
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir; vous savez son courage;
Et ce qui me la fait redouter davantage,

[1] Racine, au commencement de cet acte, supprima, par les conseils de Boileau, une scène entre Burrhus et Narcisse. Cette scène est rapportée dans la Vie qui est à la tête de cette édition.

[2] VAR. Rome et tous vos soldats honorent ses aïeux.

C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, seigneur, qui vous possède...

NÉRON.

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède:
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur; et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.
Mais si dans son devoir votre cœur affermi[1]
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi;
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire;
Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie indignes de ce prix[2],
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris;
Sur-tout si, de Junie évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence;

[1] VAR. Mais si dans sa fierté votre cœur affermi.

[2] Nous avons observé, à l'occasion d'un vers de la Thébaïde, qu'*indigne* est un latinisme : en françois *indigne* se prend toujours en mauvaise part; les Latins, au contraire, lui donnent un autre sens. (G.) Horace dit, en parlant de deux frères étroitement unis (ep. I, lib. I):

« Vivitis indigni fraternum rumpere fœdus. »

« Vous êtes *indignes* de rompre l'union fraternelle. » Ce qui veut dire : *Vous avez trop de vertu pour cesser de vous aimer.*

Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'état;
Je m'en reposerai sur votre expérience.
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus; et je ferois quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCENE II.

BURRHUS.

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie;

[illegible]

[illegible]

Cette férocité que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre!
O dieux! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?
Sénéque, dont les soins me devroient soulager[1],
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoi! si d'Agrippine excitant la tendresse
Je pouvois... La voici: mon bonheur me l'adresse.

SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

Hé bien! je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons!
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien; jamais, sans ses avis,
Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon fils.
Que dis-je? A son épouse on donne une rivale;
On affranchit Néron de la foi conjugale:
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir dans son ame[2]

[1] Ce vers et le suivant ont été conservés de la grande scène supprimée entre Burrhus et Narcisse. (G.)

[2] La correction grammaticale exigeroit *et de nourrir;* la préposition doit se répéter avant chaque infinitif. Mais on ose à peine faire remarquer cette négligence dans une tirade si éloquente. (G.)

Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser;
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire:
Son orgueil dès long-temps exigeoit ce salaire;
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandoit en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource:
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports; par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plus tôt ramener son époux:
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains;
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine:
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir[1].
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.

[1] Elle en veut avoir le fruit, et elle ne l'a point, observe Louis Racine, parcequ'elle ne gouverne pas. *Ressentir* est là pour *avoir du ressentiment, se montrer sensible.* On dit très bien *ressentir une perte, ressentir des injures, ressentir un malheur:* pourquoi ne diroit-on pas de même *ressentir des crimes,* sur-tout lorsqu'on en est la victime? (G.)

On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille[1];
De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus[2],
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,

[1] « Præceps post hæc Agrippina ruere ad terrorem et minas, « neque principis auribus abstinere, quominùs testaretur adultum « jam esse Britannicum, veram dignamque stirpem suscipiendo « patris imperio, quod insitus et adoptivus, per injurias matris « exerceret. Non abnuere se, quin cuncta infelicis domûs mala pa- « tefierent, suæ inprimìs nuptiæ, suum veneficium. Id solum diis « et sibi provisum, quòd viveret privignus. Ituram cum illo in cas- « tra. Audiretur hinc Germanici filia, indè debilis rursus Burrhus « et exsul Seneca, truncâ scilicet manu, et professoriâ linguâ, ge- « neris humani regimen expostulantes. Simul intendere manus, ag- « gerere probra, consecratum Claudium, infernos Silanorum ma- « nes invocare, et tot irrita facinora. » — « Pour lors Agrippine ne se contient plus; elle éclate en menaces terribles; elle crie, aux oreilles même du prince, que Britannicus n'est plus un enfant, que c'est le fils de Claude, le véritable, le digne héritier de l'empire; tandis que lui n'est qu'un étranger, un enfant adoptif à qui elle a livré le trône, et qui ne se sert du pouvoir que pour outrager sa mère; qu'elle ne craindra pas de dévoiler les crimes qu'elle a faits pour perdre cette malheureuse famille : tout, jusqu'à son inceste, jusqu'au poison offert de sa main; que sa prévoyance et la bonté des dieux ont laissé vivre Britannicus; qu'elle ira le présenter aux soldats; qu'on entendra d'un côté la fille de Germanicus, de l'autre le rhéteur Sénèque et le vieux Burrhus, l'un échappé de l'exil ou des bancs de l'école, l'autre avec un bras mutilé, s'avançant pour réclamer l'empire de l'univers. En proférant ces paroles, ses gestes étoient menaçants : elle accumuloit les outrages; elle attestoit et la divinité de Claude, et les mânes infernaux de Silanus, et tant de crimes inutiles. » (TACIT., *Annal.*, lib. XIII, cap. 14.)

[2] Quand elle est irritée, elle ne l'appelle ni César, ni Néron, ni l'empereur, ni son fils : c'est le fils d'Ænobarbus. (L. R.)

Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas[1]:
Ils sauront récuser l'injuste stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.

[1] Cette suspension et la réponse de Burrhus, *Madame, ils ne vous croiront pas*, sont, en fait de dialogue, des coups de l'art. On peut juger à quel point Agrippine alloit s'avilir quand Burrhus l'arrête au *poison*, et lui fait entendre qu'elle ne doit pas dire ce qu'on ne doit pas croire: c'est la relever à temps et comme il convenoit à Burrhus. Ce n'est pas un courtisan qui flatte, c'est un ministre vertueux qui veut sauver l'honneur de l'empire. Il y a ici, pour les lecteurs capables de réfléchir, autant de mérite dans l'effet moral que de vérité dans l'observation des bienséances et des caractères. On voit bien que ce n'est pas Burrhus qu'Agrippine menace, c'est Néron; et quand les méchants se divisent, il ne leur en coûte pas plus d'avouer leurs crimes, pour nuire, qu'il ne leur en a coûté de les commettre. Voilà cette Agrippine si fière, prête à se placer elle-même dans le rang des derniers scélérats pour se venger de son complice, et ressaisir le pouvoir qui échappe à son ambition trompée; et pour comble de punition, Burrhus lui fait comprendre qu'elle s'aviliroit inutilement, et qu'elle ne peut rien contre le maître que ses crimes lui ont donné. Quelle leçon! (L.)

Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste[1],
Elle choisit Tibère adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,

[1] Il est nécessaire de rétablir ici la vérité historique. Voici ment Tacite s'exprime sur l'élévation de Néron (*Annal.* lib. cap. 68 et 69):

« Vocabatur interim senatus; votaque pro incolumitate p « pis consules et sacerdotes nuncupabant, quum jam exa « vestibus et fomentis obtegeretur, dum res firmando Neron « perio componuntur. Jam primùm Agrippina, velut dolore « et solatia conquirens, tenere amplexu Britannicum, vera « terni oris effigiem appellare, ac variis artibus demorari, ne « culo egrederetur. Antoniam quoque, et Octaviam, sorores « attinuit, et cunctos aditus custodiis clauserat, crebroque « bat, ire in melius valetudinem principis, quò miles bonâ i « ageret, tempusque prosperum ex monitis Chaldæorum ad « ret.—Tunc medio diei, tertium ante idus Octobris, foribu « latii repente diductis, comitante Burrho, Nero egreditur a « hortem, quæ more militiæ excubiis adest. Ibi, monente pr « to, festis vocibus exceptus, inditur lecticæ Dubitavisse quo « ferunt, respectantes, rogitantesque ubi Britannicus esset: « nullo in diversum auctore, quæ offerebantur secuti sunt. « tusque castris Nero, et congruentia tempori præfatus, pro « donativo, ad exemplum paternæ largitionis, imperator co « tatur. Sententiam militum secuta patrum consulta: nec dubi « est apud provincias. — « Cependant on convoquoit le séna consuls et les pontifes faisoient des vœux pour la santé du pr il n'étoit déja plus, et l'on affectoit encore de le réchauffer des fomentations et des vêtements, pendant que tout se pré pour assurer l'empire à Néron. Alors Agrippine, feignant accablée de douleur et de chercher des consolations, presse drement Britannicus sur son sein, l'appelle l'image vivante d

Se vit exclus du rang vainement prétendu [1].
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie :
Et, s'il m'écoute encor, madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

père, et le retient près d'elle par divers artifices. Elle retient aussi les deux sœurs Octavie et Antonia ; des gardes sont placés à toutes les portes ; on publie souvent que la santé du prince se rétablit, pour entretenir l'espérance du soldat, et attendre le moment favorable fixé par les astrologues. Enfin, le troisième jour avant les ides d'octobre, à midi, les portes du palais s'ouvrent tout-à-coup. Néron, accompagné de Burrhus, se présente à la cohorte qui étoit de garde suivant l'usage. Là, sur un signe du préfet, les troupes l'accueillent avec des cris de joie, et il monte en litière. On dit que plusieurs soldats hésitoient, et que, regardant derrière eux, ils demandèrent à plusieurs reprises où étoit Britannicus. Mais personne ne se prononçant pour lui, ils cédèrent bientot au mouvement général. Arrivé au camp, Néron fit un discours conforme aux circonstances, promit des largesses égales à celles de son père, et fut salué empereur par acclamation. Le sénat suivit l'exemple de l'armée, et les provinces ne balancèrent point à l'imiter. »

[1] Rome ne choisit pas plus Tibère que Néron. Livie avoit employé en faveur de son fils Tibère les mêmes manœuvres qu'Agrippine; et Tacite les rapporte avec la même fidélité. *Vainement prétendu:* hémistiche foible, et qui présente une idée contraire à l'histoire. L'infortuné Agrippa, relégué dans l'île de Planasia, n'étoit guère à portée de prétendre au rang qui lui appartenoit par les droits du sang; et le meurtre de ce petit-fils d'Auguste fut le premier acte du règne de Tibère. Dans quelques éditions, on lit :

Se vit exclus d'un rang vainement prétendu. (G.)

SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère.
Quoi ! pour les intérêts de la sœur ou du frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous César jusque dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale[1],
Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale[2].
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,

[1] La Harpe observe avec raison que *ravale* est une expression énergique qu'il est dommage de laisser vieillir, et qui aura toujours son effet quand elle sera bien placée. Le mot *créance*, placé un peu plus loin, devroit également être conservé.

[2] Voilà le secret des fureurs d'Agrippine : elle s'embarrasse peu de Britannicus, de Junie, d'Octavie, des débauches et des crimes de Néron ; elle veut dominer, elle veut régner. Tacite l'a parfaitement caractérisée en deux mots : « Filio dare imperium, tolerare « imperitantem nequebat. » — « Elle pouvoit faire son fils empereur, mais non supporter son empire. » *Annal.*, l. XII, c. 64. (G.)

Inutile à la cour, en étoit ignorée :
Les graces, les honneurs par moi seule versés,
M'attiroient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse :
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse ;
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je ? l'on m'évite, et déja délaissée...
Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrois du ciel hâter l'arrêt fatal [1],
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame ; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles :
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.

[1] Un astrologue, consulté par Agrippine, avoit prédit que [illegible]ron seroit empereur, mais qu'il tueroit sa mère. Agrippine [illegible] répondu : « Occidat, dum imperet. » — « Qu'il me tue, [illegible] règne. » (TACIT., *Annal.*, lib. XIV, cap. 9.) (G.)

Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du sénat s'intéresse pour nous :
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déja d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrace;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace :
Il ne m'en reste plus ; et vos soins trop prudents
Les ont tous écartés ou séduits dès long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance;
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère :
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
J'essaierai tour-à-tour la force et la douceur;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer par-tout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE.

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse?
Hélas!

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si, par ton artifice,
Je pouvois revoir...

NARCISSE.

Qui?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours, vous la croyez fidelle?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,

Digne de mon courroux; mais je sens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ses égarements, mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité;
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouïe à la cour[1]?

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite?
Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher,
Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible[2]
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible[3].

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

[1] La consonnance de *perfidie* et d'*inouïe* est une légère imperfection. Mais la pensée est-elle bien juste? Britannicus peut-il dire que l'infidélité est une perfidie inouïe à la cour, et sur-tout à la cour de Néron? Oui, il peut le dire, parceque la passion ne raisonne pas; parceque, pour celui qui aime et se croit aimé, une infidélité est toujours une chose inouïe. Tel est le langage de la nature! tel est celui de Racine!

[2] VAR. Pour exciter César par la gloire pénible.

[3] Voilà le texte que Racine lui-même commenta depuis avec tant d'éloquence dans la scène d'Aricie avec sa confidente, au second acte de Phèdre. (G.)

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah, dieux! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCENE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu; réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon ame:
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, madame[1]:

[1] Britannicus, même en croyant un moment aux apparences de l'infidélité, n'éclate pas contre Junie. Sa douleur est douce et tendre, et s'exprime par des plaintes plutôt que par des reproches. Cette modération et cette réserve sont une des nuances de son caractère, comme de celui de Junie, et font partie de l'intérêt et de la dignité que comportoient ces deux rôles. Quand la jalousie n'est pas un des ressorts de l'intrigue, et ne tient qu'à un incident passager, il faut bien se garder de lui donner un développement qui

Vous voulez que ma fuite assure vos desirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien, il faut partir!

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer.....

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-temps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune;
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir;
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir;
Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si long-temps détrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice;
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice;
Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux,

porteroit à faux: le spectateur, qui sait que la méprise peut cesser d'un mot, et que ce mot va être dit, ne se soucie nullement qu'on veuille lui donner plus d'émotion qu'il n'en doit avoir, ni qu'on le détourne par là du véritable intérêt qui l'occupe. Dans *Iphigénie*, un faux rapport fait croire un instant à cette princesse qu'Achille ne songe plus à elle: il paroît; elle ne lui dit que deux vers et le quitte: lui-même sort un instant après, et quand tous deux reparoissent dans l'acte suivant, l'explication s'est faite derrière la scène, et l'auteur n'a eu garde d'en occuper le spectateur, qui a autre chose à penser. C'est dans la comédie seulement que ces sortes de méprises peuvent produire de véritables scènes. (L.)

Madame; il me restoit d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
Vous feroit repentir de votre défiance;
Mais Néron vous menace: en ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre:
Néron nous écoutoit, et m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi! le cruel...

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinoit le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence[1].

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, madame! Mais, hélas!
Vos yeux auroient pu feindre, et ne m'abuser pas:
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage!
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvoit me préserver!
Il falloit...

[1] La Harpe signale ce vers comme un de ceux frapp[illegible] de Racine. Il le fait particulièrement remarquer ave[illegible] même scène:

> Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours?...
> De mon front effrayé je craignois la pâleur...
> Je trouvois mes regards trop pleins de [illegible]

Puis il ajoute: « Nul n'a su, comme Racine, [illegible]
« pour ainsi dire, la langue de la poésie et celle [illegible]

JUNIE.

Il falloit me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire!
De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours!
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler!
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!
Ah! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée:
De mon front effrayé je craignois la pâleur[1];
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur;
Sans cesse il me sembloit que Néron en colère
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire;
Je craignois mon amour vainement renfermé;
Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre[2]!
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux:
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.

[1] Que de grace, que de richesses poétiques, et quelle douceur de sentiment dans ce morceau de Junie! De pareils ornements contrastent avec l'austérité du ton qui règne dans cette tragédie, où ces tendresses de l'amour servent à donner une teinte moins sombre aux crimes de la politique. (G.)

[2] Racine le fils a raison d'observer que *pour son malheur* auroit le même sens et seroit moins élégant. *Instruit de mon cœur*, etc., pour *instruit de l'état de mon cœur*, etc., est une ellipse très heureuse et très poétique. (G.)

De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre[1].

BRITANNICUS.

Ah! n'en voilà que trop: c'est trop me faire entendre[2],
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?
(*se jetant aux pieds de Junie.*)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE.

Que faites-vous? Hélas! votre rival s'approche.

SCENE VIII.

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmants[3].
Je conçois vos bontés par ses remercîments,
Madame: à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre:
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

[1] *Avoir à rendre compte* est une phrase faite; on ne peut y changer l'ordre des mots, et *j'ai compte* est une [illegible] C'est le cinquième vers à ôter de cette pièce [illegible]

[2] VAR. Ah! n'en voilà que trop pour me [illegible]

[3] Néron qui vient, averti par Narcisse, [illegible] aux genoux de sa maîtresse, formeroit [illegible] la tragédie, si, suivant la remarque de [illegible] Néron et le danger de Britannicus ne [illegible] à cette surprise. *Transports si charmants* [illegible] mais relevée ici par une ironie amère [illegible]

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Par-tout où sa bonté consent que je la voie;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver;
Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître[1].

[1] Le courage et la noble fierté que Britannicus développe dans cette scène sont motivés par l'histoire. Tacite en rapporte un exemple qui contribua à la mort de ce prince. « Festis Saturno « diebus, inter alia æqualium ludicra, regnum lusu sortientium, « evenerat ea sors Neroni. Igitur ceteris diversa, nec ruborem alla- « tura : ubi Britannico jussit exsurgeret, progressusque in medium, « cantum aliquem inciperet, irrisum ex eo sperans pueri, sobrios « quoque convictus, nedum temulentos, ignorantis : ille constan- « ter exorsus est carmen, quo, evolutum eum sede patriâ rebusque « summis, significabatur. Unde orta miseratio manifestior, quia « dissimulationem nox et lascivia exemerat. Nero, intellectâ invi- « diâ, odium intendit. » — « Pendant les fêtes de Saturne, entre autres jeux de leur âge, ils avoient tiré au sort la royauté: elle étoit échue à Néron. Alors il commença à donner à chacun des ordres qui ne pouvoient leur inspirer aucun embarras. Arrivé à Britannicus, il lui commande de se lever, puis de s'avancer au milieu de l'assemblée, et de chanter, espérant qu'un enfant qui vivoit étranger aux réunions les plus paisibles, se troubleroit devant de jeunes débauchés, et qu'il exciteroit leur risée; mais celui-ci, sans se déconcerter, chanta des vers qui faisoient allusion à l'injustice qui

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissois alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

NÉRON.

Tout l'empire à-la-fois,
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt, et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

l'avoit éloigné des affaires et précipité du trône*. Ces paroles, son air, son accent, produisirent un attendrissement général, qui se manifesta avec d'autant plus de liberté, que la nuit et la débauche avoient banni la dissimulation. Néron, pénétrant la pensée de Britannicus, l'en haït davantage. » (*Annal.*, l. XIII, c. 15.) Ce prince, suivant la remarque de Geoffroi, ne se laissa jamais abattre par la mauvaise fortune; et Tacite dit encore que Néron l'ayant un jour salué du nom de Britannicus, il lui rendit froidement le salut, en l'appelant Domitius, lui rappelant ainsi la distance que la nature avoit mise entre eux. C'est ce trait que Racine a si bien exprimé dans ce vers:

Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

* « O pater! ô patria! ô Priami domus! (ENNIUS.)

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de son régne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne[1].

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la ; c'est tout ce que je vous puis dire[2].

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

[1] Ennius, dans une de ses tragédies, fait dire à un tyran : « Oderint dum metuant. - « Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne. » (L. B.)

[2] Le Kain prononçoit *souhaitez-la* avec un accent que n'ont point encore oublié ceux qui ont vu jouer Néron par ce grand acteur. (G.)

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche [1],
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien, gardes !

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux.
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie :
Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie !
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales [2].

[1] *Expliquer* pour *s'expliquer* est une faute légère. Il est plus important de remarquer que Néron, après avoir souffert les reproches les plus sanglants, n'a recours à la violence que lorsque, humilié dans son amour, il ne peut plus douter que Junie a révélé ses bassesses. L'effet théâtral de cette scène, selon l'observation de La Harpe, tient au plaisir que ressent toujours le spectateur de voir la [illegible] injuste abaissée et confondue par celui qui n'a d'[illegible] l'innocence et la vérité. Dans cette situation, le [illegible] difficile à soutenir étoit celui de Néron. [illegible] dignité comme empereur, en le sacrifiant [illegible] excelloit sur-tout dans l'observation [illegible]

[2] Cette proposition de Junie [illegible] Néron a raison de lui répondre [illegible]

L'entreprise, madame, [illegible]

L'entreprise n'est pas le mot [illegible]

Ne lui disputez plus mes vœux infortunés;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la remène.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCENE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je? O ciel!

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés:
Je reconnois la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si long-temps étendue,

devoit paroître fort étrange à Néron, qui savoit que sa récepti[on] dans le collége des vestales étoit absolument impossible. L'ab[bé] Dubos, dans ses *Réflexions sur la poésie et la peinture,* condam[ne] avec quelque fondement cette invraisemblance, qui choque [les] mœurs et les usages des Romains. (G.) Cinq vers plus bas, *gar[des,]* *gardez*, est une négligence qui nuit à l'harmonie.

Que pour faire jouer ce ressort odieux.
(*apercevant Burrhus.*)
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, seigneur, sans l'ouïr? Une mère!

NÉRON.

Arrêtez:
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je desire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus[1].

[1] La progression est ici également marquée, et dans l'intrigue, et dans le caractère du tyran. Son frère est arrêté, parcequ'il est aimé de Junie; sa mère est arrêtée en même temps, parcequ'elle favorise leurs amours; et son gouverneur est menacé des fers, parcequ'il a dit un mot en leur faveur. L'intrigue se noue comme il doit arriver dans un troisième acte, et Néron et la pièce marchent du même pas. (L.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Oui, madame, à loisir vous pourrez vous défendre:
César lui-même ici consent de vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras;
Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas[1].
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage[2].
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,

[1] Rien n'est plus profond que le conseil que Burrhus donne ici à la mère de Néron; mais Agrippine n'étoit pas capable de le suivre. Elle ne daigne seulement pas lui répondre, et le congédie sèchement par ces mots : *Qu'on me laisse avec lui.* C'est toujours Agrippine.

[2] VAR. Vous le voyez, c'est lui que la cour envisage.

autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.
n appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
ici l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCENE II.

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

hez-vous, Néron, et prenez votre place[1].
t sur vos soupçons que je vous satisfasse.
: de quel crime on a pu me noircir :
ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
ignez : vous savez combien votre naissance
empire et vous avoit mis de distance.
its de mes aïeux, que Rome a consacrés,

›n de supériorité est remarquable dans la situation d'A-
Elle ne voit jamais dans Néron que son fils, et dans l'em-
ie son ouvrage; mais sa hauteur est naturelle et jamais
Chez elle tout est fier, et rien n'étale la fierté. On ne sauroit
sentir cette nuance, qui sépare le poëte dramatique du rhé-
ı tant de rhéteurs, et si peu de poëtes ! (L.) Voltaire, com-
début à celui de la fameuse scène d'Auguste dans Cinna,
plus naturel et plus simple; mais la situation est bien
:. Agrippine accusée se présente pour se justifier; Auguste
apprête à confondre un ingrat et un traître : deux per-
dans des attitudes si différentes ne doivent pas débuter
ne manière. Auguste, imposant à Cinna des conditions et
doit avoir un autre ton qu'Agrippine invitant son fils et
:reur à écouter sa justification. (G.)

Étoient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa niéce
L'amour où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux
Écartoit Claudius d'un lit incestueux:
Il n'osoit épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit: une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille:
Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours:
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron; et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déja trop avancé;
Que de Britannicus la disgrace future

Des amis de son père excita le murmure[1].
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès long-temps à suivre son destin,
Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite[2];
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée[3],

[1] Après l'adoption de Néron, qui fut l'ouvrage de Pallas, « on rendit à Claude des actions de graces, avec des flatteries plus recherchées en l'honneur de Domitius : on porta une loi qui le faisoit entrer dans la famille des Claudius, avec le nom de Néron : le titre d'Augusta fut déféré à Agrippine; dès-lors il n'y eut point de cœur si insensible qui ne partageât la douloureuse fortune de Britannicus. » — « Actæ principi grates, quæsitiore in Domitium « adulatione : rogataque lex, quâ in familiam Claudiam et nomen « Neronis transiret. Augetur et Agrippina cognomento Augustæ : « quibus patratis, nemo adeò expers misericordiæ fuit, quem non « Britannici fortunæ mœror afficeret. » (Tacit., *Annal.*, lib. XII, cap. 26.)

[2] *Livrer* est ici une expression de génie, que Tacite a dû inspirer. D'après cet historien, « Claude, frappé de ces graves inculpations, condamna à l'exil ou à la mort les plus vertueux instituteurs de son fils, dont ensuite il *livra la conduite* aux créatures d'Agrippine. » — « Commotus his, quasi criminibus, Claudius, optimum quemque educatorem filii exsilio ac morte afficit, datosque à novercâ « custodiæ ejus imponit. » (*Annal.*, lib. XII, cap. 41.)

[3] « Agrippine, dit Tacite, craignant de n'être connue que par des

Et ce même Sénéque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandoit ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisoient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchoit vers son déclin.
Ses yeux, long-temps fermés, s'ouvrirent à la fin:
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étoient soumis[1].
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse:

crimes, obtint le rappel de Sénèque, et lui fit donner la préture, persuadée que l'élévation d'un homme si célèbre par ses talents la rendroit agréable au peuple; se flattant d'ailleurs qu'un tel maître formeroit la jeunesse de Domitius, et qu'il seconderoit un jour leurs desseins ambitieux. La reconnoissance sembloit devoir faire de Sénèque la créature d'Agrippine, comme le ressentiment en avoit fait l'ennemi de Claude. » — « At Agrippina, ne malis tantùm facinori« bus notesceret, veniam exsilii pro Annæo Senecâ, simul prætu« ram impetrat, lætum in publicum rata, ob claritudinem studio« rum ejus, utque Domitii pueritia tali magistro adolesceret, et « consiliis ejusdem ad spem dominationis uterentur: quia Seneca « fidus in Agrippinam, memoriâ beneficii, et infensus Claudio, « dolore injuriæ, credebatur. » (*Annal.*, lib. XII, cap. 8.)

[1] Autre exemple de ces expressions trouvées qui étonnent par leur force et leur précision, au point de se faire remarquer même dans la perfection de ce grand morceau, qui, dans son genre, est unique au théâtre. (L.)

Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs[1].
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte[2].
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte[3];

[1] A qui se rapporte ce gérondif, *en mourant?* Est-ce au fils de Claudius, ou à Claudius lui-même? C'est sans doute à l'un des deux; et quand il n'y auroit que cette équivoque, ne seroit-ce pas déja beaucoup? mais il y a plus. Telle est la nature de notre gérondif, qu'il sert à désigner une circonstance liée avec le verbe qui le régit: et par conséquent il ne peut se rapporter qu'au substantif qui est le nominatif de ce verbe, ou qui lui tient lieu de nominatif. Ainsi dans la phrase de Racine, si nous la mettons dans l'ordre naturel, *en mourant* se rapportera nécessairement à *soins*. (D'O.)

[2] Il est inutile de faire remarquer la profondeur de ce vers, où Agrippine n'avoue le plus grand des crimes que pour le rejeter sur Néron. Talma en a bien saisi le sens, car à mesure qu'Agrippine le prononce, il détourne ses regards avec un sourire amer qui prépare merveilleusement le vers épouvantable qu'il dit à la fin de la pièce:

Ma main de Claude même aura tranché les jours.

Ainsi, tout est lié dans les pièces de Racine. Plus on l'étudie, plus on s'étonne de l'étendue de sa pensée; et souvent c'est une découverte que d'en bien saisir tous les rapports. Talma a eu plusieurs fois ce bonheur, et nous en avons déja cité un exemple. (Acte. II, scène II.)

[3] Agrippine ne doit pas s'expliquer davantage: c'est une bienséance oratoire et poétique; mais ce n'étoient pas seulement des bruits qui couroient; Rome entière ne doutoit point qu'Agrippine n'eût accéléré la mort de son mari: Tacite entre dans tous les détails de cet assassinat; voici son récit: « In tantâ mole curarum, « Claudius valetudine adversâ corripitur, refovendisque viribus « mollitie cœli, et salubritate aquarum, Sinuessam pergit. Tum « Agrippina sceleris olim certa, et oblatæ occasionis propera, nec « ministrorum egens, de genere veneni consultavit, ne repentino

Et tandis que Burrhus alloit secrétement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumoient de sacrifices;

« et præcipiti facinus proderetur; si lentum et tabidum delegisset, « ne admotus supremis Claudius, et dolo intellecto, ad amorem « filii rediret: exquisitum aliquid placebat, quod turbaret mentem, « et mortem differret. Deligitur artifex talium, vocabulo Locusta, « nuper veneficii damnata, et diù inter instrumenta regni habita. « Ejus mulieris ingenio paratum virus, cujus minister è spadoni- « bus fuit Halotus, inferre epulas, et explorare gustu solitus. Adeò- « que cuncta mox pernotuere, ut temporum illorum scriptores pro- « diderint, infusum delectabili cibo boletorum venenum, nec vim « medicaminis statim intellectam, socordiâne Claudii an vinolentiâ. « Simul soluta alvus subvenisse videbatur. Igitur exterrita Agrip- « pina, et quando ultima timebantur, spretâ præsentium invidiâ, « provisam jam sibi Xenophontis medici conscientiam adhibet. Ille « tanquam nisus evomentis adjuvaret, pinnam, rapido veneno illi- « tam, faucibus ejus dimisisse creditur: haud ignarus summa sce- « lera incipi cum periculo, peragi cum præmio. » — « Accablé de tant de soins, Claude tombe malade; il se rend à Sinuesse pour y rétablir ses forces par la douceur de l'air et la salubrité des eaux. Agrippine, dès long-temps préparée au crime, se hâte de saisir l'occasion; ses agents étoient prêts; elle n'hésitoit que sur le choix du poison. Prompt et actif, il déceloit la main qui l'auroit donné; foible et lent, Claude pouvoit à sa dernière heure ouvrir les yeux sur tant de perfidie, et reprendre sa tendresse pour son fils. Il falloit une composition nouvelle, qui troublât la raison sans précipiter la mort. On eut recours à une femme habile dans cet art, nommée Locuste, condamnée depuis peu comme empoisonneuse, et dont on se servit long-temps dans cette cour pour régner. Cette femme mit tout son génie à préparer le poison; il fut donné par l'eunuque Halotus, chargé d'offrir et de goûter les mets. Ces circonstances furent bientôt si connues, qu'au rapport des historiens du temps le poison fut présenté dans un plat de champignons,

Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déja mort demandoit la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance[1],
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulois vous faire:
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire:
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnoissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênoit peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.

mets délicieux pour le prince, qui n'en sentit pas sur-le-champ les effets, soit à cause de son apathie, soit parcequ'il étoit ivre; d'ailleurs, une évacuation subite parut l'avoir sauvé. Saisie d'effroi, Agrippine, dans ce péril extrême, ne craint plus de se montrer coupable; elle met en œuvre l'adresse du médecin Xénophon, qu'elle avoit eu soin de gagner. On dit que celui-ci, sous prétexte d'aider le vomissement, introduisit dans la gorge du prince une plume imprégnée d'un poison subtil, sachant bien que le péril est à ébaucher le crime, le profit à le consommer. (*Annal.*, lib. XII, cap. 66 et 67.)

[1] En général, ce participe *ayant* est peu agréable en poésie. C'est la seule fois qu'il se trouve dans Racine, et encore dans un morceau naturellement susceptible des formes du récit. Je ne crois pas que Boileau ait mis en vers le mot *ayant*: il se trouve beaucoup trop souvent dans ceux de Voltaire. L'inconvénient de ce participe auxiliaire, c'est qu'il se joint toujours à un autre, ce qui rend la phrase lâche et traînante. (L.)

J'ai vu favorisés de votre confiance[1]
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux[2],
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère:
Que faites-vous? Junie enlevée à la cour[3],
Devient en une nuit l'objet de votre amour;
Je vois de votre cœur Octavie effacée,

[1] Quoique toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur portent:

J'ai vu favoriser de votre confiance,

je pense, avec Racine le fils, que c'est une faute d'impression. *Favorisés* au participe forme ici une belle inversion : *J'ai vu Othon, Sénécion, favorisés de votre confiance.* (G.)

[2] Voici ce que dit Tacite d'Othon et de Sénécion : « Simul adsumptis in conscientiam Othone et Claudio Senecione, adolescentulis decoris: quorum Otho familiâ consulari, Senecio liberto Cæsaris patre genitus, ignarâ matre, dein frustra obnitente, penitùs irrepserant per luxum et ambigua secreta. » — « Néron mit dans sa confidence Othon et Sénécion, tous deux dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Othon, d'une famille consulaire; Sénécion, né d'un affranchi de Claude. D'infames secrets, de honteuses débauches formèrent cette liaison, d'abord ignorée d'Agrippine, et qu'elle s'efforça vainement de rompre dans la suite. » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 12.)

[3] Racine a voulu dire sans doute, *Junie amenée par force à la cour*, et il a dit tout le contraire; car *enlevée à la cour* ne peut signifier autre chose que *dérobée*, *ravie*, *arrachée à la cour.* (G.) C'est, selon La Harpe, le sixième vers répréhensible de la pièce.

Prête à sortir du lit où je l'avois placée;
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté:
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire,
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvoit se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disoient-ils, et tant de déférences,
« Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompenses?
« Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
« Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
« N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
Non que, si jusque-là j'avois pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander;
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.

[illegible]

Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse :
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avoit encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous;
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se seroit rendue à leurs discours;
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours[1].
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée:
Vous voulez présenter mon rival à l'armée;
Déja jusques au camp le bruit en a couru.

un maître, et non une maîtresse, signifie rigoureusement *Rome veut être gouvernée par un homme, et non par une femme.* Ces deux mots, *maître* et *maîtresse,* ainsi opposés, s'expliquent l'un l'autre. Le grand art de Racine est de si bien encadrer ses mots, qu'il est impossible de se méprendre sur leur acception.

[1] C'est le mot de Tibère sur la mère d'Agrippine. Un jour que cette veuve de Germanicus éclatoit en reproches contre Tibère, ce prince, après l'avoir entendue, prononça une de ces paroles sincères qui s'échappoient si rarement de son cœur. Il se servit, en la réprimandant, d'un vers grec, dont le sens étoit : « Vous vous croyez opprimée, parceque vous ne régnez pas. » — Audita hæc « raram occulti pectoris vocem elicuere, correptamque græco « versu admonuit, *non ideò lædi, quia non regnaret.* » (Tac., *Ann.*, lib. IV, cap. 52.)

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel seroit mon dessein? qu'aurois-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrois-je attendre [1]?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheroient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serois que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours [2]:

[1] Agrippine se justifie de même dans Tacite, quand elle est accusée de conspirer contre Néron. « Vivere ego, Britannico potiente « rerum, poteram? At si Plautus, aut quis alius, rempublicam ju- « dicaturus obtinuerit, desunt scilicet mihi accusatores, qui non « verba, impatientiâ caritatis aliquando incautâ, sed ea crimina « objiciant, quibus, nisi à filio, absolvi non possim. » — « Britannicus sur le trône me laisseroit-il la vie? Plautus ou tout autre peut-il devenir mon maître sans devenir mon juge? manquerois-je d'accusateurs qui me reprocheroient, non des paroles imprudentes échappées à la tendresse d'une mère, mais des crimes dont il n'y a qu'un fils qui puisse m'absoudre? » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 21.)

[2] Agrippine, après avoir accablé Néron du reproche d'ingratitude, se hâte de tempérer l'aigreur de ses discours par une effusion d'amour maternel, qui semble n'être qu'un mouvement de la nature, mais qui, dans une femme de son caractère, n'est en effet qu'une arme de plus contre son fils, et un moyen de domination. Cependant il est remarquable que la dernière idée qu'elle présente à Néron, c'est que, s'il étoit capable d'attenter aux jours de sa mère, un grand crime seroit pour lui-même un grand danger. Et

Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresse
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune!
Je n'ai qu'un fils. O ciel! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue;
J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu: vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fass

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace[1];
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux;

voilà où en sont réduits ceux qui ont concouru à élever une puissance injuste: ils se menacent sans cesse les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils périssent les uns par les autres. *Occides tu, et te alius.* C'est la sentence des méchants, et l'ordre de la Providence. (L.)

[1] Néron n'a dit qu'un mot, mais par ce mot il a paru se rendre. Agrippine, qui pleuroit tout-à-l'heure, commande aussitôt, et, du ton le plus absolu, dicte sans hésiter ses ordres et ses vengeances. Elle ordonne tout, et n'oublie rien. On ne sauroit mieux peindre la force du caractère et de l'habitude. (G.)

Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure[1];
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
(*apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter[2],
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, madame, je veux que ma reconnoissance[3]

[1] *Demeure* est une façon de parler peu convenable pour dire rester à la cour. (G.) « Agrippine, dit Tacite, ayant demandé une entrevue à son fils, elle n'essaya point de se justifier, pour n'avoir pas l'air de se défier de son innocence; elle ne rappela point ses bienfaits, pour ne pas paroître les reprocher; mais elle obtint la punition de ses délateurs et des récompenses pour ses amis. » — « Colloquium filii exposcit, ubi nihil pro innocentiâ, quasi diffideret; nec beneficiis, quasi exprobraret, disseruit; sed ultionem in delatores, et præmia amicis obtinuit. » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 21.)

[2] Burrhus ne manque de respect ni à elle ni à Néron. Il est resté dehors pendant leur entretien : il entend que l'entretien finit, parceque Néron, toujours assis, s'est levé brusquement, en prononçant à haute voix :

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

Burrhus, qui ne peut quitter Agrippine que quand elle est avec Néron, entre pour recevoir les ordres de Néron; et, comme il est entré sans avoir été appelé, Agrippine l'accuse *d'être venu les écouter;* ce qui donne lieu à la magnifique scène qui va suivre, et à laquelle on ne devoit pas s'attendre, Néron ayant menacé Burrhus de le faire arrêter : mais Néron vient d'être convaincu qu'Agrippine est son ennemie. Sans ce mot d'Agrippine, Néron n'eût pas confié son secret à Burrhus, qu'il regardoit comme *un censeur prêt à le contredire*. Aussi va-t-il lui dire :

Mais son inimitié vous rend ma confiance.

Quel art d'amener les scènes! (L. B.)

[3] Cette scène est une des plus belles qu'il y ait au théâtre : les littérateurs la placent au même rang que celle d'Auguste et de

Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
Et je bénis déja cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCENE III.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!

Cinna, de Cléopâtre et de ses deux fils, de Mithridate avec ses enfants. La différence qu'on peut remarquer entre des scènes si imposantes et si théâtrales, vient encore moins de la différence du génie des auteurs, que de la différence du sujet. La plus intéressante, sans contredit, est celle d'Auguste et de Cinna, parceque rien n'égale la situation du maître du monde, pardonnant à son assassin; celle de Cléopâtre, dans Rodogune, est la plus terrible; celle de Mithridate la plus brillante; mais celle d'Agrippine et de Néron me paroît être la plus profonde pour l'art et la peinture des caractères, et en même temps la plus grave et la plus austère pour le style. Voltaire a dit judicieusement, à l'occasion du discours de Cléopâtre à ses enfants, dans Rodogune : « Il semble que Racine « l'ait pris pour modèle du grand discours d'Agrippine à Néron; « mais la situation de Cléopâtre est bien plus frappante, l'intérêt « est beaucoup plus grand, et la scène bien autrement intéres« sante. » (G.)

Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus: je vous ai crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher:
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, seigneur!

NÉRON.

C'en est trop; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie[1]?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie[2].

[1] On ne peut dire *l'envie d'un dessein*. Le terme est absolument impropre. C'est le septième vers de ceux qu'on ne pouvoit pas laisser dans une pièce bien écrite. (L.)

[2] Comment Néron peut-il confier le projet d'un assassinat à un

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

homme qu'il croit vertueux? Encore peu habitué au crime, il semble qu'il ne devroit se dévoiler qu'à des complices, tandis qu'il en imposeroit par son hypocrisie à ceux dont le caractère pourroit le faire rougir. Qu'on oublie cette première invraisemblance, et la scène est sublime. Louis Racine, dans une note précédente, établit que cette confidence est suffisamment motivée par l'inimitié qu'Agrippine vient de témoigner à Burrhus. Mais, jusqu'à ce moment, Néron n'a-t-il pas affecté la vertu devant cet homme vertueux? et doit-il oublier si vite qu'il parle à un juge inflexible de ses fautes? La Harpe convient que cette confidence est faite sans aucune nécessité, parceque assurément Néron ne compte pas se servir de Burrhus pour l'exécution d'un assassinat; et cependant il y trouve un trait profond de vérité. « Néron, dit-il, est si naturellement « pervers, que l'idée d'empoisonner son frère lui paroît une chose « toute simple, et qu'il est persuadé que Burrhus n'en doit pas être « plus effrayé que lui-même. Il ne comprend rien à l'étonnement « et à l'horreur que Burrhus fait paroître; et, bien loin de rougir « de cet abominable dessein, il y croit sa gloire intéressée. De la « gloire à empoisonner son frère! c'est bien là Néron. » Oui, c'est bien là Néron, mais Néron devant Narcisse, et non devant Burrhus.

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée [1],
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être [2]:
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;

[1] En prose il faudroit dire *enchaîné par*... L'exemple de tous nos bons poëtes depuis Malherbe a prouvé que le *de* ablatif a plus de grace en poésie que le *par*, toutes les fois qu'il n'est pas contraire à la syntaxe et au génie de la langue. (L.)

[2] Louis Racine remarque, avec raison, que Burrhus ne pense sûrement pas que Néron ait jamais été *vertueux*: il est même très persuadé du contraire; et le spectateur est dans la confidence de ses sentiments là-dessus, depuis qu'il a entendu dans sa bouche ces vers du troisième acte:

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie, etc.

Mais ce n'est ici qu'une leçon, et nullement une flatterie; et puisque Néron a voulu jusque-là paroître ce qu'il n'étoit pas, Burrhus ne peut faire mieux que de lui persuader, s'il est possible, qu'il est ce qu'il a voulu paroître. Il est permis de se servir de l'amour-propre du méchant pour le rendre meilleur: c'est l'office d'un honnête homme. Narcisse, au contraire, se servira tout-à-l'heure de l'amour-propre de Néron pour le porter au crime: c'est l'office d'un scélérat, et Burrhus et Narcisse soutiennent le rôle qui leur est propre. (L.)

Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés[1].
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,

[1] Les principales idées de ces vers sont empruntées au passage suivant de Sénèque. « Hoc enim, inter cætera, vel pessimum habet « crudelitas, quod perseverandum est, nec ad meliora patet re« gressus. Scelera enim sceleribus tuenda sunt. Quid autem eo in« felicius, cui jam esse malo necesse est? O miserabilem illum, « sibi certè! Nam cæteris misereri ejus nefas sit, qui cædibus ac « rapinis potentiam exercuit, qui suspecta sibi cuncta reddidit, « tam externa quam domestica; quum arma metuat, ad arma con« fugiens; non amicorum fidei credens, non liberorum pietati? Qui « ubi circumspexit quæque fecit, quæque facturus est, et conscien« tiam suam plenam sceleribus ac tormentis adaperuit; sæpè mor« tem timet, sæpius optat; invisior sibi quam servientibus. » — Ce que la cruauté a de pire, c'est qu'on est forcé d'y persévérer, et qu'elle ne permet point de retour vers l'humanité. Il faut protéger le crime par le crime. Qu'y a-t-il de plus à plaindre que celui pour qui le mal est une nécessité? le misérable! il se fait pitié à lui-même, et ne peut exercer la compassion des autres. Tous les cœurs se sont fermés; il n'a signalé sa puissance que par des meurtres et des rapines: étrangers, domestiques, tout lui est suspect, même la fidélité de ses amis, même la tendresse de ses enfants; il redoute les armes, et c'est dans les armes qu'il [illegible] sûreté; de quelque côté qu'il porte ses regards, [illegible] tourmenté également des crimes qu'il a faits, et de [illegible] restent à faire; souvent il craint la mort; plus [illegible] malheureux! qui se fait à lui-même plus d'horreur [illegible] opprime. » (*De Clement.*, lib. I, cap. 13.)

Qui, même après leur mort, auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre [1],
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets [2].
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :

[1] Imitation heureuse de ce mot énergique, *timet timentes.* « Il craint ceux qui le craignent. » Les uns en font honneur à Ennius, d'autres l'attribuent à Sénèque le tragique, et citent le second acte de l'Hercule furieux, dans lequel il ne se trouve pas. Corneille a rendu avec moins de force la même pensée, quand il a dit (*Pompée*, act. I, sc. 1):

Auteur des maux de tous, il est à tous en butte. (G.)

[2] « Frequens vindicta paucorum odium reprimit, omnium irri- « tat : voluntas oportet ante sæviendi quam caussa deficiat. Alio- « quin, quemadmodum præcisæ arbores plurimis ramis repullulant, « et multa satorum genera ut densiora surgant, reciduntur : ita re- « gia crudelitas auget inimicorum numerum, tollendo. Parentes « enim liberique eorum, qui interfecti sunt, et propinqui, et amici, « in locum singulorum succedunt. » — « Les vengeances trop répétées répriment la haine du petit nombre, et irritent celle de tous. Il faut savoir pardonner, lors même qu'il reste encore des sujets de punir. Semblable aux arbres élagués, qui se couvrent d'un plus grand nombre de rameaux, aux grains qui se multiplient sous le fer qui les coupe, ainsi la cruauté du souverain accroît en les frappant le nombre de ses ennemis : une multitude de parents, d'amis, d'enfants, prennent soudain la place de chaque victime qu'il immole. » (SENEC., *De Clement.*, lib. I, cap. 8.)

« Par-tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime[1];
« On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer[2];
« Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
« Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage[3];
« Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage! »
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, oh dieux!
Le sang le plus abject vous étoit précieux:

[1] « Juvat. . . . . . ita loqui secum : Ego ex omnibus morta-« libus placui, electusque sum, qui in terris deorum vice fun-« gerer : ego vitæ necisque gentibus arbiter. Qualem quisque sor-« tem, statumque habeat, in manu meâ positum est. . . . . . « . . . . In hâc tantâ facultate rerum, non ira me ad ini-« qua supplicia compulit, non juvenilis impetus, non temeritas « hominum et contumacia, quæ sæpe tranquillissimis pectoribus « quoque patientiam extorsit : non ipsa ostentandæ per terrores « potentiæ dira, sed frequens magnis imperiis, gloria. Conditum, « imo constrictum apud me ferrum est. Summa parcimonia etiam « vilissimi sanguinis, etc. » — « Qu'il est doux de pouvoir se dire à soi-même : Seul entre tous les mortels, j'ai été agréable au ciel, et le destin m'a choisi pour représenter les dieux sur la terre. Je suis l'arbitre de la vie et de la mort des hommes, et, quelle que soit leur condition, leur sort est dans mes mains. . . . . Et, dans un si haut degré de puissance, ni la colère, ni la fougue de la jeunesse, ni la témérité et la résistance du peuple, qui lassent trop souvent la patience des plus sages monarques, n'ont pu m'arracher un seul acte de tyrannie. J'ai dédaigné de signaler mon pouvoir par la terreur; orgueil féroce, trop commun dans les grands empires. Mon glaive reste caché, ou plutôt il est enchaîné, et je suis avare même du sang le plus vil. » (SENEC., *De Clement.*, lib. I, cap. 3.)

[2] VAR. « On ne voit plus le peuple à mon nom s'alarmer. »

[3] « Illius demum magnitudo stabilis fundataque est, quem om-« nes tam supra se esse, quam pro se, sciunt; cujus curam excu-

Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrois, disiez-vous, ne savoir pas écrire[1]. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur

« bare pro salute singulorum atque universorum quotidie experiun-« tur; quo procedente, non tanquam malum aliquod aut noxium « animal è cubili prosilierit, diffugiunt, sed tanquam ad clarum « ac beneficum sidus certatim advolant. » — « Celui-là seul jouit d'une puissance stable, qui n'est au-dessus de tous que pour le bien de tous, et qui veille également à la prospérité de la multitude et à celle de chaque citoyen. En le voyant sortir de son palais, le peuple ne prend pas la fuite, comme à l'aspect de quelque animal farouche; mais il accourt en foule, et s'empresse autour de lui, comme pour contempler un astre bienfaisant. » (SENEC., *De Clem.*, lib. I, cap. 3.)

[1] « Animadversurus in latrones duos Burrhus præfectus tuus, « vir egregius, et tibi principi notus, exigebat à te ut scriberes, « in quos et ex quâ causâ animadverti velles. Hoc sæpe dilatum, « ut aliquando fieret, instabat. Invitus invito quum chartam protu-« lisset, traderetque, exclamasti : « Vellem nescire litteras. » O « dignam vocem, quam audirent omnes gentes quæ romanum im-« perium incolunt, quæque juxta jacent dubiæ libertatis, quæque « se contra viribus aut animis attollunt! O vocem, in concionem « omnium mortalium mittendam, in cujus verba principes regesque « jurent! O vocem publicâ generis humani innocentiâ dignam, cui « redderetur antiquum illud seculum! » — « Votre préfet Burrhus, cet homme dont vous honorez la vertu, obligé de sévir contre deux malfaiteurs, vous prioit de signer leur condamnation; vous aviez long-temps différé, et cependant un jour que son devoir le forçoit de vous presser davantage, vous prîtes à regret la fatale sentence, en vous écriant : « Je voudrois ne pas savoir écrire. »

Ma mort m'épargnera la vue et la douleur:
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,

(*se jetant aux pieds de Néron.*)

Me voilà prêt, seigneur: avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous!

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit: je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous [1].

O paroles dignes d'être entendues de tous les peuples soumis à l'empire romain! de ceux qui, voisins de nos frontières, jouissent encore d'une liberté douteuse, ou qui opposent leur force et leur courage à la domination de Rome! O paroles qui devroient retentir dans l'assemblée du genre humain, et sur lesquelles les princes et les rois devroient jurer! Paroles dignes de l'innocence du premier âge! Heureux mortels, le siècle d'or vous seroit-il rendu! » (SENEC., *De Clement.*, lib. II, cap. 1.)

[1] Le plus grand éloge du discours de Burrhus, c'est qu'il par-

SCENE IV.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste [1] :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste [2]
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;

vienne à toucher Néron même, et qu'on n'en soit pas surpris ; comme le plus grand éloge de la scène suivante, c'est qu'on la supporte après celle-ci ; car c'est le comble de l'art que de faire supporter Narcisse. Au reste, il est remarquable que c'est la curiosité seule qui soutient cette scène. Comment Narcisse fera-t-il pour ramener Néron de si loin ? Voilà ce que tout le monde se dit en le voyant aborder Néron au fort de l'émotion dont il n'a pas été le maître, et qui dure encore. (L.)

[1] Voltaire a critiqué le rôle de Narcisse. Ce n'est pas qu'il n'y ait remarqué un art fait pour servir de modèle dans les rôles de cette espèce, il ne pouvoit pas s'y tromper ; mais il voudroit que Narcisse *eût un plus grand intérêt* à faire le mal, qu'*il fût intéressé à la perte de Britannicus*. C'est demander, en d'autres termes, que Narcisse soit dans la pièce un personnage plus considérable qu'il ne l'est, et cela se pouvoit-il ? L'intérêt relatif de chaque personnage est toujours proportionné à la place qu'il occupe dans le plan et dans l'action ; et l'affranchi Narcisse a-t-il besoin, pour être méchant, d'un autre intérêt que celui qui rendoit ses pareils si puissants et si dangereux dans Rome, l'intérêt de dominer son maître en flattant ses vices et servant ses passions ? Celui-là n'est-il pas suffisant pour l'homme et pour le rôle, soit dans l'ordre moral, soit dans la théorie dramatique ? (L.)

[2] Racine s'est conformé à l'histoire, en faisant préparer par Locuste le poison dont périt Britannicus. Suétone dit que l'épreuve

Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez; je reconnois ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus votre haine affoiblie
Me défend...

NÉRON.

Oui, Narcisse: on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner[1],
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner:
Cette offense en son cœur sera long-temps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle:
Il saura que ma main lui devoit présenter
Un poison que votre ordre avoit fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur; et je vaincrai le mien.

de ce poison fut d'abord faite sur un bouc, ensuite sur un porc. Locuste étoit logée dans le palais de Néron; il la combloit de présents, il la faisoit travailler devant lui; enfin il exigea qu'elle fît des élèves dans son art.

[1] Il reconnoît donc que c'est un crime: il a cependant appelé cette mort, *une mort si juste*. Quand il voit son maître changé, il change de langage; et en l'assurant qu'il ne veut pas le détourner d'un crime, il va l'y engager. Il commence par inspirer à Néron des craintes, et il l'irrite ensuite contre Agrippine, Burrhus et Sénèque, sans paroître en avoir le dessein. (L. R.)

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narci
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'étoit bien promis:
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire[1]?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verroit succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier:
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyois, ce triomphe indiscret
Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?

[1] Pourquoi le poëte n'a-t-il pas mis : *et que veux-tu me dire?* amais Néron n'a dit *vous* à Narcisse. Néron est si troublé de ce u'il vient d'entendre, qu'il ne sait à qui il répond. (L. R.)

Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur[1]?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairoient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres desirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus:
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affoiblit votre régne:
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis long-temps, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire:
Leur prompte servitude a fatigué Tibère[2].

[1] Il est remarquable que ce discours de Néron est comme un reflet de celui que vient de lui tenir Burrhus pour le détourner du crime. L'impression qu'il a reçue dure encore, mais on sent qu'elle va s'effacer, car les raisonnements s'affoiblissent à mesure que la scène se prolonge. Le discours de Narcisse est également un reflet des objections que Néron faisoit à Burrhus, lorsque ce prince cherchoit à combattre les principes de son vertueux ministre; mais ces objections acquièrent plus d'énergie dans la bouche de Narcisse, parcequ'il s'adresse à un maître qui écoute le crime avec complaisance. Cette répétition d'idées dans les deux scènes échappe à la plupart des spectateurs, et c'est cependant une des principales causes de la terreur qu'inspire la fin de ce quatrième acte.

[2] *Une servitude qui fatigue celui qui l'impose!* admirable expression d'une pensée profonde. Tacite peint Tibère comme un despote

-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
: je reçus de Claude avec la liberté,
cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
ıté leur patience, et ne l'ai point lassée.
n empoisonnement vous craignez la noirceur?
:es périr le frère, abandonnez la sœur;
ne, sur les autels prodiguant les victimes,
sent-ils innocents, leur trouvera des crimes [1]:
ıs verrez mettre au rang des jours infortunés
ıx où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

'cisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
ıe veux point encore, en lui manquant de foi,

ırageux, ennemi de la liberté par caractère, mais dégoûté des eries grossières, dont il sentoit la bassesse mieux que personne. :te rapporte que, sortant un jour du sénat, il s'écria : « O hones ad servitutem paratos! » — « O hommes nés pour la serde! » Mot qui a fourni à Racine l'idée de ce vers énergique. (G.)

En effet, la mort de Britannicus ne fit aucune sensation dans ıe, et le meurtre d'Agrippine fut consacré dans le sénat. Tadit: « Decernuntur supplicationes apud omnia pulvinaria, que quinquatrus, quibus apertæ essent insidiæ, ludis annuis lebrarentur; aureum Minervæ simulacrum in curiâ, et juxtà incipis imago statueretur; dies natalis Agrippinæ inter nefass esset. » — « On ordonne des prières publiques dans tous les ples, et la célébration de jeux annuels aux fêtes de Minerve, que où la conjuration fut découverte. On consacre dans le séune statue d'or à la déesse; auprès doit s'élever celle du prince; : jour de la naissance d'Agrippine est mis au nombre des jours ıstes. » (*Annal.*, lib. XIV, cap. 12.) On peut voir dans le même ite (*Annal.*, lib. XIV, cap 13) l'entrée triomphante de Néron s Rome, après son parricide.

Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile:
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit:
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée:
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'emp
« Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:
« Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
« Pour toute ambition, pour vertu singulière,
« Il excelle à conduire un char dans la carrière,
« A disputer des prix indignes de ses mains [1],
« A se donner lui-même en spectacle aux Romains,

[1] Suivant l'observation d'un critique étranger, M. Schlegel, ce beau morceau est une inadvertance échappée à Racine. Effectivement dans toute la pièce le poëte montre Néron encore flottant entre le crime et la vertu, et s'abandonnant enfin à toute l'horreur de ses passions. Cependant Narcisse dit ici que Néron s'est déja donné en spectacle aux Romains comme histrion et conducteur de chars. Or, à l'époque choisie par Racine, Néron n'étoit point encore descendu à ce degré d'avilissement. Il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il empoisonna Britannicus, et il régna douze ans encore après ce forfait, qui fut son début dans la carrière du crime. Au reste, il résulte de si grandes beautés de cet anachronisme, et i est en lui-même si indifférent, qu'en le rappelant nous n'avons e d'autre but que de montrer la perfection d'un poëte où les étran gers sont réduits à chercher de pareilles fautes.

« A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
« A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
« Tandis que des soldats, de moments en moments,
« Vont arracher pour lui les applaudissements. »
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire [1]?

NÉRON.

Viens, Narcisse: allons voir ce que nous devons faire [2].

[1] Narcisse a attaqué Néron par tous ses foibles, par la crainte, par la jalousie de l'amour, par celle du pouvoir. Inépuisable dans ses moyens, il le blesse enfin dans ses prétentions aux talents du théâtre, et Néron ne ménage plus rien; l'orgueil le plus vindicatif est celui qui vient de la vanité. Néron étoit sûr d'être le maître du monde, mais il vouloit en être le premier musicien. *Qualis artifex pereo!* disoit-il en mourant. « Quelle mort pour un si grand artiste! » Ce furent ses dernières paroles, et Tacite et Suétone nous apprennent qu'une des raisons les plus décisives de sa haine pour Britannicus et de la mort de ce jeune prince, fut la jalousie que Néron avoit conçue de la beauté de sa voix. « *Non minus æmulatione vocis quæ illi jucundior.* » Quel parti Racine a tiré de toutes ces traditions historiques qui conduisent à la connoissance des hommes! Quoiqu'on se doute bien que Néron est déja entraîné quand il sort avec Narcisse, cependant rien n'est encore ni décidé ni terminé. Le crime sera-t-il consommé? Et comment le sera-t-il? Cela suffit régulièrement pour soutenir la curiosité et l'intérêt; mais les gens de l'art pressentent aussi qu'il y a peu de matière pour le cinquième acte. Au reste, le quatrième est sans contredit un des plus beaux du théâtre françois; il en est peu qui rassemblent trois scènes capitales de cette force et de cette variété. (L.) On attribue à ces vers la gloire d'avoir détourné Louis XIV de figurer lui-même dans les ballets et les fêtes qu'il donnoit à la cour. S'il est vrai que ces vers aient produit un pareil effet, ce sont les plus importants et les plus mémorables du théâtre françois, et rien ne fait plus d'honneur à la poésie dramatique qu'une anecdote de cette espèce. (G.)

[2] Si Néron sortoit déterminé, l'action seroit finie: il sort pour

aller délibérer. Le spectateur prévoit quelle sera la décision d'un conseil tenu avec Narcisse; cependant il reste dans l'incertitude jusqu'à la quatrième scène de l'acte suivant. La délibération de Néron, et les apprêts du festin, se passent pendant l'intervalle de cet acte au suivant. (L. R.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

ii, madame, Néron, qui l'auroit pu penser!
ins son appartement m'attend pour m'embrasser.
y fait de sa cour inviter la jeunesse;
veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
nfirment à leurs yeux la foi de nos serments,
réchauffent l'ardeur de nos embrassements;
éteint cet amour, source de tant de haine;
vous fait de mon sort arbitre souveraine.
ur moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
ioique de leur dépouille il se pare à mes yeux;
puis qu'à mon amour cessant d'être contraire
semble me céder la gloire de vous plaire,
on cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,
lui laisse le reste avec moins de regret.
ioi! je ne serai plus séparé de vos charmes!
ioi! même en ce moment, je puis voir sans alarmes
s yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
ii m'ont sacrifié l'empire et l'empereur!
i, madame!... Mais quoi! Quelle nouvelle crainte

Tient parmi mes transports votre joie en contrainte[1]
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux
Avec de longs regards se tournent vers les cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même;
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Hélas! si je vous aime

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité?

BRITANNICUS.

Quoi! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte;
Il me fuit, il vous cherche: un si grand changement
Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine:
Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.
Grace aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître;

[1] *La crainte* qui, *parmi des transports, tient la joie en contrainte* n'est pas un tour heureux. On est également fâché d'entendre Britannicus se plaindre des yeux de Junie, etc. (G.)

Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître :
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir [1],
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connois Néron et la cour que d'un jour ;
Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi [2] !

[1] *Impuissant à trahir*, pour *ne pouvant avoir la volonté de trahir*, est une espression heureuse qui enrichit la poésie. (G.)

[2] Britannicus est confiant, et Junie est inquiète et alarmée ; cela devoit être : l'amour, sur-tout dans une jeune personne, est naturellement accompagné de crainte, et combien plus encore dans la situation de Junie, après son enlèvement, après le terrible entretien qu'elle a eu avec Néron. Voila ce que n'ont pas considéré ceux qui ont été surpris de cette défiance dans Junie, *qui ne connoît Néron et la cour que d'un jour*. Ils se sont imaginé qu'il n'y avoit que la politique qui dut avoir des yeux, comme s'il y en avoit de plus perçants que ceux de l'amour. Il est vrai que Britannicus ne partage point les frayeurs de sa maîtresse ; mais cette confiance, contrastant avec la méchanceté hypocrite de Néron, rend l'oppresseur plus odieux, et l'opprimé plus intéressant. De plus, l'amour doit avoir, dans les deux sexes, des teintes différentes ; et l'inquiétude timide ne sied pas à l'un comme à l'autre. Quand l'amant de Junie lui dit : « Qu'est-ce que vous craignez ? » elle peut répondre avec une ingénuité aimable :

Je l'ignore moi-même ;
Mais je crains.

Ce langage ne conviendroit pas à Britannicus : c'est à elle de craindre, et à lui de la rassurer. (L.)

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crain
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je? Il reconnoît sa dernière injustice,
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narciss
Ah! s'il vous avoit dit, ma princesse, à quel point -

JUNIE.

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie

JUNIE.

Et que sais-je? Il y va, seigneur, de votre vie:
Tout m'est suspect: je crains que tout ne soit sédı
Je crains Néron; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue[2].
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez

[1] VAR. Lui, me trahir! Hé quoi! vous voulez donc, madame,
Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon ame!
Seul de tous mes amis, Narcisse m'est resté.
L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté?
S'est-il rendu, madame, indigne de la mienne?
Néron de temps en temps souffre qu'il l'entretienne:
Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,
Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.
Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que sais-je? etc.

[2] *Éloigner* est une faute contre la grammaire; il falloit absolument *vous éloigner*. (G.)

Couvroit contre vos jours quelques piéges dressés;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance;
S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois;
Et si je vous parlois pour la dernière fois!
Ah, prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah, ma chère princesse!
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse!
Quoi, madame! en un jour où plein de sa grandeur
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère!
Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
Refuser un empire, et pleurer à mes yeux!
Mais, madame, arrêtez ces précieuses larmes:
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long séjour [1]:
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,

[1] Selon l'académie, le mot *séjour* s'emploie ordinairement pour désigner le temps pendant lequel on demeure dans un même lieu et dans un même pays; ainsi, l'on fait un séjour à la campagne; mais ce que l'académie ne dit pas, c'est que ce mot ne peut se dire du court espace de temps qui s'écoule pendant l'entretien de deux personnes. Ce n'est point faire un séjour chez un ami que de lui rendre une visite d'un instant. Le mot *séjour* ne peut donc être employé en parlant de l'entrevue rapide de Junie et de Britannicus. Il semble que le mot propre soit *absence*. Ce sont ces légères nuances dans la signification des mots qui font la richesse de notre langue, et sur-tout de notre langue poétique.

Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse[1].
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCENE II.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie;
Allez. Et nous, madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie; et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend[2].

[1] Cette expression, que le temps a bannie de la tragédie, est répétée trois fois dans vingt-sept vers: *ma princesse*, *ma chère princesse*, et *ma belle princesse*.

[2] *Allez, allons, allez:* cet abus du verbe *aller* est une négligence qui choque à la lecture, et disparoît au théâtre. On a remarqué avec raison la singulière affinité qui se trouve entre les deux derniers vers et ceux de la scène dernière d'Héraclius:

Allons lui rendre hommage; et d'un esprit content

Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces[1],
Madame; et de vos soins j'irai vous rendre graces.

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités?
Hélas! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrois quelque obstacle,

Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

Dans cette courte scène, il faut observer qu'Agrippine, qui ne dit que six vers, en dit assez pour se faire connoître aux spectateurs par un nouveau trait de caractère. Exercée à toute la scélératesse d'une cour corrompue, elle se montre aussi confiante, aussi crédule que Britannicus lui-même : elle ne doute point que Néron n'attende son frère avec impatience pour l'embrasser. Cette crédulité, qui dans Britannicus est l'effet de sa jeunesse et de l'inexpérience, est produite dans Agrippine par l'excès de l'ambition, passion toujours plus insensée et plus aveugle dans les femmes : elle est le fruit de son orgueil, qui lui persuade que Néron n'a pu résister à ses discours et à son ascendant : elle en est si convaincue, qu'elle fait presque un crime à Junie de quelques larmes qui semblent annoncer de l'inquiétude. G.

[1] Var. Dès que je le pourrai, je reviens sur ses traces.

Le changement, madame, est commun à la cour;
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face [1]:
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses;
Par quels embrassements il vient de m'arrêter!
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue:
Il s'épanchoit en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains [2].

[1] C'est bien là l'orgueil d'un pouvoir précaire et emprunté: un des moyens de crédit, c'est d'y faire croire, et on en ressaisit d'autant plus l'apparence, qu'on a été plus près d'en perdre la réalité. (L.)

[2] Le dernier entretien que Néron eut avec sa mère, dont il avoit ordonné la mort, offre la même scène de dissimulation: Agrippine se rendit en litière à Bayes, où Néron l'attendoit. « Ibi « blandimentum sublevavit metum, comiter excepta superque ip- « sum collocata. Nam pluribus sermonibus, modo familiaritate ju- « venili Nero, et rursus adductus, quasi seria consociaret, tracto « in longum convictu, prosequitur abeuntem artius oculis et pec- « tori hærens, sive explendâ simulatione, seu perituræ matris su- « premus aspectus, quamvis ferum animum retinebat. » — « Là,

Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusoient contre nous de sa facilité:
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline;
Rome encore une fois va connaître Agrippine;
Déja de ma faveur on adore le bruit[1].
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit:

ses craintes furent dissipées par les caresses de son fils, qui l'accueillit avec toutes les apparences de l'amitié, et la fit placer au-dessus de lui. Tantôt il s'épanchoit avec l'enjouement familier d'un jeune homme; tantôt, affectant la gravité, il sembloit lui communiquer les secrets les plus importants. Le festin se prolongea; et lorsque Agrippine voulut se retirer, Néron la reconduisit; et, la pressant contre son sein, il fixa sur elle des regards plus tendres qu'à l'ordinaire; soit pour mettre le comble à sa dissimulation, soit que le dernier aspect d'une mère qu'il envoyoit à la mort eût attendri ce cœur féroce. » (TACIT., *Annal.*, lib. XIV, cap. 4.)

[1] Suivant La Harpe, les dix vers qui commencent par ces mots: *par quels embrassements*, doivent être placés au rang des vers les plus parfaits de notre langue. Tout ce morceau d'ailleurs est plein d'expressions neuves et sublimes, telles que celles-ci: *il s'épanchoit en fils; déja de ma faveur on adore le bruit*. En effet, ajoute La Harpe, on adore tout de la faveur, même le bruit. Mais qui, excepté Racine, auroit osé le dire? Quant à l'ensemble de la scène, on a demandé pourquoi Agrippine et Junie n'étoient pas présentes à la réconciliation de Néron et de Britannicus, et l'on a répondu que l'extrême jeunesse de Junie ne permettoit pas qu'elle se trouvât à un festin de *jeunes gens* tels que ceux de la cour de Néron. Il est vrai que, selon Tacite, Agrippine fut du repas; mais c'est une de ces circonstances qu'il est permis au poëte de négliger. Au reste, cette scène, où la présomption hautaine d'Agrippine semble donner quelque espérance aux spectateurs, sert beaucoup à augmenter la terreur de la scène suivante.

Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
Mais qu'est-ce que j'entends? Quel tumulte confus!
Que peut-on faire?

JUNIE.

O ciel, sauvez Britannicus!

SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous? Arrêtez. Que veut dire....

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah! mon prince!

AGRIPPINE.

Il expire?

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
Madame; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur!

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se léve, il l'embrasse, on se tait; et soudain
César prend le premier une coupe à la main:
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
« Ma main de cette coupe épanche les prémices,
« Dit-il: Dieux, que j'appelle à cette effusion,
« Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses lévres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts,
Madame: la lumière à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits:
La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,

Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure penché;
D'aucun étonnement il ne paroît touché:
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
« A souvent, sans péril, attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
Et j'allois, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'état[1].

[1] Dans ce récit, Racine lutte encore contre Tacite avec beaucoup d'avantage. « Mos habebatur principum liberos, cum ceteris idem « ætatis nobilibus, sedentes vesci, in adspectu propinquorum, pro- « priâ et parciore mensâ. Illic epulante Britannico, quia cibos po- « tusque ejus delectus ex ministris gustu explorabat, ne omittere- « tur institutum, aut utriusque morte proderetur scelus, talis dolus « repertus est: innoxia adhuc, ac præcalida, et libata gustu potio « traditur Britannico; dein, postquam fervore adspernabatur, fri- « gidâ in aquâ adfunditur venenum, quod ita cunctos ejus artus « pervasit, ut vox pariter et spiritus ejus raperentur. Trepidatur a « circumsedentibus, diffugiunt imprudentes. At quibus altior in- « tellectus, resistunt defixi, et Neronem intuentes. Ille, ut erat re- « clinis, et nescio similis, solitum ita, ait, per comitialem morbum, « quo primum ab infantiâ adflictaretur Britannicus, et redituros « paullatim visus sensusque. At Agrippinæ is pavor, ea conster- « natio mentis, quamvis vultu premeretur, emicuit, ut perinde « ignaram fuisse, ac sororem Britannici Octaviam, constiterit: « quippe sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exem- « plum intelligebat. Octavia quoque, quamvis rudibus annis, do- « lorem, caritatem, omnis affectus abscondere didicerat. Ità post « breve silentium, repetita convivii lætitia. » — « C'étoit l'usage que dans les festins les enfants des princes, réunis à ceux des premières familles de Rome, fussent assis sous les yeux de leurs pa-

AGRIPPINE.

ıici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire [1].

à une table particulière et plus simplement servie; là se trou- :itannicus. Les mets et les vins qu'on lui présentoit étoient ı par un officier choisi de sa maison. Comme on ne vouloit ɔquer à cette coutume, ni trahir le secret du crime par la le deux personnes, une ruse fut imaginée : on essaie devant nicus un breuvage innocent, mais si chaud qu'il ne peut le rter. Alors on y verse de l'eau froide, dans laquelle on avoit uit un poison subtil, qui pénètre tous ses membres avec une ıpidité, qu'il lui ravit soudain la parole et la vie. Ceux qui onnent se troublent; quelques imprudents prennent la fuite; es, plus pénétrants, attendent immobiles, et regardent Né- ui, comme étranger à ce qui se passe, reste négligemment é sur son lit; il dit que c'est un de ces accès d'épilepsie dont nicus est affligé depuis son enfance, et que peu à peu il re- 'a ses sens. Mais Agrippine fit de vains efforts pour dissimuler :roi. La consternation se peignit si vivement sur son visage, la jugea aussi innocente que la sœur même de Britannicus. ntit qu'elle perdoit sa dernière ressource, et que ce crime ɔ prélude d'un parricide. Pour Octavie, malgré l'inexpé- de son âge, elle avoit appris à cacher sa douleur, sa ten- , et toutes ses affections. Ainsi, après un moment de silence, ivra de nouveau à la joie du festin. » (*Ann.*, lib. XIII, c. 16.)

ıR. Le voici. Vous verrez si je suis sa complice.
Demeurez.

es premières représentations, Néron arrivoit avec Junie t en larmes, et lui disoit :

De vos pleurs j'approuve la justice.
Mais, madame, évitez ce spectacle odieux;
Moi-même en frémissant j'en détourne les yeux.
Il est mort : tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
Ainsi de nos desseins la fortune se joue :
Quand nous nous rapprochons, le ciel nous désunit.

JUNIE.

J'aimois Britannicus, seigneur, je vous l'ai dit.
Si de quelque pitié ma misère est suivie,

SCENE VI.

NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NAI

NÉRON, *voyant Agrippine* [1].

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous di
Britannicus est mort : je reconnois les coups;
Je connois l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame?

AGRIPPINE.

Vous.

Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON.

Belle Junie, allez; moi-même je vous suis.
Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,
Vous...

C'est alors qu'Agrippine l'arrêtoit en lui disant :

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.

Cette variante formoit autrefois la scène sixième. Racin prima cette scène par le conseil de Boileau.

[1] Ici, Néron ne paroît plus tel qu'il étoit dans les scènes dentes. Ce n'est pas qu'il soit changé, mais il cesse de se dé Il avoit voulu jusque-là cacher son caractère à sa mère et gouverneur; mais après la trahison qu'il vient de commettr veut plus rien ménager. Ce crime a ouvert le passage à t autres ; on ne peut plus le croire vertueux, il va donc se n tel qu'il est. C'est le dernier coup de pinceau du poëte. (L.

NÉRON.

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.
Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours[1].
Son fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage[2]?

[1] Il y a dans cette réponse autant d'impudence que de malignité: personne ne sait mieux que lui que c'est Agrippine qui a fait périr Claude, et c'est Néron qui reproche à sa mère ce crime commis pour lui. Quelle leçon! Agrippine, selon l'histoire, ne fut pas à beaucoup près si hardie qu'elle l'est ici; elle fut consternée de la mort de Britannicus, qui lui présageoit la sienne, et ne vit, dans ce premier attentat, qu'un essai du parricide: *parricidii exemplum*. Le poëte, observant toujours les mêmes nuances, a très sagement séparé cette femme, toute méchante qu'elle étoit, d'un monstre tel que Néron. Il l'avoit peinte altière et emportée pour qu'elle pût avec vraisemblance ne rien ménager avec Néron qui la pousse à bout. Les reproches, les menaces et les prédictions dont elle l'accable, la réconcilient assez avec le spectateur, pour laisser une juste distance entre elle et son fils, en sorte que toute l'horreur reste sur Néron, comme cela devoit être, et toute la pitié sur Britannicus et Junie. (L.)

[2] C'est un des traits les plus profonds et les plus admirables de la pièce; mais c'est un des moins sentis. Néron toujours foible, se défend, et nie le crime. Narcisse, avec une impudence digne

Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auroient coûté de plus justes regrets:
Il aspiroit plus loin qu'à l'hymen de Junie;
De vos propres bontés il vous auroit punie.
Il vous trompoit vous-même; et son cœur offensé[1]
Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis;
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres,
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron: avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer:
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère[2].

des scélérats consommés, encourage, enhardit son maître: il lève le masque, il avoue tout, et soutient que tout est bien fait. C'est le discours d'un scélérat qui compte déja sur le crédit que lui donne le crime sur un maître tel que Néron. Agrippine elle-même est confondue de cet excès d'effronterie; et, n'espérant plus rien de son fils, c'est alors qu'elle laisse un libre cours à sa fureur, et qu'elle accable Néron des imprécations les plus terribles. (G.)

[1] VAR. Madame, il vous trompoit; et son cœur offensé.

[2] Ces sortes de prophéties font impression sur le spectateur qui a lu l'histoire, et qui sait qu'elles ont été réalisées. La peinture des forfaits et du supplice de Néron, présentée dans l'avenir, est aussi fidèle que terrible. L'effet de ces imprécations que la morale dramatique substitue à la punition présente, si le sujet ne la donne pas, est beaucoup moindre quand on sait qu'elles ne

Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais[1];
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile:
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille:
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure[2].

seront pas accomplies, et que le coupable demeurera impuni, comme dans le cinquième acte de *Mahomet*, où Palmire s'écrie :

> Que le monde, par toi séduit et ravagé,
> Rougisse de ses fers, les brise et soit vengé !
> Que ta religion, que fonda l'imposture,
> Soit l'éternel mépris de la race future ! etc.

On sait trop que rien de tout cela n'est arrivé. L'auteur a compensé cet inconvénient, autant qu'il l'a pu, par ce mot sublime dans la bouche de Mahomet : *Il est donc des remords!* Mais ces *remords* n'étoient et ne pouvoient être que le regret momentané de la perte de Palmire; ce qui fait encore sentir davantage le vice du dénouement, malgré l'art et les efforts de l'auteur. (L.)

[1] VAR. Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.

[2] Voilà un exemple de cet art, si fréquent dans Racine, de donner aux idées les plus fortes l'expression la plus simple. Dire à un homme que son nom sera une injure pour les tyrans, est

Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir.

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi [1].

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah, ciel ! de mes soupçons quelle étoit l'injus
Je condamnois Burrhus pour écouter Narciss
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieu
C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma t

déja terrible, mais *pour les plus cruels tyrans une cruel* Je ne crois pas que l'invective puisse imaginer rien a pourtant il n'y a rien de trop pour Néron ; son nom est d lui de la cruauté.... Quelle vérité effrayante dans la pein monstre naissant ! c'est une des productions les plus f du génie de Racine, et une de celles qui prouvent que homme pouvoit tout faire. (L.)

[1] La froideur avec laquelle Néron entend les impréca grippine, son silence, cet ordre sec et laconique, *Nar vez-moi*, sont le dernier trait du caractère de cet emp voit déja un scélérat endurci, déterminé à se livrer à se et à ses passions, et qui va hâter l'accomplissement des tions de sa mère. Jusque-là, le dénouement est terrible ; sorte de consternation répandue sur la scène : on frén crime qui vient de se commettre, et de tous ceux que c crime annonce ; mais cet effet commence à s'affoiblir sortie de Néron. (G.)

Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah, madame! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'état!
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère;
Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déja la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achéve, madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCENE VIII.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah, madame! ah, seigneur! courez vers l'empereur;
Venez sauver César de sa propre fureur;
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,

Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie[1] :
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressants elle tenoit liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
« Protége en ce moment le reste de ta race :
« Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
« Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
« On veut après sa mort que je lui sois parjure ;
« Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
« Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
« Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs ; et, plaignant son ennui[2],
D'une commune voix la prend sous son appui ;
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années[3]

[1] On *se dérobe*, on *s'échappe* de quelque endroit ; mais on peut *se ravir* d'un lieu. C'est le huitième et le dernier des vers la critique la plus sévère puisse être autorisée à rayer de cet vrage. (L.)

[2] Ce mot *ennui* est ici trop au-dessous de ce qu'il doit ex mer. (G.)

[3] On ne recevoit point parmi les vestales une fille au-dessu dix ans ; mais devant des spectateurs à qui cette règle est peu c nue, le poëte peut supposer une exception faite par le peupl

Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire,
Il vole vers Junie; et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche[1];
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,

faveur de la vertueuse et malheureuse Junie. C'est ce qui paroît cependant à l'abbé Dubos une faute inexcusable. « Il fait donner, dit-il, par le peuple une dispense d'âge : évènement ridicule par rapport à ces temps-là, où le peuple ne faisoit plus les lois. » Un homme d'esprit peut-il, par une critique si pitoyable, attaquer un dénouement si heureux? Lorsque le spectateur, apprenant que Narcisse est déchiré par le peuple, apprend aussi que Junie est, par la protection du peuple, à l'abri de la fureur de Néron, il est content, et le grand objet du poëte est de le contenter. (L. R.)

[1] *Fuir un silence.* Quand on voudroit examiner à la rigueur cette expression, on la trouveroit très juste. Peut-on faire entendre en moins de mots que le silence de Néron étant la preuve de sa fureur, chacun s'enfuit? C'est par ces alliances de mots que le poëte dit les choses avec tant de vivacité, et se fait une langue qui semble n'être qu'à lui. (L. R.)

Si vous l'abandonnez plus long-temps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice[1];
Il se perdroit, madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice[2].
Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports:
Voyons quel changement produiront ses remords;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes[3]!

[1] Ce récit renferme quelques négligences, telles que *tenir le marbre de ses pieds liés de ses bras pressants;* César, *qui n'ose distraire*, pour *qui n'ose arrêter; des yeux mal assurés qui n'osent lever des regards égarés;* le *caprice* qui peut porter un amant à se tuer. On peut également observer que c'est trop de quatre vers pour désigner les vestales. Cette description jette un peu de froideur dans ce récit.

[2] Cette réponse dictée par la passion du moment, quoique dure et cruelle pour une mère, est admirable dans la bouche d'Agrippine. On pressent avec effroi que sa violence et ses emportements hâteront le moment du parricide. Les trois vers qui suivent achèvent d'élever au dernier degré de la ressemblance ce sublime portrait d'une femme ambitieuse. (G.)

[3] Narcisse est mis en pièces par le peuple, et abandonné par le tyran qu'il a servi : son châtiment est complet. Celui de Néron ne l'est qu'en prédiction, comme le sujet et l'histoire l'exigeoient. Mais il perd Junie qu'il a cru posséder, et on nous le représente dans un état d'épouvante et de désespoir qui fait même craindre qu'il n'attente sur sa vie. Junie est dans une retraite sacrée, à l'abri des attentats de Néron. Le poëte a fait tout ce que demandoit son art, et tiré de son sujet tout ce qu'il pouvoit donner. Il n'en est pas moins vrai que ce dernier acte est d'un effet médiocre et fort inférieur à celui du quatrième; mais si l'on ne traitoit que les su-

jets dont la principale force est dans le dénouement, il en est beaucoup que le génie se refuseroit. *Britannicus* est au second rang pour l'effet théâtral; il est au premier pour la conception originale, la vérité et la profondeur des vues morales et politiques, et par le fini de l'exécution. Voltaire, fait, plus que personne, pour apprécier les beautés sévères de cette tragédie, leur a rendu la justice qu'il leur devoit, et a très bien fait sentir pourquoi, dans la nouveauté, le public parut peu sensible à un genre de mérite que le temps seul pouvoit mettre à sa place. Après avoir rappelé les objections faites contre l'ouvrage au moment où il parut, il ajoute qu'on en trouva la réfutation dans l'ouvrage même, à mesure qu'il fut mieux jugé et mieux senti. Il entre, en grand artiste, dans les vues de l'auteur, et en reconnoît la justesse. *Britannicus*, dit-il, *fut la pièce des connoisseurs*, et nul n'a plus de droit que lui de prononcer en leur nom. Cependant il pense que *cet estimable ouvrage est un peu froid:* ce sont ses termes. J'ose croire qu'ils ne sont pas justes; que la louange est ici trop restreinte, et la censure trop rigoureuse. Une pièce qui attache le spectateur d'un bout à l'autre, et par des impressions aussi vives que celles de la scène du second acte entre Britannicus et Junie, de la scène du troisième entre Britannicus et Néron, et sur-tout de la scène du quatrième entre Néron et Burrhus; une telle pièce ne sauroit être taxée de *froideur*, à moins qu'on n'appelle *froid* tout ce qui n'est pas déchirant, et Voltaire n'étoit pas capable de cette sottise. Mais vers la fin de sa vie, sans renoncer jamais à cette admiration solennelle qu'il avoit professée pendant quarante ans pour l'*excellent* Racine, il eut quelque accès d'humeur contre lui et contre quelques autres grands hommes; ce qui le fit tomber dans des contradictions choquantes, dont son dernier jugement sur *Athalie* est une preuve déplorable. (L.)

FIN DE BRITANNICUS.

TRADUCTION

D'UNE SCÈNE DE SÉNÈQUE[1].

NÉRON, LE PRÉFET, SÉNÈQUE.

*NÉRON.

« Que mes ordres soient exécutés; allez, et qu'on m'apporte la tête de Sylla et de Plautus.

LE PRÉFET.

« Seigneur, vous serez obéi : je vole au camp.

SÉNÈQUE.

« Ce sont vos parents : craignez de vous montrer trop sévère.

NÉRON.

« Il est aisé d'être juste quand on est sans crainte.

SÉNÈQUE.

« Le plus sûr remède à la crainte, c'est la clémence.

*NERO.

Perage imperata : mitte, qui Plauti mihi,
Sullæque cæsi referat abscissum caput.

PRÆFECTUS.

Jussa haud morabor : castra confestim petam.

SENECA.

Nihil in propinquos temerè constitui decet.

NERO.

Justo esse facile est, cui vacat pectus metu.

SENECA.

Magnum timoris remedium clementia est.

[1] Ce morceau ayant pu fournir à Racine l'idée de la belle scène du quatrième acte entre Néron et Burrhus, nous avons cru utile de le traduire.

NÉRON.

« Exterminer ses ennemis, c'est la vertu du prince.

SÉNÈQUE.

« Protéger les citoyens, c'est la vertu du père de la « patrie.

NÉRON.

« Timides conseils d'un vieillard, qui ne conviennent « qu'à des enfants.

SÉNÈQUE.

« L'impétueuse jeunesse a plus besoin de guide que « l'enfance.

NÉRON.

« Cet âge n'a plus besoin de conseils: la raison lui suffit.

SÉNÈQUE.

« Puissent les dieux approuver toujours vos actions!

NÉRON.

« Néron qui fait des dieux seroit insensé de les craindre.

SÉNÈQUE.

« Plus vous avez de pouvoir, et plus vous devez craindre.

NERO.

Extinguere hostem, maxima est virtus ducis.

SENECA.

Servare cives major est patriæ patri.

NERO.

Præcipere mitem convenit pueris senem.

SENECA.

Regenda magis est fervida adolescentia.

NERO.

Ætate in hâc satis esse consilii reor.

SENECA.

Ut facta Superi comprobent semper tua.

NERO.

Stultè verebor, ipse cùm faciam deos!

SENECA.

Hoc plus verere, quod licet tantùm tibi.

NÉRON.

« Tout est permis à ma fortune.

SÉNÈQUE.

« Ne vous fiez pas trop à ses faveurs. Cette déesse est « inconstante.

NÉRON.

« C'est être foible que d'ignorer son pouvoir.

SÉNÈQUE.

« Il est glorieux de faire non ce qu'on peut, mais ce « qu'on doit.

NÉRON.

« Le peuple méprise un maître foible.

SÉNÈQUE.

« Il écrasera un maître odieux.

NÉRON.

« Le glaive défend le prince.

SÉNÈQUE.

« La fidélité le défend mieux.

NERO.

Fortuna nostra cuncta permittit mihi.

SENECA.

Crede obsequenti parciùs : levis est dea.

NERO.

Inertis est nescire quid liceat sibi.

SENECA.

Id facere laus est, quod decet, non quod licet.

NERO.

Calcat jacentem vulgus.

SENECA.

Invisum opprimet.

NERO.

Ferrum tuetur principem.

SENECA.

Meliùs fides.

NÉRON.

« César veut qu'on le craigne.

SÉNÈQUE.

« César doit vouloir qu'on l'aime.

NÉRON.

« Que les Romains tremblent devant moi!

SÉNÈQUE.

« La crainte n'inspire que la haine.

NÉRON.

« Qu'on m'obéisse!

SÉNÈQUE.

« N'ordonnez rien que de juste.

NÉRON.

« C'est moi qui fais la loi.

SÉNÈQUE.

« Il lui faut encore la sanction du peuple.

NÉRON.

« Ce fer me la donnera.

NERO.

Decet timeri Cæsarem.

SENECA.

At plus diligi.

NERO.

Metuant necesse est.

SENECA.

Quidquid exprimitur, grave est

NERO.

Jussisque nostris pareant.

SENECA.

Justa impera.

NERO.

Statuam ipse.

SENECA.

Quæ consensus efficiat rata!

NERO.

Despectus ensis faciet.

SÉNÈQUE.

« Dieux, ne permettez pas ce crime !

NÉRON.

« Souffrirai-je toujours qu'on attente à ma vie, et qu'on outrage ma puissance ? L'exil n'a pu soumettre ni Sylla ni Plautus. Leur rage implacable arme des assassins jusque dans mon palais, et la faveur populaire nourrit dans l'exil leurs espérances criminelles. Que mes ennemis périssent par le fer ! qu'on me délivre d'une épouse odieuse ; que la mort la réunisse au frère qu'elle regrette : tout ce qui s'élève contre moi doit tomber.

SÉNÈQUE.

« Il est beau de se distinguer parmi les plus grands monarques, de se dévouer à la patrie, d'avoir pitié des malheureux, et d'épargner le sang des hommes. Il est beau de réprimer ses passions et de donner le repos au

SENECA.

Hoc absit nefas !

NERO.

An patiar ultrà, sanguinem nostrum peti
Invictus, et contemptus ut subitò opprimar ?
Exilia non fregere summotos procul
Plautum atque Sullam, pertinax quorum furor
Armat ministros sceleris in cædem meam.
Absentium cùm maneat etiam ingens favor
In urbe nostrâ, qui fovet spes exulum.
Tollantur hostes ense suspecti mihi.
Invisa conjux pereat, et carum sibi
Fratrem sequatur. Quidquid excelsum est, cadat.

SENECA.

Pulchrum eminere est inter illustres viros,
Consulere patriæ, parcere afflictis, fera
Cæde abstinere ; tempus atque iræ dare,
Orbi quietem, seculo pacem suo.
Hæc summa virtus : petitur hâc cœlum viâ.

« monde et la paix à son siècle. Telle est la vertu su-« prême. C'est ainsi qu'on se place au rang des dieux; « c'est ainsi qu'Auguste reçut le premier le nom de père « de la patrie, qu'il fut placé dans l'Olympe, et qu'il mé-« rita des temples. Et cependant, jouet de la fortune et « sur terre et sur mer, il éprouva toutes ses vicissitudes, « jusqu'à ce qu'il eût exterminé les ennemis de César. Plus « heureux, vous avez hérité du trône, et ne l'avez point « acheté par le sang. Le sort mit tranquillement en vos « mains les rênes de l'empire; d'un signe vous gouvernez « le monde, et l'affection des Romains a désarmé la som-« bre envie. Vous avez les vœux du peuple, l'assentiment « du sénat, la faveur des chevaliers: choisi pour être le « pacificateur du genre humain, arbitre de l'univers, vo-« tre puissance est celle d'un dieu. O père de la patrie! « Rome vous conjure de conserver ce nom, et vous re-« commande ses citoyens.

Sic ille patriæ primus Augustus parens
Complexus astra est, colitur et templis Deus.

Illum tamen fortuna jactavit diù
Terrâ marique per graves belli vices;
Hostes parentis donec oppressit sui.

Tibi numen incruenta summittit suum;
Et dedit habenas imperii facili manu,
Nutuque, terras, maria, subjecit tuo.

Invidia tristis victa consensu pio
Cessit. Senatus, equitis accensus favor
Plebisque votis; atque judicium patrum est.

Tu pacis auctor, generis humani arbiter
Electus, orbem tu sacrâ specie regis.

Patriæ parens, quod nomen, ut serves, petit,
Suosque cives Roma commendat tibi.

NÉRON.

ınt les dieux qui m'ont asservi Rome et le sénat. des dieux ce pouvoir qui fait trembler les fac-t qui leur arrache des prières et des hommages. folie d'épargner des hommes fiers de leur nais-redoutables au prince et à la patrie, lorsque je ın mot les envoyer au supplice! Brutus arma ses :ontre le héros qui lui avoit donné la vie. Invin-a guerre, vainqueur des nations, presque l'égal iter par une longue suite d'honneurs, César sous le fer des plus vils assassins. Combien de rs, déchirée par les factions, Rome fut inondée propre sang! Et ce divin Auguste, à qui ses ver-mérité des temples, que de Romains il a fait im-des vieillards, des jeunes gens, des sénateurs, sur la table fatale, et qui, dispersés dans l'uni-ıyoient vainement leur patrie et le glaive des

NERO.

s deorum est, ipsa quod servit mihi
, et senatus; quodque ab invitis preces.
lesque voces exprimit nostrî metus.
re cives principi et patriæ graves
tumentes genere, quæ dementia est,
liceat unâ voce suspectos sibi
jubere! Brutus in cædem ducis,
salutem tulerat, armavit manus.
us acie, gentium domitor, Jovi
tus alios sæpe per honorum gradus,
nefando civium scelere occidit.
tùm cruoris Roma tunc vidit suî,
ata toties! Ille qui meruit piâ
te cœlum divus Augustus, viros
interemit nobiles, juvenes, senes,
os per orbem, cùm suos mortis metu
ent penates, et trium ferrum ducum

« triumvirs. Le sénat en deuil a vu les têtes des victimes « suspendues à la tribune aux harangues, et il n'étoit « permis ni de pleurer les siens, ni de gémir à l'aspect « du forum souillé du sang corrompu qui dégouttoit de « ces visages livides. Mais ce ne fut point là que s'arrêta « le carnage. Les champs de Philippes fournirent long-« temps une affreuse pâture aux tigres et aux vautours, « et la mer de Sicile engloutit dans leur fuite le reste des « Romains; l'univers en fut ébranlé : Antoine, après sa « défaite, s'enfuit en Égypte, où la mort l'attendoit. Pour « la seconde fois cette terre coupable fut teinte du sang « d'un général romain, et maintenant elle couvre les « tristes restes d'Antoine et de Pompée. Là finit cette « guerre criminelle, si long-temps funeste à la patrie. « Enfin, le vainqueur fatigué déposa ce glaive que tant « de meurtres avoient émoussé, et, commandant à l'em-« pire par la crainte, il mit sa sûreté dans les armes et

Tabulâ notante deditos tristi neci!
Exposita rostris capita cæsorum patres
Videre mœsti; flere nec licuit suos,
Non gemere, dirâ tabe polluto foro,
Stillante sanie per putres vultus gravi.
Nec finis heic cruoris aut cædis stetit.
Pavere volucres et feras sævas diu
Tristes Philippi. Hausit et Siculum mare
Classes, virosque sæpè cedentes. Suis
Concussus orbis viribus. Magnis ducum
Superatus acie puppibus Nilum petit
Fugæ paratis, ipse periturus brevi.
Hausit cruorem incesta Romani ducis
Ægyptus iterum, nunc leves umbras tegit.
Illic sepultum est impiè gestum diu
Civile bellum, condidit tandem suos
Jam fessus enses victor, hebetatos feris
Vulneribus, et continuit imperium metu.

dans la foi du soldat. Après sa mort, la tendre piété de son fils lui consacra des autels, et il fut adoré comme un dieu. Et moi aussi je serai mis au rang des dieux, si le fer me délivre de tous mes ennemis, et si je laisse ma puissance à des enfants dignes de moi.

SÉNÈQUE.

« La fille d'un dieu vous promet une race divine; elle est la gloire du sang de Claudius; et, comme Junon, elle est entrée dans le lit de son frère.

NÉRON.

« L'infamie de la mère ne permet pas de se fier à ses enfants, et jamais le cœur d'Octavie ne fut uni au mien.

SÉNÈQUE.

« La timidité de son âge arrête les élans de sa tendresse. Vaincu par la pudeur, l'amour cache sa flamme.

Armis, fideque militis tutus fuit.
Pietate gnati factus eximia Deus
Post fata consecratus, et templis datus.
Nos quoque manebunt astra, si sævo prior
Ense occuparo quidquid infestum est mihi,
Dignâque nostram sobole fundaro domum.

SENECA.

Implebit aulam stirpe cœlesti tuam
Generata divo, Claudiæ gentis decus,
Sortita fratris, more Junonis, toros.

NERO.

Incesta genitrix detrahit generi fidem,
Animusque nunquam conjugis junctus mihi.

SENECA.

Teneris in annis haud satis clara est fides,
Pudore victus cùm tegit flammas amor.

NÉRON.

« En vain je m'en suis flatté long-temps, lors même « que par des signes trop certains son visage trahissoit la « haine qu'elle nourrissoit contre moi. Tant d'outrages « m'irritent, et je veux les punir. J'ai trouvé une épouse « digne de moi par sa naissance et sa beauté. Elle sur- « passe et Vénus et Junon, et la déesse qui préside aux « combats.

SÉNÈQUE.

« La fidélité, la vertu, la pudeur, voilà les charmes « qui doivent captiver un mari. Les biens de l'esprit et « du cœur sont les seuls que le temps ne sauroit attein- « dre. Chaque jour fait un outrage à la beauté.

NÉRON.

« Les dieux ont épuisé sur elle toutes leurs faveurs, et « c'est pour moi qu'ils l'ont fait naître.

NERO.

Hoc equidem et ipse credidi frustra diu,
Manifesta quamvis pectore insociabili
Vultuque signa proderent odium mei.
Tandem quod ardens statuit ulcisci dolor:
Dignamque thalamis conjugem inveni meis
Genere atque formâ, victa cui cedat Venus,
Jovisque conjux, et ferox armis Dea.

SENECA.

Probitas, fidesque conjugis, mores, pudor,
Placeant marito; sola perpetuo manent
Subjecta nulli, mentis atque animi bona:
Florem decoris singuli carpunt dies.

NERO.

Omnes in unam contulit laudes deus,
Talemque nasci fata voluerunt mihi.

SÉNÈQUE.

ınnissez l'amour; craignez ses illusions trompeuses.

NÉRON.

ınnir l'amour! l'amour, que le maître du tonnerre eut dompter, qui règne dans l'Olympe, dans le sein ners, et jusque dans l'empire de Pluton; l'amour, fait descendre les dieux sur la terre!

SÉNÈQUE.

ne erreur vulgaire donne des ailes à l'amour; elle ait un dieu redoutable, et met dans ses mains un des flèches, et un flambeau; on le croit fils de Vé- et de Vulcain. Vaine fiction; l'amour n'est qu'un :e de l'esprit, un tendre égarement du cœur; la jeu- e le fait naître: le luxe, la mollesse, le nourrissent ıilieu des faveurs de la fortune; mais si vous cessez atter, d'entretenir ses illusions, bientôt il s'affoiblit éteint.

SENECA.

:cedat à te, temerè ne credas, amor.

NERO.

ıem submovere fulminis dominus nequit,
eli tyrannum, sæva qui penetrat freta,
tisque regna, detrahit Superos polo.

SENECA.

ılucrem esse Amorem fingit, immitem deum,
ortalis error, armat et telis manus,
:cusque sacros miscuit sævâ face;
:nitumque credit Venere, Vulcano satum.
s magna mentis, blandus atque animi calor.
nor est; juventâ gignitur; luxu, otio
ıtritur, inter læta fortunæ bona.
ıem si fovere atque alere desistas, cadit.
evique vires perdit extinctus suas.

NÉRON.

« L'amour, source de voluptés, est la première cause « de la vie ; il ne meurt jamais, et c'est par ses charmes « que se perpétue le genre humain. C'est lui qui adoucit « les bêtes féroces. Que l'amour marche devant moi, et « que la lueur de son flambeau guide Poppée vers la cou- « che nuptiale.

SÉNÈQUE.

« Le peuple soutiendroit-il un pareil spectacle? ver- « roit-il sans douleur une telle union? La vertu s'en in- « digneroit.

NÉRON.

« Quoi ! moi seul je ne pourrois ce qui est permis à tous?

SÉNÈQUE.

« Le peuple exige plus de vertu de celui qui le commande.

NÉRON.

« Eh bien, je veux essayer si l'opinion insensée d'un « peuple l'emportera sur ma puissance.

NERO.

Hanc esse vitæ maximam causam reor,
Per quam voluptas oritur : interitu caret,
Cùm procreetur semper humanum genus
Amore grato, qui truces mulcet feras.
Hic mihi jugales præferat tædas deus,
Jugetque nostris igne Poppeam toris.

SENECA.

Vix sustinere posset hos thalamos dolor
Videre populi; sancta nec pietas sinat!

NERO.

Prohibebor unus facere, quod cunctis licet?

SENECA.

Majora populus semper à summo exigit.

NERO.

Libet experiri, viribus fractus meis,
An cedat animis temerè conceptus favor.

SÉNÈQUE.

« Ah, plutôt, répondez à l'attente de tous les ci« toyens!

NÉRON.

« Malheur à l'empire où les chefs obéissent au peuple!

SÉNÈQUE.

« Le peuple s'indigne avec justice, quand on repousse « tous ses vœux.

NÉRON.

« Mon droit est d'obtenir par le fer ce qu'on refuse à « mes desirs.

SÉNÈQUE.

« Votre refus seroit d'un tyran.

NÉRON.

« C'est un crime de vouloir me contraindre.

SÉNÈQUE.

« Le prince doit céder.

NÉRON.

« S'il cède, on le dira vaincu.

[illegible]

Obsequere potius [illegible]

[illegible]

Male imperatur, cum [illegible]

[illegible]

Nihil [illegible]

[illegible]

Exprimere [illegible]

[illegible]

[illegible] est.

[illegible]

[illegible]

Remittat [illegible]

[illegible]

SÉNÈQUE.

« Méprisez ces vaines rumeurs.

NÉRON.

« En les méprisant on les accrédite.

SÉNÈQUE.

« Elles redoutent le trône.

NÉRON.

« Elles n'osent pas moins l'attaquer.

SÉNÈQUE.

« Il est facile d'y mettre un frein. Mais plutôt laissez-« vous fléchir; que les bienfaits du divin Claudius, votre « père, que la jeunesse, la pudeur et la vertu d'une « épouse touchent votre cœur.

NÉRON.

« Cessez enfin! Vos prières me fatiguent. Néron ne « pourra-t-il faire ce que Sénèque n'approuve pas? Moi-« même je diffère depuis long-temps d'accomplir les « vœux du peuple; puisque Poppée porte déja dans son

SENECA.

Levis atque vana.

NERO.

Si licet, multos notat.

SENECA.

Excelsa metuit.

NERO.

Non minus carpit tamen.

SENECA.

Facile opprimetur : merita te Divi patris,
Ætasque frangat conjugis, probitas, pudor.

NERO.

Desiste tandem jam gravis nimium mihi,
Instare. Liceat facere quod Seneca improbat.
Et ipse populi vota jampridem moror,

ein un gage de mon amour, une partie de moi-même, pourquoi retarder d'un jour encore notre union?

Cùm portet utero pignus, et partem mei,
Quin destinamus proximam thalamis diem?
SENEC., Octavia, act. II, sc. II.

FIN.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

1670.



BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

1670.

et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurois ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirois-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste qui embrasse, qui exécute tout à-la-fois tant de grandes choses; de cette ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue!

Mais, MONSEIGNEUR, il faut être plus retenu à vous parler de vous-même; et je craindrois de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré; il vaut mieux que je songe à la mériter par quelques nouveaux ouvrages : aussi bien c'est le plus agréable remerciement qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE.

Titus, reginam Berenicen.... *cui etiam nuptias pollicitus ferebatur.... statim ab urbe dimisit invitus invitam* [1].

C'est-à-dire que « Titus, qui aimoit passionné-« ment Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyoit, « lui avoit promis de l'épouser, la renvoya de Rome, « malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de « son empire. » Cette action est très fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroïque [2], où l'action dure plusieurs jours [3],

[1] Suet., *in Tito*, cap. 7.

[2] *Et qui doute que ce qui a pu fournir*, etc. Racine appuie ici une doctrine très saine d'un argument très vicieux. Il est fort douteux que ce qui peut fournir la nature d'un chant de poëme épique puisse suffire pour le sujet d'une tragédie. L'épopée est toute en descriptions et en récits merveilleux; la tragédie doit être toute en action et en passion : il n'en est pas moins vrai que la simplicité d'action est un des préceptes de l'art dramatique. (G.)

[3] VARIANTE. « Et où la narration occupe beaucoup de place. » Ces mots, que l'on trouve un peu après, *et dont la durée ne doit*

ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer, comme Didon, parceque Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avoit avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la piéce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avoit pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet; mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit long-temps que je voulois essayer si je pourrois faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens; car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés : « Que ce « que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple et

être que de quelques heures, ne se trouvent pas dans la première édition.

« ne soit qu'un [1]. » Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé après le refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille [2]. Ils ont admiré le Philoctète, dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'Œdipe même, quoique tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte pour en faire une des siennes!

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite : il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en

[1] « Denique sit quod vis, simplex duntaxat, et unum. »
HORAT., De Arte poet.

[2] VAR. « Pour n'avoir pas obtenu les armes d'Achille. »

un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments, et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui étoit si peu chargée d'intrigues ne pouvoit être selon les régles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion

l'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une piéce qui les ouche, et qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les régles. La principale régle est de plaire et de toucher: toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première; mais toutes ces régles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se réposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris; et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disoit à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanson n'étoit pas selon les régles : « A Dieu ne plaise, seigneur, que vous soyez « jamais si malheureux que de savoir ces choses-là « mieux que moi! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes à qui je ferai toujours gloire de plaire; car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme [1] qui ne pense rien et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de protase [2] comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit

[1] L'abbé de Villars, auteur du *Comte de Gabalis*, et d'une pedante critique de *Bérénice*.

[2] *Protase*, l'exposition du sujet. (G.)

toujours la plus proche[1] de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des régles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement; si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très injustement d'*une grande multiplicité d'incidents;* et qu'il n'a même jamais rien lu de la poétique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les régles du théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les régles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*, ces *mesdemoiselles mes règles*, et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seroient-ils jaloux? mais dans

[1] VAR. « Très proche. »

l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

PERSONNAGES.

TITUS, empereur de Rome.
BÉRÉNICE, reine de Palestine.
ANTIOCHUS, roi de Comagène.
PAULIN, confident de Titus.
ARSACE, confident d'Antiochus.
PHÉNICE, confidente de Bérénice.
RUTILE, Romain.
SUITE DE TITUS.

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

Desenne del. 1820. *Adolphe Caron sculp.*

BÉRÉNICE à Titus

Pour la dernière fois, adieu, seigneur......

Acte V, Scène VII.





BÉRÉNICE à Titus

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER[1].

SCENE I.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.

[1] Un amant et une maîtresse qui se quittent, ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si on avoit proposé un tel plan à Sophocle ou à Euripide, ils l'auroient renvoyé à Aristophane. L'amour qui n'est qu'amour, qui n'est point une passion terrible et funeste, ne semble fait que pour la comédie, pour la pastorale ou pour l'églogue. Cependant Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, voulut que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennoblissoit le sujet, et en cela elle ne se trompoit pas. Mais elle avoit encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre : elle se ressouvenoit des sentiments qu'elle avoit eus long-temps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs desirs ; mais il resta toujours dans leur cœur une inclination se-

C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine [1].
Va chez elle: dis-lui qu'importun à regret
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, seigneur, importun? vous, cet ami fidèle

crète, toujours chère à l'un et à l'autre. Ce sont ces sentiments qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paroissoit si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avoit un rival. Elles furent jouées en même temps, sur la fin de la même année, celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, et celle de Corneille au palais-royal. Il est étonnant que Corneille tombât dans ce piège: il devoit bien sentir que le sujet étoit l'opposé de son talent. Entellus ne terrassa point Darès dans ce combat: il s'en faut bien. La pièce de Corneille tomba: celle de Racine eut trente représentations de suite; et toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus et de Bérénice, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissements les plus vrais: ce sont les larmes. (VOLT.)

[1] Ce détail n'est point inutile: il fait voir clairement combien l'unité de lieu est observée; il met le spectateur au fait tout d'un coup. On pourroit dire que *la pompe de ces lieux*, et *ce cabinet superbe*, paroissent des expressions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir, et qui est occupé de tout autre chose que des ornements d'un cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers empêchoit qu'on ne remarquât ce défaut. (VOLT.)

ın soin si généreux intéresse pour elle?
ıs, cet Antiochus son amant autrefois?
s, que l'Orient compte entre ses plus grands rois?
i! déja de Titus épouse en espérance [1],
ang entre elle et vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

dis-je; et, sans vouloir te charger d'autres soins,
s si je puis bientôt lui parler sans témoins [2].

SCENE II.

ANTIOCHUS.

ɔien! Antiochus, es-tu toujours le même?
rrai-je, sans trembler, lui dire: Je vous aime?
s quoi! déja je tremble; et mon cœur agité
ınt autant ce moment que je l'ai souhaité.
ènice autrefois m'ôta toute espérance;
m'imposa même un éternel silence.
ne suis tu cinq ans; et, jusques à ce jour,
n voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
s-je croire qu'au rang où Titus la destine
m'écoute mieux que dans la Palestine?
épouse. Ai-je donc attendu ce moment

Épouse en espérance : expression heureuse et neuve, dont ıe enrichit la langue, et que par conséquent on critiqua d'a-. Remarquez encore qu'*épouse* suppose *étant épouse.* C'est ellipse heureuse en poésie. Ces finesses sont le charme de la ɔn. (VOLT.)

Sans vouloir te charger d'autres soins : ce vers, qui ne semble que pour la rime, annonce avec art qu'Antiochus aime Béré- (VOLT.)

Pour me venir encor déclarer son amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire [1] ?
Ah! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons; et, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore!
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore!
Quoi! même en la perdant redouter son courroux!
Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire?
Que vous m'aimiez? Hélas! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-temps flatté que mon rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus [2].
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre [3].
Quoi qu'il en soit, parlons; c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir [4]?

[1] VAR. Ah! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire;
Je me suis tu long-temps, je puis encor me taire.

[2] Ces amants fidèles sans succès et sans espoir n'intéressent jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels fait qu'on supporte Antiochus : c'est sur-tout dans ces foibles rôles que la belle versification est nécessaire. Quelques vers plus haut, *belle reine* a passé pour une expression fade. (VOLT.)

[3] VAR. Non : loin de s'offenser, elle pourra me plaindre.

[4] Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il n'est pas naturel qu'on fasse ainsi tout seul l'histoire de ses amours,

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine;
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur [1].
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père:
Cet amant se redonne aux soins de son amour [2];
Et, si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,

qu'on dise : « Je me suis tu cinq ans; on m'a imposé silence, j'ai « couvert mon amour d'un voile d'amitié. » On pardonne un monologue qui est un combat du cœur, mais non une récapitulation historique. (Volt.)

[1] La prose n'eût pu exprimer cette idée avec la même précision, ni se parer de la beauté de ces figures : c'est là le grand mérite de la poésie. Cette scène est parfaitement écrite, et conduite de même; car il doit y avoir une conduite dans chaque scène, comme dans le total de la pièce; elle est même intéressante, parceque Antiochus ne dit point son secret, et se fait entendre. (Volt.)

[2] Quelques commentateurs ont blâmé cette expression, *se redonner*, sans faire attention que du temps de Racine elle étoit employée dans le sens qu'il lui donne, ainsi qu'on en trouve des exemples dans le dictionnaire de Trévoux et dans Vaugelas : *se redonner aux soins de son amour*, pour *se livrer, s'abandonner de nouveau aux soins de son amour*, est une expression poétique assez heureuse pour mériter d'être conservée dans notre langue.

Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice[1].

ANTIOCHUS.

Hélas!

ARSACE.

Quoi! ce discours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc, sans témoins je ne lui puis parler[2]?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur; Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle alloit consentir;
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable[3].

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avois chargé?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments,

[1] On ne dit point en prose *changer au;* mais la poésie peut se permettre cette licence. La Fontaine en offre un autre exemple dans Philémon et Baucis :

> Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
> Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.

[2] *Je ne lui puis parler:* Qu'il est difficile d'être toujours harmonieux! (G.)

[3] VAR. De disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.

N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi! depuis si long-temps la reine Bérénice
Vous arrache, seigneur, du sein de vos états;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête;
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, seigneur: ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés[1].

[1] *Ingrate à vos bontés:* cette locution critiquée par d'Olivet a cependant été adoptée dans la poésie. Voltaire en a fait un usage

L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc! de sa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir:
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient sans péril nos assauts inutiles;
Le bélier impuissant les menaçoit en vain:
Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles[1]:

très heureux (sc. III, act. III de *Mahomet*, et sc. IV, act. I de *la Mort de César*.)

[1] *Presque éclaira* est dur; et l'inversion est malheureuse. (G.)

itus vous embrassa mourant entre mes bras,
t tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
oici le temps, seigneur, où vous devez attendre
e fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
i, pressé du desir de revoir vos états,
ous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,
aut-il que sans honneurs l'Euphrate vous revoie[1]?
ttendez pour partir que César vous renvoie
riomphant et chargé des titres souverains
u'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains[2].
lien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise?
ous ne répondez point!

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

lé bien, seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

omment?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
i sa bouche s'accorde avec la voix publique,
'il est vrai qu'on l'éléve au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

[1] VAR. Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie?

[2] *Ajouter des titres aux rois*, pour *ajouter des titres au titre de roi*, est une ellipse admirable, qui peint avec énergie la supériorité du euple romain sur les rois. (G.)

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit!

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune:
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juste impatience[1]
Vous accusoit déja de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses;

[1] Les commentateurs ont observé que Racine se permet souvent ces façons de parler trop communes: *il ne faut point mentir, à ne vous point mentir, quoi qu'il en soit, quoi qu'il en puisse être, etc.*; mais ils devoient observer aussi que ces expressions sont environnées de traits heureux qui les relèvent, et qui souvent empêchent de les remarquer.

ɔurd'hui que le ciel semble me présager
honneur qu'avec vous je prétends partager[1],
nême Antiochus, se cachant à ma vue,
laisse à la merci d'une foule inconnue[2]!

ANTIOCHUS.

ıt donc vrai, madame? et, selon ce discours,
ṛmen va succéder à vos longues amours?

BÉRÉNICE.

neur, je vous veux bien confier mes alarmes:
jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes;
ong deuil que Titus imposoit à sa cour
it, même en secret, suspendu son amour;
avoit plus pour moi cette ardeur assidue
squ'il passoit les jours attaché sur ma vue;
ɜt, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
ɜ me laissoit plus que de tristes adieux.
ɜz de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
ous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
ois choisi son cœur, et cherché sa vertu[3].

VAR. Aujourd'hui que les dieux semblent me présager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager.

ı peut voir dans la note 2 de la page suivante le motif qui a
miné Racine à refaire ces deux vers; mais en substituant *vous*
, pour éviter l'amphibologie, il est tombé dans un autre incon-
ɜnt; car *vous* ne se rapporte grammaticalement ni à ce qui pré-
, ni à ce qui suit.

A la merci, expression que Racine emploie ici d'une manière
e et très poétique. (G.)

Personne, avant Racine, n'avoit ainsi exprimé ces sentiments
ɑ retrouve à la vérité dans tous les livres d'amour, et dont le

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première[1]?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux[2].
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, seigneur, aux soins de son amante;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière;
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière;
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
Il va sur tant d'états couronner Bérénice[3],

seul mérite consiste dans le choix des mots. Sans cette élégance si fine et si naturelle, tout seroit languissant. (VOLT.)

[1] VAR. Hé bien, il a repris sa tendresse première?

[2] L'expression *entre les dieux* a été l'objet de quelques critiques. On a dit que Bérénice étant juive ne pouvoit parler ainsi des dieux des Romains. La remarque seroit juste si Bérénice disoit *entre nos dieux;* mais il est clair que *les dieux* ne veut dire ici que *les dieux des Romains.* Au reste, il est remarquable que dans tous les autres vers où cette expression pouvoit être prise dans le sens critiqué, Racine a substitué le mot *ciel* au mot *dieux.*

[3] Voilà de ces constructions qui ne sont permises qu'à la poésie, parcequ'elle seule a le droit de les créer: on ne diroit point en prose, couronner quelqu'un *sur* tel ou tel état: on diroit, couronner roi de tel ou tel pays, faire régner sur, etc. Mais la poésie s'empare de l'analogie; et comme en effet couronner c'est faire régner, elle dit couronner *sur,* parceque le rapport des idées justifie la précision. Au reste, l'abbé Dubos prétend que Bérénice n'a-

Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice[1].
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE.

Que dites-vous? Ah ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez et changez de visage!

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS, *à part.*

Il falloit partir sans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous? Parlez : c'est trop long-temps se taire[2].
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère?

ANTIOCHUS.

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.

voit ni principauté ni royaume. Qu'importe? Elle avoit à coup sûr le titre de reine; tous les historiens sont d'accord là-dessus : *reginam Berenicen;* qu'elle le fût de nom ou de fait, c'est là le cas où le poëte n'est point gêné par l'histoire, attendu qu'on n'est obligé de la suivre que dans les points importants et connus. Ce même abbé Dubos reproche à Racine d'avoir aussi violé l'histoire, en plaçant dans sa pièce Antiochus, qui n'étoit pas à Rome lors du renvoi de Bérénice : critiques futiles, qui ne méritent aucune attention. (L.)

[1] On lit dans quelques éditions faites depuis la mort de Racine :

Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice.

[2] VAR. Au nom des dieux, parlez : c'est trop long-temps se taire.

Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux:
J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère:
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut[1].
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit: le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai long-temps, je fis parler mes yeux;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux[2]

[1] Cet hémistiche, malgré sa précision, n'est pas fort agréable, parcequ'il est composé tout entier de monosyllabes. (G.)

[2] Ce vers et les suivants n'ont pas le mérite qu'on a remarqué dans les notes précédentes. Un roi dont *les pleurs et les soupirs suivent en tous lieux* une reine amoureuse d'un autre, est là un fade personnage, qui exprime en vers foibles et lâches un amour un peu ridicule. Si la pièce étoit écrite de ce ton, elle ne seroit qu'une très foible idylle en dialogues. Plus le héros qu'on fait parler est dans une position désagréable et indigne d'un héros, plus il faut s'étudier à relever, par la beauté du style, la foiblesse du fond. Le rôle d'Antiochus ne peut avoir rien de tragique: mettez-y donc plus de noblesse, plus de chaleur, et plus d'intérêt, s'il est possible. En général, les déclarations d'amour, les maximes d'amour sont faites pour la comédie. Les déclarations de Xipharès, d'Hippolyte, d'Antiochus, sont de la galanterie, et rien de plus: ces morceaux se sentent du goût dominant qui régnoit alors. (VOLT.)

Enfin votre rigueur emporta la balance:
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le promettre, et même le jurer:
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer[1],
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus long-temps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes[2],
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine:
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! Quelle étoit mon erreur!
La valeur de Titus surpassoit ma fureur[3].

[1] VAR. Mais, puisque après cinq ans j'ose me déclarer.

[2] VAR. J'espérois d'y verser mon sang après mes larmes.

On a blâmé ce rapprochement de *sang* et de *larmes;* il est effectivement peu digne du style tragique. D'ailleurs, verser *ses* larmes, pour verser *des* larmes, manque de correction. On dit *verser son sang*, parcequ'on peut répandre celui d'un autre, et l'on dit *verser des larmes*, parcequ'on ne peut répandre que les siennes. Ce qui prouve combien la phrase est vicieuse, c'est qu'il y auroit une faute, en substituant *des* à *mes*. La régularité de la construction demandoit donc *après avoir versé des larmes, j'espérois de verser mon sang.*

[3] Voilà à-peu-près ce qu'un lecteur éclairé demande. Antiochus e relève; et c'est un grand art de mettre les louanges de Titu-

Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoique attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il sembloit à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne sembloit que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret:
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siége aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant[1]
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui[2]!

dans sa bouche. Toute cette tirade où il parle de Titus est parfaite en son genre. Si Antiochus ne parloit là que de son amour, il ennuieroit, il affadiroit; mais tous les accessoires sont nobles et intéressants : c'est la gloire de Titus, c'est un siége fameux dans l'histoire, c'est, sans le vouloir, l'éloge de l'amour de Bérénice pour Titus. Vous vous sentez alors attaché malgré vous et malgré la petitesse du rôle d'Antiochus. (VOLT.)

[1] Les épithètes *pâle* et *sanglant*, données à *reste*, sont plus énergiques et présentent un tableau plus frappant que si elles étoient données aux mutins eux-mêmes. Ce n'est plus une armée que le poëte met sous mes yeux; c'est un reste pâle et sanglant des flammes, de la faim, et des fureurs intestines. Toutes ces expressions appartiennent à la poésie, et à la poésie de Racine.

[2] L'*Orient désert* est ici une expression de génie. Voyez ce que peut la poésie : en prose il faudroit dire : « L'Orient n'étoit plus pour moi qu'un désert; vous n'y étiez plus. » En vers, un seul mot

Je demeurai long-temps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos tristes états;
Je cherchois en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservoit le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous:
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattoit mes déplaisirs:
Rome, Vespasien, traversoient vos soupirs;
Après tant de combats Titus cédoit peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyois-je alors! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli: votre gloire s'apprête.
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs;
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,

dit tout cela, et par [illegible]
que l'imagination [illegible]
[illegible]
[illegible]

1 Conter l'histoire [illegible]
expressions [illegible]
au goût de son [illegible]

2.

Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que, dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage;
J'oublie, en sa faveur, un discours qui m'outrage[1].
Je n'en ai point troublé le cours injurieux;
Je fais plus, à regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie;
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus;
Titus vous chérissoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.

[1] Voilà le modèle d'une réponse noble et décente: ce n'est point ce langage des anciennes héroïnes de roman, qu'une déclaration respectueuse transporte d'une colère impertinente. Bérénice ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'Antiochus; elle intéresse par la vérité de sa tendresse pour l'empereur. Il semble qu'on entende Henriette d'Angleterre elle-même parlant au marquis de Vardes. La politesse de la cour de Louis XIV, l'agrément de la langue françoise, la douceur de la versification la plus naturelle, le sentiment le plus tendre, tout se trouve dans ce peu de vers. Point de ces maximes générales que le sentiment réprouve. Rien de trop, rien de trop peu. On ne pouvoit rendre plus agréable quelque chose de plus mince. (VOLT.)

Je fuis Titus : je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète :
Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyoient jamais [1].
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Sur-tout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Que je le plains! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de prospérité :
Ne le plaignez-vous pas?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une secrète peine.

PHÉNICE.

Je l'aurois retenu.

[1] [illegible]
de la [illegible]
[2] [illegible]
du [illegible]
si fin. [illegible]
[3] Je l'aurois [illegible]

BÉRÉNICE.

Qui? Moi, le retenir!
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux;
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous:
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine;
Rome hait tous les rois; et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE.

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime; il peut tout; il n'a plus qu'à parler,
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images[1].
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur[2]?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée[3],
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;

comique: il importe bien ce qu'auroit fait Phénice! Mais ce défaut est bientôt réparé par le discours passionné de Bérénice. (VOLT.)

[1] VAR. Tu verras le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner nos images.

[2] Il s'agit ici de l'apothéose de Vespasien, cérémonie à laquelle son fils Titus présidoit. (G.)

[3] *Ces aigles:* sur les médailles des apothéoses, on voit des aigles qui s'envolent. Le peuple s'imaginoit voir l'ame de l'empereur voler vers le ciel. (L. R.)

Cette pourpre, cet or, que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence...
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle: peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître? [1]
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
De son règne naissant consacre les prémices [2].
Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux,
Au ciel qui le protège, offrir aussi nos vœux.
Aussitôt, sans l'attendre, et sans être attendue,
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue

[1] Un homme sans goût [illegible]

[2] [illegible]

Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
Inspirent des transports retenus si long-temps[1].

[1] Ces vers ne sont que des vers d'églogue. la sortie de Bérénice, qui ne s'en va que pour revenir dire tout ce que disent *les cœurs contents*, est sans intérêt, sans art, sans dignité. Rien ne ressemble moins à une tragédie. Il est vrai que l'idée qu'elle a de son bonheur fait déja un contraste avec l'infortune qu'on sait bien qu'elle va essuyer; mais la fin de cet acte n'en est pas moins foible (VOLT.) Il peut être permis d'être moins sévère qu'un aussi grand maître que Voltaire; mais quatre vers qui, je l'avoue, ne me paroissent point mauvais, le fussent-ils autant qu'ils peuvent le paroître dans l'espèce de parodie qu'en fait le critique, le sont-ils assez pour détruire le mérite et l'effet du morceau entier que Voltaire reconnoît plein de beautés et de passion? L'idée de ce *contraste* qui ne lui a pas échappé, n'est-elle pas assez dramatique pour empêcher que la fin de cet acte ne soit si foible? C'est aux lecteurs éclairés à se décider d'après leurs propres impressions. (L.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la reine:
Dans son appartement ce prince avoit paru;
Il en étoit sorti, lorsque j'y suis couru
De vos ordres, seigneur, [illegible]

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

[illegible]

PAULIN.

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortoit, seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse!
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi:
Vous la plaignez!

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la reine[1],
Paulin; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine et de moi que dit la voix publique?
Parlez: qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés

[1] La correction et l'exactitude auroient exigé *ce que deviendra*. D'ailleurs cette façon de parler, *ce que deviendra le destin de la reine*, manque d'élégance et de justesse. (G.)

Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés[1].

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle[2]?
Quel succès attend-on d'un amour si fidèle?

PAULIN.

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère[3]

[1] On ne publie point *des beautés*, dit Voltaire, cela n'est pas exact. Oui, mais on publie *des vertus*, et par le privilège de l'opposition, expliqué ailleurs dans ce commentaire, privilège qui appartient à la poésie, et que Voltaire ne pouvoit pas ignorer, *vertus* fait passer *beautés*. (L.)

[2] Ce vers que Voltaire n'a pas censuré me paroît plus choquant, je l'avoue, que toutes les petites foiblesses ou naïvetés de diction que cet illustre commentateur a reprises avec plus ou moins de justice. Non seulement *les soupirs que je pousse* est d'un berger de l'Astrée plutôt que d'un empereur de Rome, mais le défaut d'harmonie se joint ici à la fadeur du style. *Pousse pour elle* fait mal à toute oreille délicate. (L.) La Harpe auroit pu étendre sa remarque au vers suivant, et observer ici que le mot *fidèle* ne s'emploie, en parlant des choses, que pour signifier conforme à la vérité; on dit *récit fidèle*, *compte fidèle*, etc. Le mot propre étoit *constant*. La fidélité suppose toujours un engagement; elle tient aux procédés, et la constance aux sentiments.

[3] Rarement Racine tombe-t-il long-temps; et quand il se relève, c'est toujours avec une élégance aussi noble que simple, toujours avec le mot propre ou avec des figures justes et naturelles, sans lesquelles le mot propre ne seroit que de l'exactitude. La réponse de Paulin est un chef-d'œuvre de raison et d'habileté : elle est fortifiée par des faits, par des exemples; tout y est vrai, rien n'est exagéré; point de cette enflure qui aime à représenter les plus grands rois avilis en présence d'un bourgeois de Rome. Le dis-

A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus noble théâtre[1];
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs:
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passàge à la plainte;
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secréte:
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interpréte;

cours de Paulin n'en a que plus de force. Il annonce la disgrace de Bérénice. Racine et Corneille ont évité tous deux de faire trop sentir combien les Romains méprisoient une Juive. Ils pouvoient s'étendre sur l'aversion que cette misérable nation inspiroit à tous les peuples; mais l'un et l'autre ont bien vu que cette vérité trop développée jetteroit sur Bérénice un avilissement qui détruiroit tout intérêt. (VOLT.) Il me semble voir dans cette note plus de cette aversion particulière que Voltaire avoit contre les Juifs, que de véritable critique. On ne voit pas dans les historiens, que la qualité de *juive* soit entrée pour rien dans les motifs qui combattoient l'amour de Titus. Quand même Racine se seroit cru obligé d'en parler, il avoit assez d'art pour éloigner tout *avilissement*, et surtout il étoit impossible que cet *avilissement* allât jusqu'à *détruire tout l'intérêt* de la passion et de la situation de Bérénice : c'est une exagération intolérable. Les chrétiens n'étoient pas moins *avilis* chez les Romains que les Juifs : voyez comme on en parle dans *Polyeucte*, et si cet avilissement a *détruit tout l'intérêt;* ici l'animosité toujours aveugle a égaré le jugement de Voltaire, et ce n'est pas la seule fois. (L.)

[1] VAR. Je me propose un plus ample théâtre.

Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle reine offensât ses regards?

PAULIN.

N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice[1],
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante; et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains[2];
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine;
Elle a mille vertus; mais, seigneur, elle est reine :
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,

[1] VAR. N'en doutez point, seigneur : soit raison, ou caprice.

[2] *De si belles mains* ne paroît pas digne de la tragédie ; mais il n'y a que ce vers de foible dans cette tirade. (VOLT.) S'il faut en croire Louis Racine, *de si belles mains* offroient alors une allusion piquante à une personne de la cour qui avoit cette espèce de beauté. Cette anecdote ne rend pas meilleure l'expression du poëte. (G.)

Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre; et, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer[1].
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux:
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux;
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, seigneur, devenir le mari[2];
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étoient du sang de Bérénice.

[1] Virgile, Ovide, Horace, Plutarque même, ne paroissent pas douter qu'Antoine n'ait réellement épousé Cléopâtre; et c'est ce qui rendit ce triumvir odieux aux Romains. Cependant ce mariage ne fut jamais déclaré, ni avoué. (G.)

[2] Suétone donne à ce Félix trois reines pour femmes. « Nec minus « Felicem, quem cohortibus et alis, provinciæque Judææ præpo- « suit, trium reginarum maritum. » — « L'empereur Claude confia le commandement des cohortes, de la cavalerie, et de toute la province de Judée, à l'affranchi Félix, mari de trois reines. » (*In Claud. XXIII.*) (G.)

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards[1],
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes!
C'est ce que les Romains pensent de votre amour:
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser[2].

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,

[1] VAR. Et vous pourriez, seigneur, sans blesser nos regards.

[2] Il y a dans presque toutes les pièces de Racine de ces naïvetés puériles, et ce sont presque toujours les confidents qui les disent. Les critiques en prirent occasion de donner du ridicule au seul nom de Paulin, qui fut long-temps un terme de mépris. Racine eût mieux fait, d'ailleurs, de choisir un autre confident, et de ne point le nommer d'un nom françois, tandis qu'il laisse à Titus son nom latin. Ce qui est bien plus digne de remarque, c'est que les railleurs sont toujours injustes. S'ils relevèrent les mauvais vers qui échappent à Paulin, ils oublièrent qu'il en débite beaucoup d'excellents. Ces railleurs s'épuisèrent sur la Bérénice de Racine, dont ils sentoient l'extrême mérite dans le fond de leur cœur. Ils ne disoient rien de celle de Corneille, qui étoit déja oubliée; mais ils opposoient l'ancien mérite de Corneille au mérite présent de Racine. (VOLT.)

Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus, je n'ai rien de secret à tes yeux,
J'ai pour elle cent fois rendu graces aux Dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains[1].
J'ai même souhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui, cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens:
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il desire!)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnoître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes[2],
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O ciel! puis-je le déclarer!

[1] Ce beau vers et ceux qui le précèdent sont un tableau fidèle de l'empire romain, au moment où Vespasien en devint le maître. Bossuet a dit: « L'empire affligé se reposa sous Vespasien. » C'est à tort que Racine le fils prétend que son père a imité cette phrase de Bossuet: la publication du Discours sur l'Histoire universelle est postérieure de plusieurs années à la première représentation de Bérénice. (G.)

[2] VAR. Avec tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes.

PAULIN.

Quoi, seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre:
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a long-temps balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde:
Un autre étoit chargé de l'empire du monde.
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes desirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé:
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reste de mes jours [1].
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle:
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si, dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des lois!

[1] *Livroit* est ici une expression admirable, et qui peint avec la plus grande énergie les obligations imposées aux souverains. (G.)

Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice;
Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jour
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours[1];
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée[2].
J'espérois que du moins mon trouble et ma douleur
Lui feroient pressentir notre commun malheur;
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité[3].
Enfin, j'ai ce matin rappelé ma constance:
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus pour lui recommander

[1] Cette expression, *en ouvrir le discours*, manque de cette heureuse facilité qui caractérise le style de Racine. Sept vers plus bas, l'hémistiche *dans cette obscurité* est foible et vague. (G.)

[2] *J'ai demeuré* et *je suis demeuré* présentent des sens différents. *J'ai demeuré à Rome*, c'est-à-dire j'y ai fait quelque séjour; *je suis demeuré muet*, c'est-à-dire *je suis resté bouche close*. Or, dans le vers que j'examine, *demeurer* ne sauroit être pris que dans le sens de *rester*. Ainsi, *ma langue est demeurée glacée dans ma bouche*, étoit la seule bonne manière de parler. (D'O.). Il est probable que les règles de ces temps composés, telles qu'on les suit aujourd'hui, n'étoient point établies à l'époque où écrivoit Racine. Le plus correct des écrivains, Boileau, a dit:

. . . . . Si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
Est passé jusqu'à nous de Lucrèce en Lucrèce.

Il a employé ce même verbe plus heureusement dans son épître sur le passage du Rhin, et dans sa dixième satire. Voltaire, dans la Henriade, en a fait usage indistinctement avec *être* et *avoir*.

[3] VAR. Que la perte d'un cœur qu'elle a trop mérité.

Ce dépôt précieux que je ne puis garder:
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire
Qui par-tout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas, seigneur, détruire son ouvrage;
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Sauroit bien tôt ou tard vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? Cette ardeur que j'ai pour ses appas [1],
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas: toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom;
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur

[1] On remarque ici quelque ambiguité: on ne sait d'abord s'il s'agit des appas de la gloire ou des appas de Bérénice. Titus parle les appas de la gloire; et ce mot *appas* est un peu fade dans la bouche d'un empereur. (G.)

Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur!
Je prodiguai mon sang: tout fit place à mes armes:
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux:
J'entrepris le bonheur de mille malheureux:
On vit de toutes parts mes bontés se répandre[1]:
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai: Partez, et ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, seigneur! hé quoi! cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amusements d'une douleur si grande!
Je connois Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien[2].

[1] VAR. Ma main avec plaisir apprit à se répandre.

[2] Ces trois *que* si près l'un de l'autre sont une petite négligence. Le reste du couplet jusqu'à la fin est d'un charme de style que l'on sent toujours et qu'on ne peut jamais assez louer.

> Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre....
> Ma main à les sécher est long-temps occupée, etc....

Tous ces vers semblent faits par l'Amour même. (L.)

Je l'aimai; je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée?)
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor, si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée:
Ma main à les sécher est long-temps occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois [1].
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin: plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô ciel! je lui vais annoncer!
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser [2].

[1] Ces vers sont connus de presque tout le monde; on en a fait mille applications: ils sont naturels et pleins de sentiment; mais ce qui les rend encore meilleurs, c'est qu'ils terminent un morceau charmant. Ce n'est pas une beauté sans doute de l'*Électre* et de l'*Œdipe* de Sophocle; mais qu'on se mette à la place de l'auteur, qu'on essaie de faire parler Titus comme Racine y étoit obligé, et qu'on voie s'il est possible de le faire mieux parler. Le grand mérite consiste à représenter les hommes et les choses comme elles sont dans la nature, et dans la belle nature. Raphaël réussit aussi bien à peindre les Graces que les Furies. (VOLT.)

[2] *Encore un coup* est une façon de parler trop familière, et presque basse, dont Racine fait trop souvent usage. (VOLT.)

Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre:
Je n'examine point si j'y pourrai survivre [1].

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Bérénice, seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah, Paulin!

PAULIN.

Quoi! déja vous semblez reculer!
De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souvienne [2]:
Voici le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

[1] Cette résolution de l'empereur ne fait attendre qu'une seule scène: il peut renvoyer Bérénice avec Antiochus, et la pièce sera bientôt finie. On conçoit très difficilement comment le sujet pourra fournir encore quatre actes: il n'y a point de nœud, point d'obstacle, point d'intrigue. L'empereur est le maître, il a pris son parti, il veut, et il doit vouloir que Bérénice parte. Ce n'est que dans les sentiments inépuisables du cœur, dans le passage d'un mouvement à l'autre, dans le développement des plus secrets ressorts de l'ame, que l'auteur a pu trouver de quoi remplir la carrière. C'est un mérite prodigieux, et dont je crois que lui seul étoit capable. (VOLT.)

[2] VAR. De vos nobles desseins, seigneur, qu'il vous souvienne.

SCENE IV.

TITUS, BÉRÉNICE, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Ne vous offensez pas si mon zéle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment[1]?
Mais, seigneur (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystère),
Votre deuil est fini, rien n'arréte vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas!
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat:
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat?
Ah, Titus! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des états qu'il me puisse donner?

[1] Ce mot est le seul employé par Racine qui ait été hors d'usage depuis lui. *Ressentiment* n'est plus employé que pour exprimer le souvenir des outrages, et non celui des bienfaits. (VOLT.) La première assertion n'est sans doute applicable qu'à la tragédie de *Bérénice*. Le commentaire indique les autres expressions qui ont vieilli; elles sont en très petit nombre.

Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touc
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien:
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur? étois-je au moins présente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, madame; et j'atteste les dieux[1]
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel attester la puissance[2]?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

[1] Ces mots de *madame* et de *seigneur* ne sont que des compliments françois. On n'employa jamais chez les Grecs, ni chez les Romains, la valeur de ces termes. C'est une remarque qu'on peut faire sur toutes nos tragédies. Nous ne nous servons point des mots *monsieur*, *madame*, dans les comédies tirées du grec. L'usage a permis que nous appellions les Romains et les Grecs, *seigneur;* les Romaines et les Grecques, *madame :* usage vicieux en soi, mais qui cesse de l'être, puisque le temps l'a autorisé. (VOLT.)

[2] VAR. Pourquoi des immortels attester la puissance?

TITUS.

Madame...

BÉRÉNICE.

Hé bien, seigneur? Mais quoi! sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre [1]!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit:
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût aux dieux que mon père, hélas! vécût encore!
Que je vivois heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire:
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire:
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler:
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée,

[1] Quelques grammairiens ont blâmé l'emploi du verbe réfléchi *se confondre*, pris dans le sens de *se troubler*. Quoique cette acception ne soit pas généralement reçue, elle nous semble donner plus de force à la pensée de Racine: le poëte représente Titus comme se confondant lui-même, s'abymant dans son trouble et sa confusion: nul autre mot n'auroit pu exprimer si bien une situation si déchirante. On objectera peut-être que ce mot ne devroit pas être dans la bouche de Bérénice, qui ne connoît pas encore la cause de l'agitation de son amant. Mais ne voit-elle pas que sa joie est reçue avec froideur, que ses transports ne sont point partagés; et dès-lors ne peut-elle pas prévoir tous les malheurs qui la menacent?

Vous ai-je, pour un mot, sacrifié mes pleurs [1]?
Vous regrettez un père : hélas! foibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connoissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire [2]
De vous...

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah, de grace, arrêtez:
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame : jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BÉRÉNICE.

Parlez.

[1] *Pour un mot* n'est ni élégant, ni bien net; et la répétition de *pour* est peu agréable : *persécuté pour vous, sacrifié pour un mot.* Combien l'art d'écrire est difficile, puisqu'on remarque encore ces taches dans le modèle des écrivains! (G.)

[2] VAR. Moi, qui mourrois le jour qu'on viendroit m'interdire....

TITUS.

Rome... l'empire...

BÉRÉNICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin : je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Quoi! me quitter sitôt! et ne me dire rien!
Chère Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut-il? Et que dit ce silence?

PHÉNICE.

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y pense [1].
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas! tu peux m'en croire:
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.

[1] L'abbé d'Olivet a raison de trouver cette phrase vicieuse : elle ne rend pas la pensée de l'auteur. Si Phénice *s'y perd*, ce n'est pas parcequ'elle y pense; mais *plus* elle y pense, *plus* elle s'y perd : c'est la différence de sens entre *d'autant plus que*, et les deux *plus* en opposition. (L.)

Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire:
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire?
Que sais-je? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présents, ou blâmé sa douleur...
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
Hélas! s'il étoit vrai... Mais non, il a cent fois [1]
Rassuré mon amour contre leurs dures lois;
Cent fois... Ah! qu'il m'explique un silence si rude:
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, et je pourrois penser

[1] Sans ce *mais non*, sans les assurances que Titus lui a données tant de fois, de n'être jamais arrêté par ce scrupule, elle devroit s'attacher à cette idée; elle devroit dire: Pourquoi Titus embarrassé vient-il de prononcer en soupirant les mots de *Rome* et d'*empire?* Elle se rassure sur les promesses qu'on lui a faites; elle cherche de vaines raisons. Il est pardonnable, ce me semble, qu'elle craigne que Titus ne soit instruit de l'amour d'Antiochus. Les amants et les conjurés peuvent, je crois, sur le théâtre, se livrer à des craintes un peu chimériques, et se méprendre. Ils sont toujours troublés; et le trouble ne raisonne pas. Bérénice, en raisonnant juste, auroit plutôt craint Rome que la jalousie de Titus. Elle auroit dit: Si Titus m'aime, il forcera les Romains à souffrir qu'il m'épouse; et non pas: *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.* (VOLT.) Louis Racine avoit répondu avant Voltaire à cette objection de La Mothe: suivant ce dernier, Bérénice est ridicule de s'arrêter à cette folle idée de la jalousie de Titus, comme si le propre de l'amour n'étoit pas d'inspirer de folles idées, comme si la passion ne nous faisoit pas écarter la raison véritable que nous avons à craindre, pour nous arrêter à des raisons chimériques! « Bérénice, dit très bien Louis Racine, n'est pas persuadée que « Titus soit jaloux; mais elle cherche à se le persuader, parceque, « si elle n'a d'autre malheur à craindre, elle est contente. » (G.)

u'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser !
etournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
e crois de ce désordre entrevoir l'origine,
'hénice : il aura su tout ce qui s'est passé :
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagene.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus : ah ! plût au ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi ;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire[1] ;
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux :
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux[2].

[1] Cette manière de s'adresser *à son cœur*, *à ses yeux*, sent plutôt la déclamation que la vraie passion. On en voit beaucoup d'exemples dans Corneille, et l'on en trouve quelques uns dans Racine. (L. B.) Cependant il y a des exceptions qui dépendent des convenances particulières, dont le goût seul peut décider. (L.)

[2] Ce sentiment, tout délicat qu'il est, tient peut-être un peu trop du madrigal. Mais tel est le mérite de Racine, qu'on est souvent forcé de l'admirer jusque dans ses défauts. En effet, ce vers plus élégiaque que tragique, et peu digne en apparence de trouver place dans un drame, devient essentiel à cet acte, puisqu'il ren-

ferme un sentiment de sécurité chez Bérénice, et qu'il sert à renouveler l'action de la pièce, en relevant les espérances de la reine, et les vœux du spectateur qui s'intéresse pour elle. (L. B.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

i! prince, vous partiez! Quelle raison subite
sse votre départ, ou plutôt votre fuite?
liez-vous me cacher jusques à vos adieux?
ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
diront, avec moi, la cour, Rome, l'empire?
s, comme votre ami, que ne puis-je point dire [1]?
juoi m'accusez-vous? Vous avois-je sans choix
fondu jusqu'ici dans la foule des rois?
1 cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père:
oit le seul présent que je pouvois vous faire;
orsque avec mon cœur ma main peut s'épancher [2],

VAR. Mais, comme votre ami, que ne puis-je vous dire?

La main ne *s'épanche* pas, elle *épanche*. Cependant *s'épancher* lit ici de la main et du cœur, et cette expression hardie pré- : l'image d'un prince qui ouvre son cœur et sa main pour ami. (L. R.) On adopteroit peut-être cette explication, si le e *s'épancher*, en passant dans le même vers du sens propre au figuré, présentoit toujours une image juste de la pensée du e. Suivant l'académie, *épancher* veut dire *verser doucement;* itus veut *verser doucement* ses secrets, mais il veut prodiguer trésors, prodiguer ses bienfaits : la même expression ne peut

Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher!
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire;
Que Rome vit passer au nombre des vaincus
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs, par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.

donc suffire pour rendre ces deux idées; car plus le mot *épancher* a de charmes dans le premier sens, plus il est foible dans le second. Au reste, Racine combine habituellement les expressions qui semblent s'exclure avec une telle habileté, il a une si profonde connoissance de toutes les nuances de la langue poétique, qu'on doit toujours craindre de se tromper en faisant de semblables observations.

Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable :
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle :
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paraître à ses yeux!
La reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah! parlez-lui, seigneur. La reine vous adore :
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant?
Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire!
Que je serois heureux, si j'avois à le faire!
Mes transports aujourd'hui s'attendoient d'éclater[1];
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

[1] Cette figure, par laquelle le poëte personnifie les transports, nuit à l'élégance et à la simplicité du discours. Racine l'a rarement employée : l'expérience lui avoit appris sans doute combien elle est peu favorable au mouvement de la passion.

ANTIOCHUS.

La quitter! Vous, seigneur[1]?

TITUS.

Telle est ma destinée:
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattois en vain:
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je? O ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune
Maître de l'univers, je règle sa fortune;
Je puis faire les rois, je puis les déposer;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée:
L'éclat du diadème, et cent rois pour aïeux[2],
Déshonorent ma flamme, et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures[3];

[1] Voici encore un de ces coups de théâtre, si fréquents chez Racine, qu'un seul mot produit, et qui excitent ces changements dans le sort des personnages, qu'on appelle *péripéties*. Antiochus passe tout-à-coup du plus profond désespoir à la plus douce espérance. (G.)

[2] Bérénice descendoit de la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, qui descendoit elle-même des premiers successeurs d'Alexandre-le-Grand. (L. B.)

[3] Je crois cette épithète de mauvais goût. On diroit bien un hymen *obscur*, une alliance *obscure*, des amours *obscurs;* mais après avoir établi la métaphore, *brûler dans des flammes*, l'*obscurité* n'a

Et Rome avec plaisir recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire;
Et, puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours:
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment:
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence;
Sur-tout, qu'elle me laisse éviter sa présence:
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah, prince! jurez-lui que, toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon régne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.

plus ici de sens : il y a incohérence entre les idées et les mots. Cette faute est bien rare dans l'auteur. (L.)

Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas:
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir[1].

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice:
Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.

[1] On n'a d'autre remarque à faire sur cette scène, sinon qu'elle est écrite avec la même élégance que le reste, et avec le même art. Antiochus, chargé par son rival même de déclarer à Bérénice que ce rival aimé renonce à elle, devient alors un personnage un peu plus nécessaire qu'il n'étoit. (VOLT.)

Ce changement est grand, ma surprise est extrême:
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime!
Dois-je croire, grands dieux! ce que je viens d'ouïr?
Et, quand je le croirois, dois-je m'en réjouir?

ARSACE.

Mais, moi-même, seigneur, que faut-il que je croie?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit son audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisoit trembler[1].
Cet hymen est rompu: quel soin peut vous troubler?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite;
Je jouirai long-temps de ses chers entretiens;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur:
Tout disparoît dans Rome auprès de sa splendeur;
Mais, quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire[2].

[1] *Un cœur qui conte son audace* n'est pas une expression heureuse. *Fuyiez* est dur: ce sont des mots que tout poëte doit éviter. (G.)

[2] Sentiment noble qui relève Antiochus. Voici l'occasion d'observer que les trois personnages de la pièce, s'ils n'ont pas tou-

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur, tout succéde à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux!

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper?

ANTIOCHUS.

Quoi! je lui pourrois plaire?
Bérénice à mes vœux ne seroit plus contraire?
Bérénice d'un mot flatteroit mes douleurs?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligeroit ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croiroit devoir?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrace?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face:
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime:
Je la verrai gémir; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

jours un langage tragique, ont du moins une façon de penser élevée, généreuse: ce sont des ames royales. Ils sont héros par le cœur et les sentiments, et semblent disputer entre eux de grandeur d'ame. (G.)

ARSACE.

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse[1]?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse?
Ouvrez les yeux, seigneur, et songeons entre nous[2]
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire?

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours:
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux états voisins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah! je respire, Arsace; et tu me rends la vie:
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous:
Entrons chez Bérénice; et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne...
Mais plutôt demeurons. Que faisois-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.

[1] On a déja observé que, du temps de Racine, *gêner* étoit un terme qui signifioit *tourmenter*. (G.)

[2] *Songeons entre nous:* cette expression manque de dignité. Dans la phrase suivante, Arsace dit encore à Titus : *Songez que*, etc. (G.)

L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne! Ah, reine! et qui l'auroit pensé
Que ce mot dût jamais vous être prononcé[1]!

ARSACE.

La haine sur Titus tombera tout entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point; respectons sa douleur:
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?
Encore un coup, fuyons; et, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah! la voici, seigneur; prenez votre parti[2].

[1] Au milieu d'une joie et d'une espérance imprévue, ne pas concevoir que Titus puisse quitter Bérénice, et s'arrêter à cette idée, est aussi tendre que délicat. C'est là vraiment la science de l'amour, et c'étoit celle de Racine. Observez aussi que ces alternatives d'espérance et de crainte, et la résolution généreuse de ne pas annoncer à Bérénice une nouvelle aussi terrible pour elle que consolante pour lui, donnent à cette scène un mouvement qui est l'espèce d'action qu'elle pouvoit avoir, mais qu'un grand maître pouvoit seul lui donner. (L.)

[2] C'est ici qu'on voit plus qu'ailleurs la nécessité absolue de faire de beaux vers, c'est-à-dire d'être éloquent de cette éloquence propre au caractère du personnage et à sa situation; de n'avoir que des idées justes et naturelles; de ne se pas permettre un mot vicieux, une construction obscure, une syllabe rude; de charmer l'oreille et l'esprit par une élégance continue. Les rôles qui ne sont

ANTIOCHUS.

Oh ciel!

SCENE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, seigneur! vous n'êtes point parti[1]!

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

ni principaux, ni relevés, ni tragiques, ont sur-tout besoin de cette élégance, et du charme d'une diction pure. Bérénice, Atalide, Ériphile, Aricie, étoient perdues sans ce prodige de l'art: prodige d'autant plus grand qu'il n'étonne point, qu'il plaît par la simplicité, et que chacun croit que s'il avoit eu à faire parler ces personnages, il n'auroit pu les faire parler autrement:

« Speret idem, sudet multum, frustraque laboret. (Volt.)

« Qu'il espère, qu'il s'épuise en efforts, toute sa peine est perdue. » (Horat., *Ars poet.*)

[1] Var. . . . . . Enfin, seigneur, vous n'êtes point parti.

BÉRÉNICE.

De moi, prince?

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE.

Quoi, seigneur!...

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment [1],
Triompheroient peut-être, et, pleins de confiance,
Céderoient avec joie à votre impatience;
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.

[1] Concevez l'excès de la tyrannie de la rime, puisque l'auteur qui lui commande le plus est gêné par elle au point de remplir un hémistiche de ces mots inutiles et lâches, *en ce même moment*. (V.) Il m'est impossible de déférer ici à l'autorité de Voltaire. *En ce même moment* n'est rien moins qu'*inutile et lâche*. Sans doute le censeur n'y a pas assez réfléchi: comment n'a-t-il pas vu que ce *moment* est très marquant pour Antiochus sous tous les rapports, et ne peut être ici, comme il l'est si souvent dans nos tragédies, un remplissage oiseux et parasite? Supposons qu'Antiochus parle en prose; il diroit et devroit dire: « Il n'y a peut-être que moi, madame, qui, dans un pareil moment, ne fût pas pressé de parler. » Consolons-nous d'être faillibles dans nos jugements, puisque Voltaire a pu se tromper à ce point. (L.)

Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, madame.

BÉRÉNICE.

Oh ciel! quel discours! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue:
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots [1].
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon ame:
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame...

BÉRÉNICE.

Quoi! vous craignez si peu de me désobéir!

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux! quelle violence!
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits.

[1] Deux mots ailleurs seroient une expression triviale: elle est ici très touchante: tout intéresse, la situation, la passion, le discours de Bérénice, l'embarras même d'Antiochus. (VOLT.)

Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point: je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connois votre cœur: vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE.

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE.

Nous séparer! Qui? Moi? Titus de Bérénice?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice:
Tout ce que, dans un cœur sensible et généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous séparer! Hélas, Phénice!

PHÉNICE.

Hé bien, madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup sans doute est rude; il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de serments, Titus m'abandonner!
Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire:
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on veut me prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime, Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir: je veux lui parler tout-à-l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi! vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître[1].
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

[1] Voilà le caractère de la passion. Bérénice vient de flatter tout-à-l'heure Antiochus pour savoir son secret; elle lui a dit: « Si jamais je vous fus chère, parlez. » Elle l'a menacé de sa haine s'il garde le silence; et, dès qu'il a parlé, elle lui ordonne de ne jamais paroître devant elle. Ces flatteries, ces emportements, font un effet très intéressant dans la bouche d'une femme: ils ne toucheroient pas ainsi dans un homme. Tous ces symptômes de l'amour sont le partage des amantes. Presque toutes les héroïnes de Racine étalent les sentiments de tendresse, de jalousie, de colère, de fureur; tantôt soumises, tantôt désespérées. C'est avec raison qu'on a nommé Racine le poëte des femmes. Ce n'est pas là du vrai tragique, mais c'est la beauté que le sujet comportoit. (VOLT.)

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompé-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger; sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré;
Je partois amoureux, jaloux, désespéré;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi! je demeurerai pour me voir dédaigner?
Des froideurs de Titus je serai responsable?
Je me verrai puni parcequ'il est coupable?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité!
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
Et dans quel temps encor? dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival;
Que, pour la consoler, je le faisois paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, seigneur, vous allez-vous troubler?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler:
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir:
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons; et de si loin évitons la cruelle,
Que de long-temps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour:
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si sa douleur ne l'a point trop saisie.
Cours; et partons du moins assurés de sa vie[1].

[1] Tous les actes de cette pièce finissent par des vers foibles, et un peu langoureux. Le public aime assez que chaque acte se termine par quelque morceau brillant qui enlève les applaudissements. Mais Bérénice réussit sans ce secours. Les tendresses de l'amour ne comportent guère ces grands traits qu'on exige à la fin des actes dans des situations vraiment tragiques. (VOLT.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

BÉRÉNICE.

Phénice ne vient point! Moments trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux[1]!
Je m'agite, je cours, languissante, abattue,
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point! Ah! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponse à me rendre:
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCENE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Chère Phénice, hé bien! as-tu vu l'empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

[1] Je me souviens d'avoir vu autrefois une tragédie de Saint-Jean-Baptiste, supposée antérieure à Bérénice, dans laquelle on avoit inséré toute cette tirade, pour faire croire que Racine l'avoit volée. Cette supposition maladroite étoit assez confondue par l

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir [1].

BÉRÉNICE.

Vient-il?

PHÉNICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage [2].

style barbare du reste de la pièce; mais ce trait suffit pour faire voir à quels excès se porte la jalousie, sur-tout quand il s'agit des succès du théâtre, qui, étant les plus éclatants dans la littérature, sont aussi ceux qui aveuglent le plus les yeux de l'envie. Corneille et Racine en ressentirent les effets tant qu'ils travaillèrent. (VOLT.)

[1] Ce vers sert encore à rendre le spectateur incertain sur le sort de Bérénice. S'il en coûte tant à Titus pour parler à Bérénice, comment pourra-t-il faire le sacrifice de ne la plus revoir? (L. B.)

[2] On peut appliquer à ces vers ce précepte de Boileau:

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses.

En effet, rien n'est plus petit que de faire paroître sur le théâtre tragique une suivante qui propose à sa maîtresse de rajuster son voile et ses cheveux. Otez à ces idées les graces de la diction, on rira. (VOLT.) Oui; mais quelle diction! quel choix de figures dans ces mots, *réparer l'outrage de vos pleurs*, et que le vers qui suit et qui est amené par celui-là est beau de sentiment!

Laisse, laisse, Phénice; il verra son ouvrage. (L.)

Ce vers, dont l'expression est touchante, empêche souvent de remarquer l'incorrection du vers suivant. *Que m'importe de semble*

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice : il verra son ouvrage.
Eh que m'importe, hélas ! de ces vains ornements,
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements,
Mais que dis-je? mes pleurs ! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche?
J'entends du bruit, madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement:
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude :
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude :
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part.*

O ciel ! que je crains ce combat !

pécher contre les règles sévères de la grammaire, le *que* ne pouvant ici servir de sujet au verbe *importer*, puisqu'il n'est pas là pour *quelle chose*, mais pour *de quoi*. Il falloit donc *que m'importent ces vains ornements*, c'est-à-dire *de quoi m'importent*. On dit bien *il m'importe de tout mon bien de faire cela*; mais, dans ce cas, *il* est le sujet du verbe, et la phrase d'ailleurs n'exprime plus le même sens.

Grands dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'état!
Voyons la reine[1].

SCENE IV.

TITUS.

Hé bien! Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin : Je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même;
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se tait; et moi seul, trop prompt à me troubler,

[1] Ou le théâtre reste vide, ou Titus voit Bérénice; s'il la voit, il doit donc dire qu'il l'évite, ou lui parler. (VOLT.) Cette retraite de Bérénice, dans un moment où l'on doit la supposer impatiente de voir l'empereur, n'est pas naturelle. L'on voit trop que le poëte se ménage quelques scènes pour reculer la catastrophe. (G.)

J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ses lois, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance;
Rome sera pour nous... Titus, ouvre les yeux!
Quel air respires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah, lâche! fais l'amour, et renonce à l'empire[1]:
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je règne; et, jusques à ce jour,

[1] C'est peut-être la première fois que la phrase triviale, *faire l'amour*, a pu entrer dans le style noble : c'est un de ces coups de l'art si connus de Racine. Il falloit, pour faire passer cette expression, toute l'amertume de l'ironie, et tout le contre-poids de ce mot *empire*, qui relève si adroitement la familiarité du premier hémistiche. (L.)

Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours si long-temps attendus,
Ah, malheureux! combien j'en ai déja perdus!
Ne tardons plus: faisons ce que l'honneur exige;
Rompons le seul lien [1]...

SCENE V.

TITUS, BÉRÉNICE.

BÉRÉNICE, *en sortant de son appartement.*
Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah, seigneur! vous voici!
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne!
Il faut nous séparer! et c'est lui qui l'ordonne!

[1] Ce monologue est long, et il contient, pour le fond, les mêmes choses à-peu-près que Titus a dites à Paulin; mais remarquez qu'il y a des nuances différentes. Les nuances font beaucoup dans la peinture des passions; et c'est là le grand art, si caché et si difficile, dont Racine s'est servi pour aller jusqu'au cinquième acte sans rebuter le spectateur. Il n'y a pas dans ce monologue un seul mot hors de sa place:

Ah, lâche! fais l'amour, et renonce à l'empire.

Ce vers, et tout ce qui suit, me paroissent admirables. (VOLT.)

TITUS.

N'accablez point, madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui, tant de fois,
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix:
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur;
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma foiblesse[1],
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs;
Et que tout l'univers reconnoisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer[2].

BÉRÉNICE.

Ah, cruel! est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me suis crue aimée;
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me disiez-vous: « Princesse infortunée,

[1] VAR. Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa foiblesse.

[2] *Ma princesse* est peu digne de la tragédie; mais cette exp[...]sion étoit en usage du temps de Racine. Lui-même, dans la sui[...] contribué à la bannir du théâtre tragique.

« Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
« Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il étoit temps encor: que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consoloient ma misère:
Je pouvois de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
Leur haine, dès long-temps contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur dès long-temps préparée.
Je n'aurois pas, seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il desire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors et me laisser séduire:
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
Que sais-je? j'espérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles sembloient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parloit: mais la gloire, madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur

Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre:
Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner[1].

BÉRÉNICE.

Hé bien! régnez, cruel, contentez votre gloire:
Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devoit unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidéle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien: et, pour jamais, adieu...
Pour jamais! Ah, seigneur! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous;
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus!
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,

[1] Cette tirade, et quelques autres de la même pièce, se ressentent encore de cette affectation que Racine, dans la suite, fit disparoître entièrement de la scène. Tels sont ces deux vers:

Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

On peut aussi remarquer que le mot *cœur* est répété trois fois en cinq vers dans les deux dernières phrases.

Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours:
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer....

BÉRÉNICE.

Ah, seigneur! s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, madame: demeurez:
Je n'y résiste point. Mais je sens ma foiblesse:
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment, mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever?

TITUS.

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?

Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah ciel! quelle injustice!

BÉRÉNICE.

Quoi! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ses droits, seigneur: n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas! que vous me déchirez!

BÉRÉNICE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez[1]!

TITUS.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire[2],

[1] Ce vers si connu faisoit allusion à cette réponse de mademoiselle Mancini à Louis XIV: « Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, et je pars! » Cette réponse est bien plus énergique que le vers de Bérénice. Ce vers même n'est au fond qu'un reproche un peu ironique. « Vous dites qu'un empereur doit vaincre l'amour; vous êtes empereur, et vous pleurez! » (VOLT.) Il est vrai que les paroles de mademoiselle Mancini sont beaucoup plus fortes que celles de Bérénice; mais Bérénice devoit-elle avoir cette espèce de force qui consiste à faire entendre que celui qui règne ne doit point trouver d'obstacle au choix de son cœur? Je ne le crois pas, et Bérénice ne dit jamais rien qui soit dans ce sens: son caractère donné, et le sacrifice qui termine son rôle et la pièce, ne permettoient pas à l'auteur de la faire parler tout-à-fait comme mademoiselle Mancini. (L.)

[2] Cela est trop foible; il ne faut pas dire *je pleure:* il faut que

mis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
: me fit jurer de maintenir ses droits :
ıs les maintenir. Déja, plus d'une fois,
: a de mes pareils exercé la constance.
. vous remontiez jusques à sa naissance,
les verriez toujours à ses ordres soumis :
jaloux de sa foi, va chez les ennemis
:her, avec la mort, la peine toute prête ;
fils victorieux l'autre proscrit la tête ;
re, avec des yeux secs, et presque indifférents,
nourir ses deux fils, par son ordre expirants.
ɜureux ! mais toujours la patrie et la gloire [1]
ıarmi les Romains remporté la victoire.
s qu'en vous quittant le malheureux Titus
l'austérité de toutes leurs vertus [2] ;

ʒ discours on juge que votre cœur est déchiré. Je m'étonne nt Racine a cette fois manqué à une règle qu'il connoissoit . (Volt.)

:ureuse imitation de ce tour de Virgile :

« Infelix, utcumque ferent ea facta minores,
« Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido ! »

ılheureux, quel que soit le jugement de la postérité sur cette r d'un père, l'amour de la patrie et la passion de la gloire rteront toujours ! » Tout ce morceau paroît emprunté du : livre de l'Énéide. Dans la première édition, à la place des s précédents, on lisoit ceux-ci :

Vous les verriez toujours, jaloux de leur devoir,
De tous les autres nœuds oublier le pouvoir.

:la me paroit encore plus foible, parceque rien ne l'est tant xagération outrée. Il est ridicule qu'un empereur dise qu'il ıs de vertu, plus d'austérité à quitter sa maîtresse qu'à im-

Qu'elle n'approche point de cet effort insigne;
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie:
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici:
Qui? moi, j'aurois voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures;
Non: si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si, devant que mourir, la triste Bérénice [1]

moler à sa patrie ses deux enfants coupables. Il falloit peut-être dire, en parlant des Brutus et des Manlius:

Titus en vous quittant les égale peut-être;

ou plutôt il ne falloit point comparer une victoire remportée sur l'amour, à ces exemples étonnants et presque surnaturels de la rigidité des anciens Romains. Les vers sont bien faits, je l'avoue; mais, encore une fois, cette scène élégante n'est pas ce qu'elle devroit être. (VOLT.)

[1] Du temps de Racine, on disoit indifféremment *devant que* pour *avant de*. Aujourd'hui *devant* ne peut plus s'employer que comme préposition de lieu ou d'ordre, ou pour signifier *en présence de*, et il n'est plus permis de l'employer comme préposition de temps.

veut de son trépas laisser quelque vengeur,
le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
; que tant d'amour n'en peut être effacée;
ıa douleur présente, et ma bonté passée,
ang qu'en ce palais je veux même verser,
utant d'ennemis que je vais vous laisser:
ns me repentir de ma persévérance,
remets sur eux de toute ma vengeance.

I.

ıt-être cette scène pouvoit-elle être plus vive, et porter 's cœurs plus de trouble et d'attendrissement; peut-être plus élégante et mesurée que déchirante:

Et que tout l'univers reconnoisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer...
Eh bien, seigneur, eh bien, qu'en peut-il arriver?...
Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!...
Je les compte pour rien! Ah ciel! quelle injustice!

ela me paroît petit, je le dis hardiment; et je suis, en cela l'opinion de St.-Evremont, qui dit en plusieurs endroits que iments dans nos tragédies ne sont pas assez profonds; que spoir n'y est qu'une simple douleur, la fureur un peu de co- '.) Voltaire, qui voyoit le mieux, pouvoit être difficile sur le j'avoue qu'il y a dans cette scène quelques endroits foibles, e je ne mette pas dans ce nombre ce vers qu'il trouve petit:

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!

i me paroît la réponse la plus heureuse et la plus touchante mération que Titus vient de faire des autorités qui s'op- à son mariage. Mais est-il vrai qu'en général cette scène *ne ce qu'elle doit être?* Quelques fautes peuvent-elles atténuer int tant de beautés attendrissantes qui, dans leur genre, premier rang? N'y a-t-il pas une sensibilité profonde dans s, dont l'élégance est le moindre mérite:

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre:
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas?

Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus?

La tendresse éplorée a-t-elle un langage plus pénétrant et des accents plus enchanteurs? Chaque mot n'est-il pas un sentiment? Chaque hémistiche n'est-il pas de la mélodie? Les adieux de Bérénice, où il n'y a que de la tendresse et de la douleur, ne sont-ils pas comparables à ceux de Didon, si violents et si terribles? La perfection n'est-elle pas la même, quoique l'amour, blessé dans toutes deux, ait dans toutes les deux un caractère différent? J'ai toujours vu cette scène faire verser beaucoup de larmes, et la sortie de Bérénice est toujours suivie de beaucoup d'applaudissements. Quand les fautes d'une scène n'ôtent rien à l'effet des beautés, on peut présumer qu'elles ne sont pas d'une grande conséquence : il étoit facile de les faire disparoître; mais je pense qu'il eût été très difficile à Voltaire même de faire de la scène quelque chose de meilleur. (L.)

Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin: songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir...

TITUS.

Non, je suis un barbare;
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,
N'a point à cet excès poussé sa cruauté [1].
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, seigneur!

TITUS.

Je ne sais, Paulin, ce que je dis [2]:
L'excès de la douleur accable mes esprits.

[1] Autre exagération puérile. Quelle comparaison y a-t-il à faire d'un homme qui n'épouse point sa maîtresse, à un monstre qui fait assassiner sa mère? (VOLT.)

[2] *Dire* et *dis* font un mauvais effet. *Je ne sais ce que je dis* est du style comique; et c'étoit quand il se croyoit plus austère que Brutus et plus cruel que Néron qu'il pouvoit s'écrier: *Je ne sais ce que je dis.* (VOLT.) Ces traits, peut-être trop naturels, peignent naïvement le désordre de Titus. Ce sont de ces négligences que les grands hommes se permettent par le sentiment même de leurs forces. (G.)

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée:
Déja de vos adieux la nouvelle est semée[1];
Rome, qui gémissoit, triomphe avec raison;
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues[2],
Va par-tout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah, Rome! Ah, Bérénice! Ah, prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux[3]?

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, seigneur? l'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison[4];

[1] VAR. Seigneur, de vos adieux la nouvelle est semée.

[2] Ni cette expression, ni cette cacophonie, ne semblent dignes de Racine. (VOLT.)

[3] Tous ces actes finissent froidement, et par des vers qui appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne doit pas demander pourquoi il est empereur. *Amoureux* est une idylle; *amoureux* est trop général. *Pourquoi dois-je quitter ce que je dois adorer? Pourquoi suis-je forcé à rendre malheureuse celle qui mérite le moins de l'être?* C'est là (du moins je le crois) le sentiment qu'il devoit exprimer. (VOLT.)

[4] Ce mot *pleurs*, joint avec *conseil* et *raison*, sauve l'irrégularité du terme *entendre*. On n'entend point des pleurs; mais ici *n'entend* signifie *ne donne point attention*. (VOLT.)

Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie[1] :
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous ? allez vous montrer à sa vue[2] :
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même, en ce moment, sais-je si je respire[3] ?

[1] *Cette envie* n'est point le mot propre [illegible] même presque ridicule. Et plus bas, [illegible] *moment en moment* sont deux [illegible] situation semble exiger un style [illegible]

[2] VAR. Allez, seigneur, allez vous montrer [illegible]

[3] Cette scène et la suivante [illegible] me paroissent parfaites [illegible] est supérieur à sa passion [illegible] doit l'être ; et dans le moment [illegible] toire qu'il craint de [illegible] presque imperceptibles [illegible] mille fois plus [illegible] d'incidents dont [illegible] le mérite de [illegible] fécondité [illegible] l'art de Racine [illegible] loppement [illegible] reusement [illegible] que [illegible]

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer!

PAULIN.

Venez, seigneur, passons dans la chambre prochaine:
Allons voir le sénat[1].

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome...

ment que de finir par deux scènes parfaites. Mais tout ce qu'on peut conclure de cette inattention, c'est que Voltaire, qui en général travailloit vite, et qui a dû écrire ce commentaire comme une lettre, ne s'est pas aperçu que la scène sixième ne finissoit pas l'acte, et n'est pas revenu ensuite sur l'inexactitude de sa note. (L.)

VAR. Allons, seigneur, passons dans la chambre prochaine:
Venez voir le sénat.

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.

(*à Antiochus.*)

Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour[1].

[1] Après ces vers, il y avoit dans les anciennes éditions une scène d'Antiochus avec Arsace, qui étoit la neuvième et dernière du quatrième acte. Racine la supprima depuis, et nous la rétablissons ici.

Arsace, que dis-tu de toute ma conduite?
Rien ne pouvoit tantôt s'opposer à ma fuite.
Bérénice et Titus offensoient mes regards.
Je partois pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la reine.
J'oublie en même temps ma vengeance et sa haine;
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler;
Moi-même à son secours je le viens appeler;
Et, si sa diligence eût secondé mon zele,
J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je suis! avec quelle chaleur
Je travaille sans cesse à mon propre malheur!
C'en est trop. De Titus porte-lui les promesses,
Arsace. Je rougis de toutes mes foiblesses
Désespéré, confus, à moi-même odieux,
Laisse-moi : je me veux cacher même à tes yeux

Ce quatrième acte a conduit et soutenu l'action par des ressorts imperceptibles jusqu'au point où il semble qu'elle doive se terminer : on n'attend plus qu'une scene ; et Racine va nous donner encore un acte. (G.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARSACE.

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidéle?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zéle:
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser[1]!

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie[2],
Seigneur?

[1] Selon Louis Racine, *un bonheur où j'aspire* est exact, *un bonheur où je pense* ne l'est pas. La grammaire donne la raison suivante de cette espèce de bizarrerie: le mot *où* s'emploie dans le sens d'*auquel*, avec un verbe qui marque une sorte de mouvement tel qu'*aspirer*, *prétendre*; mais avec un verbe de repos, tel que *penser*, il signifie toujours *dans lequel*. D'après cette régle, qui souffre peut-être quelques exceptions en poésie, le vers de Racine est répréhensible, parcequ'on ne peut pas dire *un bonheur dans lequel je pense*.

[2] Louis Racine demande ce qu'est devenu Antiochus, à qui Titus avoit dit: *Voyez la reine*; et pourquoi Arsace est mieux instruit

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grace à mon seul désespoir.

ARSACE.

La reine part, seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce soir:
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-temps laissée.
Un généreux dépit succède à sa fureur:
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur;
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'auroît cru?
Et Titus?

que lui de ce qui vient de se passer chez Bérénice. On peut répondre ce qu'il est fort naturel de supposer, qu'Antiochus, persuadé, par les dernières paroles de Titus, qu'il ne reverra Bérénice que pour se réconcilier avec elle, n'a pas voulu d'abord être témoin de leur raccommodement, et qu'ensuite l'inquiétude naturelle aux amants malheureux l'a ramené vers l'appartement de la reine. C'est ce que semblent dire ces vers sur son retour:

Rends-en grace à mon seul désespoir.

Le spectateur, entièrement occupé ici de Titus et de Bérénice, l'est si peu d'Antiochus, que je ne pense pas que l'auteur fût obligé de rendre un compte plus détaillé des motifs de son absence. (L.)

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissements,
Deviennent pour Titus autant d'engagements,
Qui, le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs, et les pleurs de la reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait: et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace! je l'avoue:
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue.
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas!
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *à sa suite.*

Demeurez: qu'on ne me suive pas.
(*à Antiochus.*)
Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens[1],

[1] On dit figurément: *Vous me percez le cœur*, pour exprimer le

Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, prince, venez : je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien, voilà l'espoir que tu m'avois rendu!
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu!
Bérénice partoit justement irritée!
Pour ne la plus revoir, Titus l'avoit quittée!
Qu'ai-je donc fait, grands dieux? Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage [1].
Et je respire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

violent chagrin qu'on nous cause; mais cette image perd ici de sa force en perdant de sa vérité. Des pleurs émeuvent, touchent, attendrissent, mais ils ne *percent* pas.

[1] Cette expression n'est-elle pas trop forte dans la bouche d'Antiochus? Il y a dans son rôle de la douleur et du dépit; mais il n'y a et il ne devoit y avoir de *rage* d'aucune espèce. Je m'étonne que Racine ait laissé échapper ce mot, le seul qui sorte de l'unité de ton, qui est une régle de convenance aussi essentielle pour le bon goût que l'unité d'objet, et qui n'est connue que des maîtres, et sentie que des connoisseurs. (L.)

SCENE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grace, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'est plus temps.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

BÉRÉNICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi, j'ai résolu de partir tout-à-l'heure :
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat! que je demeure!

Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux[1]
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie?
Quel crime, quelle offense, a pu les animer?
Hélas! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

TITUS.

Écoutez-vous, madame, une foule insensée?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si long-temps les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre[2]
A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel! Que vous êtes injuste!

[1] *Injurieux*, dans l'exactitude de la prose, ne peut s'appliquer qu'aux choses. Mais on sait que la poésie peut transporter les épithètes des choses aux personnes, et des personnes aux choses; c'est un de ses privilèges et une de ses beautés, quand le goût préside au choix qu'elle en fait. On ne diroit pas non plus en prose *entendre une joie*: mais comme *la joie* est bruyante,

Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joie?

est un beau vers; et toutes ces hardiesses bien amenées font la langue du poëte. Nous ne les remarquons pas toutes, à beaucoup près; c'est à ceux qui veulent se former le goût et étudier les secrets de la versification, à lire Racine dans cet esprit. (L.)

[2] VAR. Ces chiffres, où nos noms enlacés l'un dans l'autre.

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien! avec plaisir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours:
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse!
Que je puisse jamais oublier Bérénice!
Ah dieux! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connoissez-moi, madame; et, depuis cinq années
Comptez tous les moments et toutes les journées
Où, par plus de transports et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs:
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
Et jamais...

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez;
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez!
Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charm
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larm
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah, cruel! par pitié, montrez-moi moins d'amour:
Ne me rappelez point une trop chère idée,
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que, déja de votre ame exilée en secret,

J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(*Titus lit une lettre.*)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je desire :
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir[1]. .

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème!
Vous cherchez à mourir! et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir!
Qu'on cherche Antiochus; qu'on le fasse venir[2].

(*Bérénice se laisse tomber sur un siège.*)

SCENE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu véritable :
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,

[1] Titus lisoit tout haut cette lettre à la première représentation. Un mauvais plaisant dit que c'étoit le testament de Bérénice. Racine en fit supprimer la lecture. On a cru que la vraie raison étoit que la lettre ne contenoit que les mêmes choses que Bérénice dit dans le cours de la pièce. (Volt.)

[2] Antiochus étoit parti désespéré; voilà que Titus le rappelle; le spectateur espère quelque chose pour lui : tous ces petits incidents animent la scène. (G.)

Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproche
Je préparai mon ame à toutes les douleurs [1]
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs;
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die [2],
Je n'en avois prévu que la moindre partie;
Je croyois ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
Le sénat m'a parlé; mais mon ame accablée
Écoutoit sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine:
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein:
Mon amour m'entraînoit; et je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux:
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue:
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes:
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,

[1] VAR. Je m'attendis, madame, à toutes les douleurs.

[2] Nous avons déja remarqué que l'usage permettoit alors *je le die* au lieu de *je le dise*. Racine a encore employé cette expression dans *Bajazet* et dans *Iphigénie*.

Ma gloire inexorable à toute heure me suit[1];
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits[2],
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, madame; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite:
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour[3].
Pour sortir des tourments dont mon ame est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie;
Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain:
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachoit à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus long-temps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,

[1] Une gloire *inexorable*, pour une gloire qui ne lui permet pas de transiger avec elle, est une de ces expressions créées dont Racine offre tant d'exemples.

[2] VAR. Et je vois bien qu'après tous les pas que j'ai faits.

[3] Tout ce que dit Titus est d'une éloquence admirable : le sentiment, la noblesse, la bienséance, l'extrême élégance du style, tout se réunit pour faire de ce discours un des morceaux qui honore le plus notre langue poétique. (G.)

S'il faut qu'à tout moment je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre;
En l'état où je suis je puis tout entreprendre:
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, madame: et si je vous suis cher...

SCENE VII.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foiblesse;
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout: je vous connois tous deux.
Mais connoissez vous-même un prince malheureux[1].
Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime;
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang;

[1] VAR. . . . Je crois tout: je connois votre amour.
Mais vous, connoissez-moi, seigneur, à votre tour.

'ai disputé même aux dépens de mon sang.
ıs m'avez malgré moi confié, l'un et l'autre,
reine, son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
reine qui m'entend peut me désavouer;
: m'a vu toujours ardent à vous louer,
ondre par mes soins à votre confidence.
ıs croyez m'en devoir quelque reconnoissance;
s le pourriez-vous croire, en ce moment fatal[1],
un ami si fidèle étoit votre rival[2]?

TITUS.

ı rival!

ANTIOCHUS.

Il est temps que je vous éclaircisse.
, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
r ne la plus aimer j'ai cent fois combattu:
ı'ai pu l'oublier; au moins je me suis tu.
votre changement la flatteuse apparence
voit rendu tantôt quelque foible espérance:
larmes de la reine ont éteint cet espoir.
yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir:
uis venu, seigneur, vous appeler moi-même;
ıs êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
ıs vous êtes rendu: je n'en ai point douté.
r la dernière fois je me suis consulté;
fait de mon courage une épreuve dernière;

VAR. Mais croiriez-vous, seigneur, en ce moment fatal.

Cet aveu généreux d'Antiochus ajoute encore à l'intérêt de la
tion. Cette réunion de trois malheureux qui semblent disputer
: eux de générosité, forme un dénouement d'une espèce unique
la tragédie. (G.)

Je viens de rappeler ma raison tout entière:
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds:
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas:
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées!
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourroient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez! Princes trop généreux [1],
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Par-tout du désespoir je rencontre l'image,
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

(*à Titus.*)

Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire:
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
N'ont point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimois, seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.

[1] Il ne faut pas être étonné que cette tragédie eût tant de charmes pour le grand Condé, tout y respire la grandeur d'ame et l'héroïsme: le cœur n'y est point serré et affligé par des atrocités horribles; on n'y répand que de douces larmes. (G.)

Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée:
J'ai cru que votre amour alloit finir son cours[1].
Je connois mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes:
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour[2],
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout: je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste:
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, seigneur, régnez: je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.

[1] *Son cours* est inutile : *J'ai cru que votre amour alloit finir* suffisoit. La Harpe a dit que le *cours de l'amour*, comme celui de la haine, est une expression impropre. Il avoit sans doute oublié ce beau vers de Racine :

De mes inimitiés le cours est achevé.

[2] Une remarque qui seroit peu importante sans doute, s'il ne s'agissoit du style de Racine, c'est la répétition trop fréquente dans cette pièce de certaines expressions. Acte I, scène II, on trouve *je me suis tu cinq ans;* même scène, *après cinq ans d'amour;* scène IV, *je me suis tu cinq ans;* acte II, scène II, *les vœux de cinq années;* même scène, *depuis cinq ans entiers;* et enfin ici, *je crois depuis cinq ans.*

Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite:
Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte;
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

(*à Titus.*)

Pour la dernière fois, adieu, seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas[1]!

[1] Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte, sinon que c'est en son genre un chef-d'œuvre, et qu'en le relisant avec des yeux sévères je suis encore étonné qu'on ait pu tirer des choses si touchantes d'une situation qui est toujours la même; qu'on ait trouvé encore de quoi attendrir, quand on paroît avoir tout dit; que même tout paroisse neuf dans ce dernier acte, qui n'est que le résumé des quatre précédents. Le mérite est égal à la difficulté, et cette difficulté étoit extrême. On peut être un peu choqué qu'une pièce finisse par un *hélas!* Il falloit être sûr de s'être rendu maître du cœur des spectateurs pour oser finir ainsi. Voilà, sans contredit, la plus foible des tragédies de Racine qui sont restées au théâtre. Ce n'est pas même une tragédie. Mais que de beautés de détail, et quel charme inexprimable règne presque toujours dans la diction! Pardonnons à Corneille de n'avoir jamais connu ni cette pureté ni cette élégance. Mais comment se peut-il faire que personne, depuis Racine, n'ait approché de ce style enchanteur? Est-ce un don de la nature? Est-ce le fruit d'un travail assidu? C'est l'effet de l'un et de l'autre. Il n'est pas étonnant que personne ne soit arrivé à ce point de perfection; mais il l'est que le public ait depuis applaudi avec transport à des pièces qui à peine étoient écrites en françois, dans lesquelles il n'y avoit ni connoissance du cœur humain, ni bon sens, ni poésie: c'est que des situations sé-

duisent; c'est que le goût est très rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des Raphaël, des Titien, des Paul Véronèse : des peintres médiocres usurpent après eux de la réputation, et il n'y a que les connoisseurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages. (VOLT.) Cette note est un hommage éclatant rendu au génie de Racine, et au mérite particulier de cette pièce. Seulement il est fâcheux que Voltaire, après s'être épuisé en éloges, s'obstine à dire que ce n'est pas une tragédie. (G.)

FIN DE BÉRÉNICE.

BAJAZET,

TRAGÉDIE.

1672.

PREMIÈRE PRÉFACE [1].

Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le sérail, il n'y a pas plus de trente ans. M. le comte de Cézy étoit alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes, et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en former une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, c'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation; et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à

[1] Cette préface est celle que Racine mit en tête de la première édition de la tragédie de Bajazet, imprimée séparément, et publiée le 20 février 1672, six semaines après la première représentation.

l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglois. Surtout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

SECONDE PRÉFACE.

Sultan Amurat, ou sultan Morat [1], empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son régne, le fit étrangler. Le troisième étoit Bajazet, prince de grande espérance : et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siége de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir : ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnoit point d'om-

[1] Amurat IV, surnommé *l'Intrépide*, fils d'Achmet I[er], salué empereur au mois de septembre 1623, à l'âge de quinze ans. Il mourut à quarante-deux, des suites de ses débauches, le 8 février 1640. (G.)

brage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Cézy étoit ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la sultane; il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du sérail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézy disoit que c'étoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort : il y a encore plusieurs personnes de qualité [1] qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente; mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut

[1] Dans les éditions qui ont précédé celle de 1697, on lisoit: « Il y a encore plusieurs personnes de qualité, *et entre autres M. le* « *chevalier de Nantouillet*, qui, etc. » (G.)

faire représenter sa tragédie; ni de mettre des héros sur le théâtre qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous: *major è longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps : car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre : on les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes, et les autres personnes qui vivent dans le sérail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le

théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu; et il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon: car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frère de ce fameux Cynégire, dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse[1].

[1] Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1697, le paragraphe suivant terminoit cette préface:

« Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que « nous savons des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques « gens ont dit que mes héroïnes étoient trop savantes en amour « et trop délicates pour des femmes nées parmi des peuples qui « passent ici pour barbares. Mais sans parler de tout ce qu'on lit « dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de « dire que la scène est dans le sérail. En effet, y a-t-il une cour « au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connus « que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et « où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éter- « nelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer? Les « hommes vraisemblablement n'y aiment pas avec la même déli- « catesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence « entre la passion de Bajazet et les tendresses de ses amantes. Il « garde au milieu de son amour la férocité de sa nation. Et si l'on « trouve étrange qu'il consente plutôt de mourir que d'abandon- « ner ce qu'il aime, et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que « lire l'histoire des Turcs; on verra par-tout le mépris qu'ils font « de la vie; on verra en plusieurs endroits à quels excès ils portent « les passions; et ce que la simple amitié est capable de leur faire

ɜ : témoin, un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le
ɔs de son frère aîné qu'il aimoit tendrement, et que l'on avoit
mourir pour lui assurer l'empire *. »

ignore pourquoi Racine a supprimé ces réflexions : c'est une excel-
réponse aux objections faites contre les caractères de la tragédie de
t. (G.)

PERSONNAGES.

BAJAZET, frère du sultan Amurat.
ROXANE, sultane favorite du sultan Amurat.
ATALIDE, fille du sang ottoman.
ACOMAT, grand-visir.
OSMIN, confident du grand-visir.
ZATIME, esclave de la sultane.
ZAIRE, esclave d'Atalide.
GARDES.

La scène est à Constantinople, autrement dite Byzance, dans le sérail du grand-seigneur.

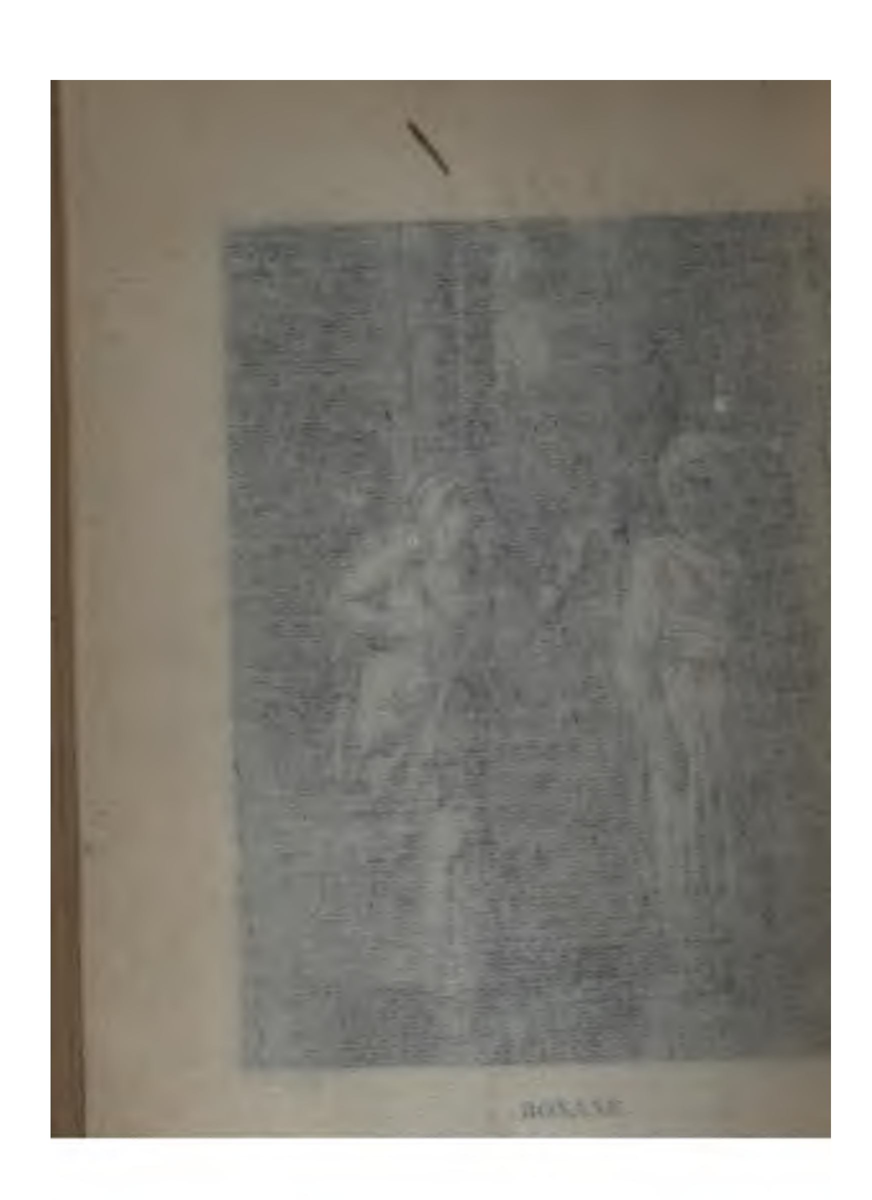


ROXANE.

Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.....

Acte II Scène I.

ACLE



ROXANE

BAJAZET.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre [1].
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux

[1] Cette première scène a toujours été regardée comme le plus parfait modèle de l'exposition d'un sujet. Comme le spectateur doit d'abord être très étonné de voir des hommes dans le sérail, Osmin témoigne sa surprise en y entrant :

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux ?

Le visir lui répond qu'il va bientôt lui en dire la raison, et qu'il doit auparavant l'entretenir de choses plus pressantes. Cette réponse suffit pour laisser en suspens la surprise d'Osmin et celle des spectateurs. Les derniers vers de la première scène répondent à sa question. (L. R.) Voltaire a rendu justice à la beauté de cette exposition. Quelle netteté! dit-il dans une note de Rodogune; comme tous les caractères sont annoncés! avec quelle heureuse facilité tout est développé! quel art admirable dans cette exposition de Bajazet!

Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que d'un œil content je te vois dans Byzance!
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long, pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère;
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan?

OSMIN.

Babylone, seigneur, à son prince fidèle,
Voyoit sans s'étonner notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siége inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille[1];

[1] VAR. Il parloit de laisser Babylone tranquille.

C'est Schah-Abbas, roi de Perse, qui s'empara, au commencement du règne d'Amurat, de la province et de la ville de Bagdad. Racine appelle cette ville Babylone, quoiqu'elle n'en ait jamais porté le nom, et qu'elle ait toujours eu celui de Bagdad ou du jardin de Dad, moine dont la cellule échappa seule avec son jardin à la ruine totale de Séleucie. Racine a cru que la ville fondée par Séleucus Nicanor, ayant été appelée dans la suite Babylone, parce qu'elle s'accrut des débris de cette grande ville, comme son fondateur se l'étoit proposé (PLINE, liv. VI, chap. 26), la ville de Bag-

Et, sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Byzance [1];
Mille obstacles divers m'ont même traversé:
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire [2].
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir:
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,

dad pouvoit également être désignée sous le nom de Babylone, puisqu'elle reçut dans son enceinte les habitants de Séleucie, et qu'elle fut, depuis la destruction de cette seconde Babylone, la ville la plus importante de toute la contrée. (L. B.)

[1] Il est bien sûr que la *diligence* d'Osmin ne fait rien à la distance qui est entre Byzance et le camp d'Amurat, et que par conséquent ce mot *malgré* qui marque l'opposition, n'est pas grammaticalement exact, comme l'a observé l'abbé d'Olivet. Mais le sens est si clair, et la phrase si naturellement abrégée par cette forme d'ellipse, que, bien loin de la reprocher à l'auteur, il faut lui savoir gré d'avoir dit en si peu de mots ce qu'il falloit dire. (L.) La difficulté qu'auroit trouvée Racine à faire entrer avec élégance dans un vers le nom de Constantinople, qui à lui seul formeroit presque un hémistiche, lui a fait préférer l'ancien nom de Byzance. (L. B.)

[2] D'Olivet n'approuve pas cet imparfait *sembloit*, qui lui paroît

Il se rend accessible à tous les janissaires:
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle[1].
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours:
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure:
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur visir?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite:
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, seigneur, ils marchent sous ses lois,

trop proche du présent *est content*. Louis Racine regarde *sembloit* comme une erreur typographique, et croit qu'il faut lire:

Et semble se promettre une heureuse victoire. (G.)

Quoi qu'il en soit, il est certain que le changement de temps demandoit que le sujet fût rappelé par un pronom.

[1] *Son inimitié voulut lorsqu'il vouloit;* cette phrase n'est ni correcte ni élégante. On remarque quelques vers plus haut, cette expression, *forçant ses soupçons*. Louis Racine observe que son père pouvoit mettre aisément *malgré ses soupçons*, au lieu de *forçant ses soupçons;* il a trouvé, ajoute-t-il, dans ce mot *forçant*, une élégance que d'autres que moi y trouveront peut-être.

Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits:
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années;
Mais enfin le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis, rapporter dans Byzance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance;
Mais si dans le combat le destin plus puissant [1]
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrace,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat [2].
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet:
On craignoit qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT.

Tel étoit son dessein: cet esclave est venu;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi! seigneur, le sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?

[1] VAR. Mais si dans ce combat le destin plus puissant.

[2] Toute l'histoire ottomane atteste la vérité de ce que dit Osmin, et témoigne combien les mœurs sont ici fidèlement peintes; mais l'auteur ne les a pas observées de même dans les caractères. (L.)

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus : un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins plus importants.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les siéges, les combats:
Il commande l'armée; et moi, dans une ville
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un visir!
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir:
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles;
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc? qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi! Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs états et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour;

Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance [1],
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance :
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats
Emportant après lui tous les cœurs des soldats [2],
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,

[1] Lorsque Boileau disoit que son ami avoit encore plus que lui le génie satirique, il citoit pour preuve ces quatre vers si admirables. (L. R.)

[2] On lit, dans quelques éditions faites après la mort de Racine,

Emporter après lui tous les cœurs des soldats.

Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'état,
N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé
Laissa dans le sérail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes;
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes[1],
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin? la sultane éperdue
N'eut plus d'autre desir que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards

[1] *Ses charmes.* Cette expression est remarquable. Par-tout ailleurs que dans cette pièce, Racine ne s'en seroit pas servi, et je n'en connois même aucun autre exemple, si ce n'est dans la fable. On dit bien d'un homme qu'il est charmant, mais on ne parle guère de *ses charmes;* c'est une expression que notre langue a réservée pour les femmes, tant les nuances du langage tiennent aux mœurs. Celles du sérail autorisoient cette expression de Racine. On sentira aisément, sans que j'en dise les raisons, qu'on peut parler des *charmes* d'un homme dans un pays où les femmes sont esclaves et renfermées. (L.)

Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir[1],
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui : ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit céler,
L'embarras irritant de ne s'oser parler[2],
Même témérité, périls, craintes communes,

[1] VAR. Et l'espoir achevant d'ébranler leur devoir.

[2] Ce morceau est un de ceux que Voltaire répétoit avec le plus de plaisir, et qu'il nous faisoit admirer le plus dans cette scène où tout lui paroissoit admirable. Il n'y a point d'homme de goût qui n'y ait remarqué, comme lui, cet art de la narration, plus difficile ici qu'ailleurs, puisqu'il s'agissoit de rendre vraisemblable, par le choix des circonstances, une liaison aussi singulière que celle de la sultane avec Bajazet, dans la situation où ils sont l'un et l'autre, et au milieu de tant d'obstacles et de périls. Cette fiction de la mort d'Amurat, qui est de l'invention du poëte, est un coup de maître. Le poëte s'est occupé de fonder son avant-scène, comme on fonde l'action même quand on veut prévenir toute objection. (L.)

Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux mêmes dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi! Roxane d'abord leur découvrant son ame
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore; et jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce;
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux [1].
Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi [2].

OSMIN.

Quoi! vous l'aimez, seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge

[1] VAR. Du père d'Amurat Atalide la nièce,
Qui même avec ses fils partagea sa tendresse,
Et fut dans ce palais élevée avec eux.

[2] *L'un et l'autre*, c'est-à-dire Roxane et Bajazet. Luneau Boisjermain demande comment Bajazet, qui aime et est aimé d'Atalide, a pu promettre cette princesse à Acomat: c'est que Bajazet ne se fait aucun scrupule de tromper Acomat, et qu'il s'en fait beaucoup trop de tromper Roxane. Nous verrons que cette contradiction est un des défauts de son rôle. (L.)

Je fisse de l'amour le vil apprentissage [1]?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue:
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse:
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé [2].

[1] Comme ces deux vers élèvent tout d'un coup le visir à sa juste hauteur, et lui donnent une place à part dans une révolution politique, où l'amour doit jouer un si grand rôle, ainsi que cela doit être dans le sérail, et dans le sérail où commande Roxane! (L.)

[2] Les vers précédents peignent les Turcs, et ces deux-ci peignent Acomat. On sent que ce vieux guerrier est bien capable de s'élever au-dessus des préjugés religieux de sa nation, et il le fait sentir en

Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendoit ma voix,
Et craignoit du sérail les rigoureuses lois;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte
Qui dans nos entretiens jetoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient: c'est elle et sa chère Atalide.
Demeure; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer [1].

deux mots. Cette scène excède la mesure ordinaire; elle a plus de deux cents vers. Pourquoi ne paroît-elle pas trop longue? C'est qu'il n'y a rien d'inutile; c'est que par-tout on y admire la fidélité dans les mœurs, et l'élégance dans l'expression. (L.) On a fait à Racine quelques chicanes grammaticales sur cette façon de parler, *prononcer le trépas;* elle est très juste, très belle, et très heureuse. *Prononcé* vaut mieux qu'*ordonné*, et, dans cette occasion, a tout-à-fait le même sens. (G.)

[1] Acomat me paroît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui soit dans ce caractère; et la beauté de la diction le relève encore: pas un seul vers ou dur ou foible; pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet, toutes les convenances parfaitement observées. Enfin, ce rôle me paroît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvoit l'introduire, et qu'il auroit été déplacé par-tout ailleurs. (VOLT.)

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZATIME, ZAIRE.

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet:
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps au pied de son rempart
Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le ciel en a déja réglé l'événement,
Et le sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, madame, et rompons le silence:
Fermons-lui dès ce jour les portes de Byzance;
Et sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? s'il triomphe au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire[1].
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déja par mes brigues secrétes

[1] VAR. Le conseil le plus prompt est le plus nécessaire.

Gagner de notre loi les sacrés interprètes:
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière:
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière[1];
Déployez en son nom cet étendard fatal[2],
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé;
Sur-tout qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis:
De tous leurs sentiments venez me rendre compte;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,

[1] Par-tout ailleurs cette expression, *la barrière des murs*, seroit impropre; mais ici elle est juste, parcequ'il s'agit des murs d'un sérail.

[2] Cet étendard fatal est la bannière de Mahomet, gardée religieusement dans le trésor du prince. Lorsqu'elle est arborée, tous les sujets, depuis l'âge de sept ans, sont obligés de prendre les armes et de se ranger sous ce drapeau. (L. B.)

Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter:
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du visir entendu le langage;
Bajazet vous est cher: savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours, seront en votre main?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui?

ATALIDE.

Quoi, madame! les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire;
Ses périls, ses respects, et sur-tout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas! pour mon repos que ne le puis-je croire!
Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler!
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait en secret amener devant moi [1].
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile;
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur [2].
Enfin, si je lui donne et la vie et l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc! à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser! O ciel, que prétendez-vous faire?

ROXANE.

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse;

[1] VAR. Pour l'entendre à mes yeux m'assurer de sa foi,
Je l'ai fait en secret amener devant moi.

[2] VAR. Mes yeux ne trouvoient point ce trouble, cette ardeur
Que leur avoit promis un discours trop flatteur.

Mais, toujours inquiète avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras;
Et, sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi-bien que le titre;
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits:
Et moi, qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire [1].
Toutefois, que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frère,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire:
Femmes, gardes, visir, pour lui j'ai tout séduit;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Graces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie [2].

[1] Le poëte n'a point encore appris aux spectateurs quel est le caractère de Roxane: c'est elle-même qui dès qu'elle paroît le fait connoître: c'est par elle qu'on apprend qu'elle est ambitieuse, fière, violente, ingrate, et perfide. Parcequ'elle n'a point encore reçu d'Amurat le titre d'épouse, elle a oublié [illegible] qu'elle a reçues de son amour; elle veut donner [illegible] à Bajazet; et la première fois qu'elle le verra, elle le menacera de la mort s'il ne l'épouse, et [illegible] C'est dans la Turquie que [illegible] (L. B.)

[2] Selon la grammaire, [illegible], mais le sens indique clairement que [illegible] de Bajazet. [illegible]

Bajazet touche presque au trône des sultans:
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'est où je l'attends.
Malgré tout mon amour, si, dans cette journée[1],
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée;
S'il ose m'alléguer une odieuse loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi;
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même[2],
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce:
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui[3]:
Je veux que, devant moi, sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;
Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

[1] VAR. Quel que soit mon amour, si dans cette journée.

[2] Ces vers contiennent le germe de toute l'intrigue; ils motivent et préparent la catastrophe; ils fixent avec précision le caractère de Roxane et la nature de son amour. (G.)

[3] *M'expliquer à lui*, pour *lui expliquer sa volonté:* expression énergique qui n'auroit pas besoin d'être justifiée, si tous les commentateurs n'avoient essayé de l'expliquer. On dit communément: *s'expliquer avec quelqu'un*, pour *avoir une explication;* mais *s'expliquer à quelqu'un*, c'est lui faire connoître ses sentiments, c'est lui ouvrir son cœur, et, dans la bouche de Roxane, c'est lui donner le choix de l'épouser ou de mourir. C'est ainsi que Racine a eu l'art de faire un trait de caractère d'une simple expression.

SCENE IV.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue!

ZAIRE.

Vous?

ATALIDE.

Je prévois déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir [1].

ZAIRE.

Mais, madame, pourquoi?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême?
Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même?

ZAIRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès long-temps, a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre! l'amour a-t-il tant de prudence!

[1] Heureuse imitation du vers de Virgile :

« Una salus victis nullam sperare salutem. »

Mot à mot : « L'unique salut des vaincus est de ne point espérer de salut. » (*Æneid.*, lib. II, v. 354.) (G.)

Tout sembloit avec nous être d'intelligence:
Roxane, se livrant tout entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi,
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche;
Et je croyois toucher au bienheureux moment
Où j'allois par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère;
Elle-même avec joie unit nos volontés:
Et, quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le desir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable:
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ses soins,
Lui rendit des respects: pouvoit-il faire moins[1]?

[1] Cette tirade offre plusieurs négligences: au commencement, les mots *touche* et *toucher*, qui ne sont séparés que par un vers;

Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite!
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse:
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un empire à mes foibles attraits;
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire:
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,
N'avoit que des soupirs qu'il répétoit toujours.
Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes:
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas! tout est fini: Roxane méprisée
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher;
Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher[1].
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix!
Au moins, si j'avois pu préparer son visage[2]!

ici, la répétition du mot *rendit;* et plus bas, cet hémistiche, *le ciel seul sait,* dont la consonnance nuit à l'harmonie.

[1] *La vertu qui s'effarouche :* Racine est le premier qui se soit servi de cette expression, devenue aujourd'hui d'un usage habituel.

[2] *Préparer un visage*, expression hardie et heureuse, pour dire :

Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage[1];
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr[2].
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure;
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi[3]?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAIRE.

Ah! dans quels soins, madame, allez-vous vous plonger[4]?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore:

préparer Bajazet à ne pas laisser paroître sur son visage l'éloignement que Roxane lui inspire. Les vers de Racine offrent un si grand nombre de ces locutions neuves, qu'il est impossible de les relever toutes.

[1] VAR. Mais, Zaïre, je puis attendre son passage.

[2] C'est ce qu'elle pense quand elle n'écoute que la raison, et c'est ce qu'elle ne pense plus quand elle n'écoute que l'amour. (L. R.)

[3] Ce vers, et ce qui précède, et ce qui suit, tout est plein de délicatesse et de grace. La situation ne paroît pas encore s'y opposer; mais à mesure que le péril croîtra, on va voir qu'en faisant son Atalide, Racine étoit encore trop près de sa Bérénice, et ne s'aperçut pas combien ce qui étoit charmant dans l'une alloit devenir petit dans l'autre, et contraire à l'esprit du sujet et à celui de la tragédie. (L.)

[4] On est *plongé dans le chagrin :* Racine a cru pouvoir dire par analogie *se plonger dans les soins*, expression qui n'auroit rien de répréhensible, si le mot *soins* n'étoit pas un peu foible pour exprimer l'état dans lequel se trouve Atalide.

N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale,
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale [1].
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
O ciel! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi!

[1] Voilà le nœud de toute l'intrigue clairement indiqué : le succès de la conspiration, la vie de Bajazet, celle d'Atalide, sont attachés à l'erreur de Roxane. Cet acte, excellent dans toutes ses parties, est un modèle de la manière dont il faut expliquer un sujet, faire connoître les personnages et fonder l'intérêt; il laisse l'ame du spectateur entre la crainte et l'espérance. (G.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I[1].

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Prince, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus; et je puis, dès ce jour,
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis:
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeste;
Votre vertu, seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée; elle penche pour vous;
Les chefs de notre loi conspirent avec nous;
Le visir Acomat vous répond de Byzance;
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,

[1] Cette scène si bien amenée, si bien préparée, est exécutée avec tout l'art dont Racine étoit capable; elle est forte de choses: la sultane y développe sa politique ambitieuse, Bajazet sa noblesse et sa fierté. (G.)

Et dont à ma faveur les ames asservies
M'ont vendu dès long-temps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant: c'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carrière[1],
Vous repoussez, seigneur, une main meurtrière:
L'exemple en est commun; et, parmi les sultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tous temps.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à-la-fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servois, je servois mon époux[2];
Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

[1] La Harpe et Geoffroi blâment cette expression. Cependant Boileau a dit *tenter une carrière*, dans l'épître sur le passage du Rhin; c'est-à-dire *tenter de parcourir une carrière*. Il en est de même du vers de Racine. *Entreprendre une carrière*, c'est entreprendre de la parcourir. Mais une *carrière* ne peut être ni *juste* ni *injuste*, et c'est l'emploi de cette épithète qui rend le vers de Racine répréhensible.

[2] VAR. Que, quand je vous servois, j'ai servi mon époux.

La proposition est amenée et motivée aussi adroitement qu'elle peut l'être. Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que ce rôle de Roxane est le seul où l'ambition ne refroidisse pas l'amour, qu'ordinairement tout autre mélange refroidit: c'est qu'ici l'intérêt de ces deux passions est le même, et qu'elles sont inséparables dans leur objet. Roxane ne peut épouser son amant qu'en le mettant sur le trône et en y montant avec lui. Le danger commun la justifie: c'est une des plus heureuses combinaisons dont Racine ait été redevable à la nature du sujet, et qui rendent la conception de ce rôle si tragique. (L.)

BAJAZET.

Ah! que proposez-vous, madame?

ROXANE.

Hé quoi, seigneur!

Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE.

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;
Et sans vous rappeler des exemples vulgaires,
Soliman (vous savez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier,
A son trône, à son lit daigna l'associer,
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice[1].

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,

[1] M. de Thou écrit que Roxelane se servit d'un prétexte de religion pour engager Soliman à l'épouser. On disoit aussi qu'elle l'avoit captivé par des philtres qu'une Juive lui avoit donnés. « Roxa-

Ce qu'étoit Soliman, et le peu que je suis.
Soliman jouissoit d'une pleine puissance:
L'Égypte ramenée à son obéissance;
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil;
Du Danube asservi les rives désolées;
De l'empire persan les bornes reculées;
Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
Faisoient taire les lois devant ses volontés.
Que suis-je? J'attends tout du peuple et de l'armée:
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères [1]?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman [2]:
Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,

« lana.... ut majorem dignitatis gradum adipisceretur, à simulatâ « religione occasionem sumpsit.... philtris ab hebræâ sagâ.... sub« ministratis. » (*Histor.*, lib. IX.) (L. B.)

[1] Ce vers a donné lieu à beaucoup de critiques. Sans doute des périls ne peuvent pas être *sincères*; mais c'est un artifice de style, dont Racine offre le premier exemple, de réunir deux mots par la même épithète, quand il se trouve dans le dernier un rapport exact, et dans l'autre une analogie d'idées suffisante: c'est ici le cas. Les périls sont *réels* quand les larmes sont *sincères*: ainsi l'une fait ici supposer l'autre, et la *sincérité* des larmes fait sous-entendre la réalité des dangers. (L.)

[2] Osman II, étranglé par les janissaires, en 1622, et successeur de Mustapha II, frère d'Achmet I, père d'Osman, et mort en 1617. (L. B.)

Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin? Maître de leur suffrage,
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien; et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends, seigneur. Je vois mon imprudence;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance:
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites
Et je le crois, seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez?
Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire
Que c'est à moi sur-tout qu'il importe de plaire?
Songez-vous que je tiens les portes du palais[1];
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais;
Que j'ai sur votre vie un empire suprême;
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime?
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus[2]?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous; et j'avois lieu de croire

[1] *Je tiens les portes*, pour dire *je suis maîtresse des portes*, n'est pas une façon de parler très élégante; mais elle est énergique et précise.

[2] VAR. Songez-vous dès long-temps que vous ne seriez plus?

Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point; ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse:
Je vous dois tout mon sang; ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous....

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées:
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir:
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête? et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence?
L'ingrat est-il touché de mes empressements?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements?
Ah! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grace;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère[1];
Il m'aime, tu le sais; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.

[1] On dit, *je m'assure dans vos bontés*, et *je me fie à vos bontés*. Suivant l'académie, *s'assurer dans* ou *en* est la seule locution correcte. L'autre locution est purement latine, et Racine a tenté de la faire passer dans notre langue, pour donner, dans certains cas, plus de rapidité à la pensée. On peut en juger en comparant les

N'en doute point, j'y cours; et, dès ce moment même...
Bajazet, écoutez; je sens que je vous aime:
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir:
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie[1].

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains:
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,

cas où il s'est servi de l'une et de l'autre préposition. Il dit ici:

Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère.

Et dans Athalie, act. III, sc. VII:

Ils ne s'assurent point en leur propre mérite.

Il est malheureux que l'usage n'ait pas adopté ce latinisme.

[1] Suivant la grammaire, ces deux verbes devroient être au même temps, puisque l'action que chacun exprime doit se passer au même moment; l'une dépend de l'autre: dès que le mot échappe à Roxane, Bajazet expire. Sans doute il eût été facile à Racine de mettre:

S'il m'échappe un seul mot, c'est fait de votre vie;

mais toute l'énergie de sa phrase disparoissoit. Cet imparfait et ce présent n'ont donc point été mis là sans raison. La longueur de l'un augmente la vivacité de l'autre. Il semble que Roxane veuille marquer par le premier verbe qu'elle est bien éloignée de vouloir prononcer ce mot fatal, et que par le second elle fasse sentir cependant avec quelle rapidité elle seroit obéie si le mot lui échappoit. Cette nuance dans la pensée et dans l'expression se fait sentir sur-tout lorsqu'on essaie de construire la phrase d'une autre manière; car alors l'effet est entièrement perdu. C'est ainsi que d'une faute Racine sait faire sortir une beauté qui le fait pardonner, et que souvent une critique grammaticale est terminée par un éloge du style.

Vous rendra dans son cœur votre première place.

ROXANE.

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudroit bien[1],
Que, si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si long-temps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute; et je devrois retenir ma foiblesse:
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté:
De toi dépend ma joie et ma félicité:
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!

[1] Tout ce morceau, pris bien avant dans le cœur humain, n'est que le développement de ce vers si frappant de passion et de vérité:

Bajazet, écoutez; je sens que je vous aime;

vers qui est du nombre de ceux qui valent une belle scène, parcequ'ils la renferment tout entière. Observons dans un art infiniment moins difficile sans doute que la tragédie, puisqu'il n'en est que la copie, dans l'art de la déclamation, un degré de perfection qui n'est guère moins rare que celui de la tragédie elle-même, et dont le mérite ressemble ici à celui de Racine. Quand la célèbre Clairon prononçoit ce vers:

Dans son cœur? Ah! crois-tu, etc.,

son accent prononcé et varié, son geste, ses yeux, toute sa [illegible] dans cette seule exclamation *ah!* exprimoient le complet [illegible]tier, au point qu'avec un peu d'intelligence on auroit [illegible] ce qu'elle alloit dire. Ce prodige de déclamation et de [illegible] et un autre du même genre dans le rôle d'OEdipe, joué par [illegible] sont les deux choses qui m'ont paru les plus étonnantes [illegible] genre de talent, qui aujourd'hui semble perdu. (L.)

Tu soupires enfin, et sembles te troubler:
Achève, parle.

BAJAZET.

O ciel, que ne puis-je parler!

ROXANE.

Quoi donc! Que dites vous? et que viens-je d'entendre?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre?
Quoi! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir:
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime;
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà! gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

BAJAZET, ROXANE, ACOMAT.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du sultan Amurat je reconnois l'empire:
Sortez. Que le sérail soit désormais fermé;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé[1].

[1] Voilà de la terreur tragique, et une de ces révolutions qui tiennent au caractère et à la passion d'un personnage, et semblent annoncer une catastrophe prochaine. Mais les écrivains capables

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée et court à la vengeance:
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Visir, songez à vous, je vous en averti;
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi!

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'espérois un jour vous mieux récompenser.
Mais, c'en est fait, vous dis-je; il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le sérail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

de ces grands coups de théâtre savent reculer ce qu'ils [illegible] de précipiter. (L.) Il est remarquable que Voltaire [illegible] cette situation dans la scène VII de l'acte III de Zaïre. (G.)

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse[1] !

ACOMAT.

Hé bien!

L'usage des sultans à ses vœux est contraire;
Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, seigneur, d'une mort manifeste,
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste[2]!

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire[3]?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

[1] Voltaire citoit souvent ce vers en dérision, et je crois qu'il n'avoit pas tort. Cela est petit, même pour le fond des choses, et encore plus par l'expression. C'est ici que le rôle de Bajazet commence à être au-dessous du sujet. Ce malheureux vers annonce toute la misère du personnage qu'il va jouer dans cette scène et dans le reste de la pièce : il ne sera plus qu'un amoureux de roman, et quelquefois de comédie. (L.)

[2] *Arracher d'une mort manifeste le sang dont vous faites le reste*: Cette phrase manque à-la-fois d'élégance et de correction. On ne dit pas *faire le reste d'un sang*, mais *être le reste*.

[3] A quoi se rapporte *en?* Il faut deviner que c'est au mariage de Bajazet avec Roxane : le sens l'indique; mais le poëte auroit dû marquer plus exactement ce rapport. (G.)

BAJAZET.

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux:
Son esclave trouva grace devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgraces;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé;
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée:
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret[1]...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet[2]
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

[1] Le pronom *la* semble ici se rapporter à *la mort*, comme s'y rapportent tous les pronoms qui précèdent; et cependant, en ne consultant que le sens de la phrase, on voit que ce pronom désigne *la vie agitée* de Bajazet. Cette négligence est assez commune dans Racine. Nous la remarquons ici pour n'y plus revenir.

[2] Le mot propre étoit *avec raison*. On dit bien *j'ai sujet de me plaindre de vous*, mais *je me plains avec sujet* est une phrase qui ne peut être supportée que dans le style familier. (L.)

ACOMAT.

Ah! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur: dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher;
Du sérail, s'il le faut, venez forcer la porte;
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé malgré moi du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même[1];
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez: affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

[1] Racine s'est emparé du vers de Corneille:

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. (G.)

BAJAZET.

Moi!

ACOMAT.

Ne rougissez point: le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux serments.
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre:
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'état fut leur unique loi;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur[1].

[1] Tous les mérites sont réunis dans le discours ferme et mesuré d'Acomat. La politique ottomane y est, quoique en passant, caractérisée comme dans l'histoire, et burinée comme en poésie. Mais plus j'admire Acomat, plus je suis révolté contre Bajazet. Passons que le visir ne le presse pas davantage, par une discrétion respectueuse, sur son étrange obstination; mais quand le prince parle de perfidie, que répondroit-il si Acomat lui disoit: « Vous n'y pensez pas. Ah! depuis long-temps vous êtes *perfide* envers Roxane, puisque très certainement elle se persuade que vous l'épouserez, et qu'à coup sûr vous le lui avez laissé croire. Où est donc le grand crime et le grand malheur de la tromper un peu plus long-temps quand il s'agit de la sauver, et de sauver vous, moi, tous vos amis; en un mot, quand il s'agit de vivre et de régner? » Voilà ce que l'auteur n'a pas voulu faire dire au visir, de peur de trop écraser Bajazet, et pour lui épargner le ridicule de la seule réponse plausible: J'en aime une autre. Qu'on imagine l'effet qu'une pareille réponse feroit sur un homme tel qu'Acomat, et le profond mépris qu'elle lui inspireroit pour le prince qu'il veut servir. Aussi Racine s'est-il cru obligé, pour relever un peu ce pauvre prince aux yeux des spectateurs, de faire dire au visir qu'il admire ce *courage* et *cette foi*, ce qu'assurément Acomat n'a jamais pu dire. C'est le seul

BAJAZET.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'état[1].
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible! O trop constante foi[2]
Que, même en périssant, j'admire malgré moi!
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde...! Mais quel bonheur nous envoie Atalide?

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah, madame! venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous: Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas:
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas[3].

endroit faux de ce superbe rôle, et c'est le rôle de Bajazet qui en est cause. (L.)

[1] Le pronom *les* est trop éloigné de *héros* auquel il se rapporte, et qui se trouve placé neuf vers plus haut. (G.)

[2] VAR. O courage! O vertus! O trop constante foi!

[3] Vers admirablement placé pour faire renaître un rayon d'espérance. (G.)

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse;
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups:
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard: voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit: mais vous l'avez voulu;
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu [1].
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence:
Vos pleurs vous trahiroient; cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner:
Il faut vous rendre; il faut me quitter, et régner.

BAJAZET.

Vous quitter!

[1] On ne peut ni reculer ni avancer des pleurs. On sent bien que l'idée de l'auteur est: *J'ai reculé le moment de vos pleurs;* mais ce n'est pas là le cas de l'ellipse, parcequ'il n'y a aucun rapport entre le propre et le figuré. (L.)

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi;
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourments[1].
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée:
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence;
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs[2]
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs;
Mais, hélas! épargnez une ame plus timide;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs,

[1] Ces vers non seulement ont le mérite de la vérité et de l'élégance, mais sont encore parfaitement adaptés à la situation. Le charme de ce style est encore ici d'autant plus senti, qu'Atalide fait ce qu'elle doit faire, et dit ce qu'elle doit dire. Mais quoique l'auteur se soutienne dans la fin de cet acte à force de talent, voyez cependant comme tout languit, depuis cette première scène terminée d'une manière si tragique, et comme le ton général a baissé, parceque Bajazet n'a pas eu celui qu'il devoit avoir. (L.)

[2] *Quelques plaisirs* au pluriel n'est ni exact ni élégant. Il ne s'agit ici que d'un seul plaisir, de celui de prouver sa foi. Il falloit donc absolument le singulier.

Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs!

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
Je célébre à vos yeux ce funeste hyménée?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai[1].
Peut-être à mon destin, seigneur, j'obéirai.
Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes[2].
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu;
Que vous vivez; qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence;
Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter;
Mes serments redoublés de ne vous point quitter:

[1] Il faudroit *ne vous informez point de ce que je deviendrai;* et pourquoi le faudroit-il? parceque aucun verbe ne peut avoir deux régimes simples, ou deux accusatifs, comme on parleroit en latin: Ne vous informez point *ce*, c'est-à-dire la chose que je deviendrai. Alors *vous* et *ce* sont deux régimes simples, ce qui est contraire au principe. Il eût été facile de mettre *ne me demandez point*, etc. (D'O.)

[2] La Harpe observe qu'en prose on diroit chercher des *soulagements*, des *consolations;* mais en poésie chercher *des charmes* est bien plus heureux. D'ailleurs, il y a analogie avec cette expression élégante et reçue, *charmer les douleurs*.

Tout cela finiroit par une perfidie!
J'épouserois, et qui? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts[1],
Qui m'offre, ou son hymen, ou la mort infaillible[2];
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour?
Ah! qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée!

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez: si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La sultane vous aime; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, seigneur, plus de soin de lui plaire;
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends: je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,

[1] VAR. Qui présente à mes yeux les supplices tout prêts.

[2] On ne peut point dire *elle m'offre la mort infaillible*, parceque la mort, prise dans un sens absolu, est toujours infaillible; mais la phrase eut été correcte, si Racine eût dit: *elle m'offre une mort infaillible*, c'est-à-dire un genre de mort auquel on ne peut échapper. L'article indéfini *une* donne un sens vague au mot *mort*, ce qui permet de le modifier par une épithète. Il y a donc ici une incorrection de langage.

D'un lâche désespoir ma vertu consternée [1]
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace;
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurois promis:
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le temps que je voudrois lui plaire,
Feroient par leur désordre un effet tout contraire [2];
Et de mes froids soupirs ses regards offensés
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie;
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous!
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse!
Je me parjurerois! Et, par cette bassesse...
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de son amour,
Je vous verrois, sans doute, en rougir la première.

[1] Racine le fils condamne cette expression, *consternée d'un lâche désespoir.* M. de La Harpe observe que l'on peut être *consterné du désespoir de quelqu'un*, et non pas de son propre désespoir. Il est certain que l'usage n'admet point cette façon de parler. Je n'oserois assurer qu'elle doive être exclue de la poésie. (G.)

[2] *Le désordre de la bouche et des yeux* n'est pas une phrase françoise, et ne rend pas l'idée de l'auteur. (L.)

Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre:
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O ciel! que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel! pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire [1]?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler?
Mais on me présentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat! quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux;
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.

[1] Il est certain que l'auteur n'a point rendu sa pensée. Atalide vouloit dire: *Pouvez-vous croire que je sois moins jalouse de ma gloire, que vous n'êtes jaloux de la vôtre?* (L. B.) Au contraire, elle semble dire: *Pouvez-vous croire que ma gloire me touche moins qu'elle ne vous touche?* (D'O.)

us-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne:
-elle, en vous quittant, fait sortir le visir?
s gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
fin, dans sa fureur implorant mon adresse,
pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
it-être elle n'attend qu'un espoir incertain[1]
i lui fasse tomber les armes de la main.
ez, seigneur, sauvez votre vie et la mienne[2].

BAJAZET.

bien... Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

! daignez sur ce choix ne me point consulter[3].
ccasion, le ciel pourra vous les dicter.
ez : entre elle et vous je ne dois point paraître:
tre trouble ou le mien nous feroit reconnaître.
ez: encore un coup, je n'ose m'y trouver.
es... tout ce qu'il faut, seigneur, pour vous sauver.

Le mot *peut-être* revient trois fois dans cette tirade. On re-que un exemple de la même négligence dans la tirade précé-te de Bajazet: le mot *mais* y est également répété trois fois, et 1ot *peut-être* s'y trouve encore deux.

VAR. Allez, seigneur; tentez cette dernière voie.

BAJAZET.

Hé bien!... Mais quels discours voulez-vous que j'emploie?

Quelle foule de convenances justes et fines réunies dans ce , auquel le commun des lecteurs ne prend pas garde! Ce sont es vers que jamais un homme médiocre ne peut ni trouver précier. Des auteurs tels que Racine sont encore au-dessus autres, même quand ils sont au-dessous d'eux-mêmes. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai, sa grace est prononcée?

ZAIRE.

Je vous l'ai dit, madame : une esclave empressée,
Qui couroit de Roxane accomplir le desir,
Aux portes du sérail a reçu le visir.
Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langa(
Le transport du visir marquoit sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris, sans doute, une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû; je ne m'en repens pas.

ZAIRE.

Quoi, madame! Quelle est cette nouvelle alarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement

ı pu faire un si prompt changement ¹?
en sa fureur paroissoit inflexible;
le son cœur quelque gage infaillible?
épouse-t-il?

ZAIRE.

Je n'en ai rien appris.
in s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix;
e que vous-même avez su lui prescrire,
use, en un mot...

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre!

ZAIRE.

us repentez-vous des généreux discours
s dictoit le soin de conserver ses jours?

ATALIDE.

ı: il ne fera que ce qu'il a dû faire.
ıts trop jaloux, c'est à vous de vous taire:
t l'épouse, il suit mes volontés;

nmence cette jalousie qui gâte tout, et qui, dans la si-
nnée, n'a point d'excuse. Atalide elle-même a parfaite-
qué, dans sa dernière conversation avec Bajazet, tout
rendre ce changement très simple et très vraisemblable,
ait la moindre apparence d'infidélité. Qu'on relise cette
ène du second acte; elle rend toutes celles du troisième
es. Je sais que ces sortes de contradictions, cette espèce
n, s'il faut dire le mot, sont de l'essence de l'amour.
e n'est pas cette nature-là qu'il faut montrer dans une
e poëte a le choix de celle qu'il veut et doit peindre, et
isir celle qui convient à son tableau et à son dessein.
dans l'idylle et l'élégie jusqu'à la fin de cet acte, et n'ou-
ue nous sommes entre le poignard et le cordon. Cette
st la plaie secrète de l'ouvrage. (L.)

Respectez ma vertu qui vous a surmontés;
A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi sans regret me le représenter
Au trône où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois, je suis toujours la même.
Je voulois qu'il m'aimât, chère Zaïre; il m'aime:
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui
Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAIRE.

Mourir! Quoi! vous auriez un dessein si funeste?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant; tu t'étonnes du reste!
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui:
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas! il peut bien penser avec justice
Que, si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux savoir...

ZAIRE.

Modérez-vous, de grace:
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le visir.

SCENE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE.

ACOMAT.

Enfin, nos amants sont d'accord [1],
Madame ; un calme heureux nous remet dans le port.
La sultane a laissé désarmer sa colère ;
Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;
Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophéte divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zéle.
N'attendez point de moi ces doux emportements,
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants ;
Mais si, par d'autres soins, plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,

[1] L'arrivée d'Acomat n'apprend au fond rien de nouveau; mais ce visir donne quelques détails qui servent à enflammer la jalousie d'Atalide : c'est le seul motif de la scène; et Acomat est assez bien choisi pour ce message : car ce vieux politique, peu fait à ce langage de l'amour, et ne connoissant pas la force des termes, emploie les plus énergiques pour mieux peindre une réconciliation qu'il croit qu'Atalide desire autant que lui. L'ignorance où il est des sentiments de cette princesse donne beaucoup d'intérét à son récit. (G.)

Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis...

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouse-t-il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi:
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour, et la fortune,
J'étois de ce palais sorti désespéré.
Déja, sur un vaisseau dans le port préparé [1],
Chargeant de mon débris les reliques plus chères [2],
Je méditois ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au palais rappelé,

[1] VAR. Déja, dans un vaisseau sur l'Euxin préparé.

[2] *Les reliques d'un débris*, pour *les restes précieux d'un débris*. Le mot *relique* sans épithète ne se dit que de la dépouille mortelle des saints; avec une épithète il peut encore entrer dans le style noble. Geoffroi a trouvé dans cette expression une imitation du *relliquiæ Danaum* de Virgile; il a également observé que *reliques plus chères* est ici pour *les plus chères*. Cette ellipse seroit favorable à la précision et à la poésie, si l'inversion ne nuisoit pas à l'harmonie du vers.

Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du sérail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutoit son amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence :
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai long-temps, immobile, observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvroient son ame,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ses feux, madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas !

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
« Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
« Allez lui préparer les honneurs souverains ;
« Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :
« Le sérail va bientôt vous en donner l'exemple. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé ;
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds [1] !
Je vais le couronner, madame, et j'en réponds.

[1] Je doute qu'aujourd'hui les poëtes aient encore le privilège d'employer *vers* pour *envers*, ces deux prépositions ayant des sens

SCENE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie[1].

ZAIRE.

Ah, madame! croyez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?
Quoi donc! à ce spectacle irai-je m'exposer[2]?
Tu vois que c'en est fait, ils se vont épouser;
La sultane est contente; il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de sa foi,
Il s'alloit plein d'amour sacrifier pour moi;
Lorsque son cœur, tantôt m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse;
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir;
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir,
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,

tout-à-fait différents; et quoique *respects* et *devoirs* soient presque synonymes, on ne dit pas *s'acquitter de ses respects*, comme on dit *s'acquitter de ses devoirs*. (D'O.)

[1] VAR. Allons, retirons-nous, ne troublons point sa joie.

[2] Dans le langage ordinaire on ne diroit pas *s'exposer à un spectacle*, pour *être présente à un spectacle;* mais on doit remarquer qu'Atalide s'exposeroit véritablement si elle assistoit au bonheur de sa rivale, et cette expression est ici pleine de justesse et d'énergie.

Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?
Ah! peut-être, après tout, que sans trop se forcer[1],
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser[2].
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grace nouvelle;
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs;
Elle l'aime; un empire autorise ses pleurs:
Tant d'amour touche enfin une ame généreuse.
Hélas! que de raisons contre une malheureuse[3]!

ZAIRE.

Mais ce succès, madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois en vain[4].

[1] *Après tout... vois-tu... à ne point mentir... à dire vrai... encore un coup*, etc.: locutions communes, plus fréquentes dans Bajazet que dans les autres tragédies de Racine; et c'est peut-être ce qui faisoit dire à Boileau que le style de Bajazet étoit négligé, si toutefois on peut regarder ce mot comme authentique. (G.) *En la voyant il a vu*, est une légère négligence.

[2] Tout cela est dans la nature; mais ici cette nature est insupportable. Ces petites inquiétudes amoureuses, qui ne peuvent par elles-mêmes rien produire qu'une scène d'explication dans une comédie, et qui ne valent pas davantage, n'ont aucune proportion avec ce qu'elles produisent, et il en faut entre les moyens et les effets; c'est une des règles fondamentales de l'art dramatique. C'est la seule fois que Racine l'a violée, et il ne falloit rien moins que tout son génie pour que cette faute n'ait pas tué la pièce. (L.)

[3] *Une malheureuse* est devenu une expression triviale; mais le vers est naturel et touchant, et cette ressource est nécessaire au talent dont, sans cela, la langue s'appauvriroit tous les jours par les bizarreries et les usurpations du discours familier. (L.)

[4] Cette phrase est familière. Cependant elle ne choque point ici.

Je ne prends point plaisir à croître ma misère[1];
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas:
Mais après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse:
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part?
A me chercher lui-même attendroit-il si tard,
N'étoit que de son cœur le trop juste reproche[2]
Lui fait peut-être, hélas! éviter cette approche?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci:
Il ne me verra plus.

C'est que le ton général de la scène n'est guère au-dessus de la haute comédie. Mettez *non, vois-tu* dans une scène tragique, on rira. Ainsi, même en péchant par le fond, Racine conserve ce sentiment des plus petites convenances dans les détails. (L.)

[1] *Croître* est un verbe neutre. Suivant Richelet, on peut le faire actif en vers, et, ce qui vaut mieux que l'autorité de Richelet, Racine l'a employé activement, non seulement dans ce vers, mais dans *Iphigénie* et dans *Esther*. (G.) Le dictionnaire de l'académie dit expressément que *croître*, dans le sens d'*augmenter*, est actif en poésie.

[2] *N'étoit que*, pour *si ce n'étoit que*, peut trouver place dans la poésie légère, mais n'est point assez noble pour la poésie soutenue. Il en est de même de *vois-je pas* pour *ne vois-je pas*, qu'on trouve un peu plus loin. Racine et Voltaire se sont quelquefois permis cette licence. Le mot *approche*, dans le vers suivant, ne peut être dit pour *entrevue*. Il y a impropriété d'expression.

ZAIRE.

Madame, le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'en est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, madame, à craindre pour ma vie;
Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur,
Ne me reprochoient point mon injuste bonheur[1];
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main;
Je suis libre; et je puis contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez[2]!

ATALIDE.

Non, seigneur

[1] VAR. Et je serois heureux, si je pouvois goûter
Quelque bonheur, au prix qu'il vient de m'en [illegible]

[2] Voilà le germe du *Zaïre, vous pleurez*. La situation [illegible]
vive dans Zaïre; le mot est mieux placé; il n'est pas p[illegible]
locutions oiseuses *que vois-je, qu'avez-vous*, qui en dé[illegible]
l'effet. (G.)

Je ne murmure point contre votre bonheur:
Le ciel, le juste ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle:
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux:
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale;
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous [1].
Roxane s'estimoit assez récompensée:
Et j'aurois en mourant cette douce pensée,
Que, vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame! Ah! croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer?
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire:
La sultane a suivi son penchant ordinaire;

[1] *Gages d'amour*, façon de parler peu tragique, et qui revient trop souvent dans cette pièce. (G.)

Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour;
Soit que le temps trop cher la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours:
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
Et, se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité,
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre moi je vous vois irritée
Reprocher votre mort à mon ame agitée;
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin; laissez agir ma foi:
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée [1].
La voici.

[1] C'est dans cette scène que l'on voit plus que jamais combien

ATALIDE.

Juste ciel! où va-t-il s'exposer?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCENE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE, ZAIRE.

ROXANE.

Venez, seigneur, venez: il est temps de paraître,
Et que tout le sérail reconnoisse son maître:
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.

les moyens de l'intrigue que l'auteur a fondée sur la jalousie d'Atalide et la pusillanimité de son amant sont foibles et faux. Il n'est pas concevable que les détails décisifs où Bajazet vient d'entrer *touchent* assez *foiblement* Atalide pour qu'il se croie obligé de tout risquer et de tout perdre. La confiance très juste qu'elle lui a montrée dans le second acte ne permet pas qu'au troisième elle soupçonne sa véracité, contre toute vraisemblance. Première faute. La seconde, bien plus grave, c'est le désespoir puéril (il faut trancher le terme) qui fait perdre la tête à Bajazet. Il devoit lui dire: « Dans la crise où nous sommes, il ne s'agit pas de vous persuader, « mais de vous sauver ainsi que moi. Graces au ciel, je n'ai rien « promis, et je suis à portée de tout faire. Encore un moment, et « je vais être le maître de récompenser Roxane comme il me plaira, « de couronner Atalide, et de n'être ni ingrat d'un côté, ni infi« dèle de l'autre. » En parlant ainsi, il parloit en homme. Quand on songe qu'il ne s'agit de rien moins que du salut d'un ami tel qu'Acomat, de celui d'Atalide, de Bajazet lui-même, et de l'empire, on est forcé d'avouer que les raffinements de délicatesse d'un côté, et la folle complaisance de l'autre, sont l'opposé de la tragédie, parcequ'ils le sont du bon sens. Les madrigaux sont par

Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée [1],
Je jurois qu'il voyoit sa dernière journée:
A peine cependant Bajazet m'a parlé;
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse:
J'ai prononcé sa grace, et je crois sa promesse [2].

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi;
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance [3],

trop déplacés au milieu des glaives; et remarquez qu'en donnant à Bajazet cette fermeté qui le relevoit d'ailleurs, rien n'empêchoit que son intrigue avec Atalide ne fût de même découverte, et que l'action ne marchât vers le dénouement. Bajazet eût été ce qu'il devoit être, et le spectateur n'eût pas été dans le cas de dire que s'il périt, c'est qu'il l'a bien voulu; et qu'un prince qui, dans de pareilles circonstances, sacrifie tout à de si minces scrupules de tendresse, non seulement n'est point un héros, et encore moins un héros turc, mais ne mérite nullement qu'on se perde pour le servir. Je le répète: si Racine s'est mépris à ce point cette seule fois, c'est qu'égaré par le grand succès de *Bérénice*, il s'est laissé aller très mal-à-propos au plaisir de traiter encore une fois ces délicatesses de l'amour, qu'il entendoit si bien, mais qui n'alloient bien qu'à *Bérénice*. (L.)

[1] On ne peut pas dire *fixe à se venger;* mais *fixe* passeroit à la faveur de *déterminée,* s'il n'avoit pas l'inconvénient plus grave de former un pléonasme. (G.)

[2] VAR. J'ai prononcé sa grace, et j'en crois sa promesse.

[3] VAR. Oui, je vous ai promis, et je m'en souviendrai.

Vous répondront toujours de ma reconnoissance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE, ZAIRE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô ciel! suis-je frappée!
Est-ce un songe? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé?
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?
J'ai cru qu'il me juroit que jusques à la mort
Son amour me laissoit maîtresse de son sort.
Se repent-il déja de m'avoir apaisée?
Mais moi-même tantôt me serois-je abusée?
Ah!... Mais il vous parloit: quels étoient ses discours[1],
Madame?

ATALIDE.

Moi, madame! Il vous aime toujours.

Que fidèle à vos soins autant que je vivrai,
Mon respect éternel, ma juste complaisance, etc.

[1] Cet entretien entre deux rivales inspire la terreur; la dureté et la violence de Roxane contrastent bien avec la douceur et la timidité d'Atalide; la jalousie de la sultane, dont on aperçoit les premiers traits, laisse appréhender les excès les plus funestes. Ce moment est vraiment tragique, parceque les personnages sont dans un grand danger; et cependant le dialogue est simple, naturel; il n'y a aucun fracas sur la scène. (G.)

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.
Mais, de grace, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés long-temps entretenue,
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré:
J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré.
Mais, madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiéte, et qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême:
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt...

ROXANE.

Madame, c'est assez:
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi: j'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude:
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins;
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCENE VII.

ROXANE.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits;
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurai-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager:
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide?
Quel seroit son dessein? Qu'a-t-elle fait pour lui?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui?
Mais, hélas! de l'amour ignorons-nous l'empire?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère?

Ah! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé[1] ?
N'eût-il pas sans regret secondé mon envie?
L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie?
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler?
Que veut-on?

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler:
Mais, madame, un esclave arrive de l'armée;
Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux,
Aux ordres du sultan qui s'adressent à vous.
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie[2].

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.

[1] *Offre*, du temps de Racine, étoit des deux genres; aujourd'hui il ne s'emploie qu'au féminin. (G)

[2] L'arrivée de cet Orcan, qu'on ne voit pas, redouble l'intérêt, augmente la terreur, parcequ'on soupçonne qu'il est porteur d'ordres atroces. Cet incident coupe le monologue de Roxane: la seconde partie est bien plus vive que la première, parcequ'il survient à Roxane un nouvel embarras. La situation de la sultane est vraiment théâtrale. (G.)

Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance;
Et, souhaitant sur-tout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre?
Quel peut être cet ordre? et que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre:
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre?
Quel est mon empereur? Bajazet? Amurat?
J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut-être un ingrat[1].
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste?
Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet; étonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

[1] Ce vers heureux et précis explique parfaitement le trouble de Roxane: placée entre deux écueils, elle n'a que le choix. Le parti qu'elle prend laisse le spectateur dans une vive attente, excite puissamment la curiosité, et termine l'acte de la manière la plus intéressante. (G.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

—

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Ah! sais-tu mes frayeurs? sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux?
En ce moment fatal, que je crains sa venue!
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue?
Qu'a-t-il dit? se rend-il, Zaïre, à mes raisons?
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande:
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit:*

« Après tant d'injustes détours,
« Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie!
« Mais je veux bien prendre soin d'une vie
« Dont vous jurez que dépendent vos jours:
« Je verrai la sultane; et, par ma complaisance,
« Par de nouveaux serments de ma reconnoissance,

« J'apaiserai, si je puis, son courroux.
« N'exigez rien de plus : ni la mort, ni vous-même
« Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
« Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

Hélas! que me dit-il? Croit-il que je l'ignore?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore[1]?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie!
Funeste aveuglement! perfide jalousie!
Récit menteur, soupçon que je n'ai pu céler,
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler!
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente[2]:
J'étois aimée, heureuse; et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas:
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas:
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime:
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens!
Mais à d'autres périls je crains de le commettre[3].

[1] VAR. Ne sais-tu pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore?

[2] *C'est fait*, *c'étoit fait*, sont du style familier. *C'en est fait*, *c'en étoit fait*, sont du style soutenu. Telles sont les nuances du langage. *En* n'a été retranché ici que pour la mesure; ce qui prouve la négligence. (L.)

[3] *Commettre à des périls*, pour *exposer*, est un latinisme que Racine a voulu introduire dans la langue, mais que l'usage n'a pas consacré. La raison en est toute simple. Il est de règle positive

ZAIRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! cachons cette lettre!

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE, à Zatime.

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, à Zaire.

Va, cours; et tâche enfin de le persuader.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

[illegible]

Madame, [illegible]

De tout [illegible]

[illegible]

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu:
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux: la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, madame! Osmin...

ROXANE.

Étoit mal averti[1];
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE, *à part.*

Quel revers!

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas?

ROXANE.

Non, madame: vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, madame! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire!

[1] Terme impropre en cette occasion. Le mot propre étoit *mal instruit*, *mal informé;* car Osmin n'a reçu aucun avis, aucune nouvelle, et c'est dans ce cas seulement qu'il eût pu être *mal averti*. Du reste, tout le dialogue de cette scène est un modèle de précision, de justesse, et d'art. (L.)

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, *à part.*

O ciel!

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il?

ROXANE.

Voyez : lisez vous-même.
Vous connoissez, madame, et la lettre et le seing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(*Elle lit.*)

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
« Je vous ai fait porter mes ordres absolus :
« Je ne veux point douter de votre obéissance,
« Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
« Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
« Et confirme en partant mon ordre souverain.
« Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
« Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE, *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un prince sans appui:
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui;
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une ame;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE.

Moi, madame!
Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr;
Mais...

ATALIDE.

Quoi donc? qu'avez-vous résolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir!

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi! ce prince aimable... qui vous aime[1],
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!

ROXANE.

Il le faut; et déja mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

[1] *Ce prince aimable* échappe à l'amour; *qui vous aime* est de réflexion. Ce sont là des traits de maître. (L.)

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine;
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours[1].

SCENE IV.

ROXANE.

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée!
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
Ardente, elle veilloit au soin de mon amour:
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidéle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens;
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout: il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a su réussir;
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas, au travers de son saisissement[2],

[1] Métonymie élégante; en prose il faudroit dire *tout ce qui convaincra ces perfides amants;* car on ne peut proprement *convaincre* que les personnes, et non pas les choses. C'est de Racine et de Boileau que nous avons appris à figurer convenablement la langue poétique. (L.)

[2] *Vois-je pas*, pour *ne vois-je pas :* licence permise à la poésie, et consacrée par de fréquents exemples dans Racine et dans Voltaire. Il y a des licences qui ont un air de hardiesse; il y en a qui

Un cœur dans ses douleurs content de son amant [1]?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée [2].
N'importe : poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je!
Quoi donc! à me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le visir me presse [3].
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux [4] :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux;
Laissons de leur amour la recherche importune;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune :
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale [5],

donnent à la diction un air de naturel, et celle-ci est du nombre. (L.)

[1] Observation aussi juste que fine, et qui ne devoit pas échapper à une femme jalouse, ni au poëte qui a le mieux connu les femmes. (L.)

[2] VAR. Ce n'est que pour ses jours qu'elle est inquiétée.

[3] Le verbe *presse*, qui a plusieurs sujets, devroit être au pluriel. Nous avons déja relevé une négligence de ce genre.

[4] Cette phrase un peu prosaïque et même familière ne blesse point ici, grace à la vérité des mouvements divers qui agitent Roxane, et qui font que le spectateur délibère pour ainsi dire avec elle. C'est à force de vérité que Racine fait passer, et ce qu'il a de plus hardi, et ce qu'il a de plus simple. (L.)

[5] *Libérale de mes bienfaits! lâchement libérale!* Quel choix de termes, et quelle justesse de rapports! (L.)

Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant:
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide;
Et, d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux [1].
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre [2].
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah! que viens-tu m'apprendre [3],
Zatime? Bajazet en est-il amoureux [4]?

[1] Ajax, dans Sophocle, s'exprime à-peu-près de même: « O Jupiter, s'écrie-t-il, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer « ce méchant fourbe (Ulysse) que je hais! que ne puis-je percer le « cœur de deux injustes rois, et me tuer moi-même après eux! » (*Note manuscrite de Racine; Sophocle de la bibliothèque du roi*, p. 18.) (L.) Dans le vers précédent, *les unissant d'un même poignard:* expression d'une hardiesse heureuse. (G.)

[2] VAR. Sans doute, j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre.

[3] On ne peut pas se démentir plus promptement, ni se contredire dans les termes plus formellement; et tout cela est si vrai, tout cela est tellement de l'amour, qu'on ne prend garde ni à la contradiction apparente, ni à la vérité de l'imitation. La situation seule nous occupe. (L.)

[4] La question est familière, même dans la bouche d'une sultane, au moment d'une si grande crise: le mot *amoureux*, et cette

Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux

ZATIME.

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie [1]
Que par de longs soupirs et des gémissements
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein [2] :
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne... Pourquoi frémir? et quel trouble soudain
Me glace à cet objet, et fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée ;
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :

« . . . . ni la mort, ni vous-même,

façon de parler, *être amoureux de quelqu'un*, doivent être bannis de la tragédie, comme exprimant une sorte d'amour qui n'est ni assez sérieuse, ni assez noble. (G.)

[1] On diroit bien *ses soupirs et ses gémissements marquent encore un reste de vie;* mais quand le nominatif est une personne, il faut dire *elle ne montre*. C'est que le mot *marquer*, dans les personnes, suppose toujours une intention; *elle marque de la haine, de l'amour*, etc. Ces petites distinctions tiennent à la logique de la grammaire, et c'est dans un écrivain tel que Racine qu'il faut les observer, d'autant plus qu'il y manque plus rarement. (L.)

[2] Le mot *sein* se trouve employé deux vers plus haut. Dans le vers suivant, le mot *lettre* signifie *l'écriture*. C'est la seconde fois que Racine l'emploie dans ce sens. (G.)

« Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
« Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

Ah! de la trahison me voilà donc instruite!
Je reconnois l'appât dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour étoit récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé!
Ah! je respire enfin; et ma joie est extrême
Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger[1].
Qu'il meure: vengeons-nous. Courez: qu'on le saisisse;
Que la main des muets s'arme pour son supplice;
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah, madame!

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, madame, où je vous vois,

[1] C'est ainsi que l'amour est *tranquille* dans ses fureurs; et remarquez que Roxane se croit de bonne foi très *tranquille*, parcequ'elle est sûre de ce qui la met au désespoir. Quelle *tranquillité!* que les passions sont folles! et qu'il seroit à souhaiter qu'en les voyant si bien peintes on n'apprît qu'à les plaindre et à les mépriser! Mais malheureusement l'homme se fait souvent un poison de ce qui devroit être un antidote: c'est pour cela que Racine se reprochoit ses tragédies. (L.)

J'osois vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre;
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui?
Et qui sait si déja quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE.

Avec quelle insolence et quelle cruauté [1]
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité!
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire!
Tu ne remportois pas une grande victoire [2],

[1] La réflexion de Zatime est frappante; mais Roxane, tout entière à la passion, ne répond qu'à sa propre pensée. Nous avons déja remarqué un artifice semblable de style dans le rôle d'Hermione. Racine est le premier qui ait tiré des effets admirables de cette préoccupation qui fait tout oublier.

[2] Quelques commentateurs veulent trouver ici une imitation du discours de Junon. (*Æneid.*, lib. IV, v. 93.) Mais les deux personnages ne sont pas animés des mêmes sentiments. Ce qui chez Junon est une ironie, chez Roxane devient un reproche touchant; et quoique le vers

Tu ne remportois pas une grande victoire

paroisse une traduction de *egregiam laudem, et spolia ampla refertis*, il nous est démontré que Racine, en écrivant ces vers, ne pouvoit songer à imiter un discours qui n'a nul rapport avec celui de Roxane. En général, il faut se défier de cette manie de certains auteurs, qui croient retrouver dans les anciens jusques aux pen-

Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé[1]!
Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés[2].
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer?
Tu pleures, malheureuse! Ah! tu devois pleurer[3]
Lorsque, d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.

sées les plus ordinaires des poëtes modernes. La plupart des commentateurs de Racine sont pleins de ces rapprochements forcés. Nous n'avons traduit que les passages dont l'imitation nous a paru évidente.

[1] Après ce vers, Racine a retranché les quatre suivants:

Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice,
Et je veux bien te faire encor cette justice
Toi-même, je [illegible], [illegible] plus d'un jour
Du peu [illegible] pour [illegible]
Moi qui, de ce haut rang, etc.

[2] *Attacher des jours à des périls.* Il étoit impossible d'exprimer avec plus d'énergie [illegible]. C'est un de ces tours [illegible] par Racine, et dont la justesse égale la richesse poétique.

[3] C'est Virgile qui a fourni à Racine [illegible]; le poëte latin fait dire à Didon:

«[illegible]
«[illegible]

«Malheureuse Didon, tu [illegible]. Ah! tu devois [illegible] empire.» *Énéide*, liv. IV, v. [illegible]

Tu pleures! et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir;
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah, traître! tu mourras!... Quoi! tu n'es point partie[1]?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas:
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à-la-fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux[2].
Qu'elle soit cependant fidèlement servie;
Prends soin d'elle: ma haine a besoin de sa vie.
Ah! si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés!

[1] Tout est animé dans ce monologue, tout est plein, non pas de ce désordre artificiel et factice que les poëtes emploient pour faire briller un acteur ou une actrice, mais de ces traits d'une passion véritable qui pénètrent le cœur. Roxane revient tout-à-coup à sa vengeance; et c'est Atalide plus encore que Bajazet qui allume sa fureur. (G.)

[2] Expression très poétique, qui semble une imitation de ce vers du Cid:

Nous laissent pour adieu leurs cris épouvantables.

Il est remarquable que ce beau vers ayant été critiqué par l'académie, Corneille lui substitua le vers suivant, qui est bien loin d'offrir une aussi grande image:

Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables.

Va, retiens-la. Sur-tout, garde bien le silence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance?

SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, madame? en quels retardements
D'un jour si précieux perdez-vous les moments?
Byzance, par mes soins presque entière assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée;
Et tous pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le sérail cependant garde un triste silence?
Déclarez-vous, madame; et, sans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assurent du contraire?
Quoi! déja votre amour, des obstacles vaincu [1]...

[1] Cette construction, interdite à la prose, qui doit dire *vaincu par les obstacles*, appartient à la poésie depuis ce vers heureux de Malherbe :

Je suis vaincu du temps; je cède à ses outrages.

Boileau répétoit souvent ce vers, et Racine s'est servi deux fois de la même construction. (L.)

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui!

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide[1],
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'étoit pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT.

Hé bien?

ROXANE.

Lisez: jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur:
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Apaisons le sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger[2],

[1] *Perfide pour quelqu'un* n'a point été adopté par l'usage, quoique cette tournure soit plus vive que *perfide envers quelqu'un*, seule locution conforme à la grammaire.

[2] Quelle présence d'esprit! et comme cet Acomat est toujours maître de lui-même et au-dessus des évènements! C'est là un vrai

Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre [1].
Montrez moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat:
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure: il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi! jusque-là, seigneur, votre amour vous transporte!
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule

rôle de politique, d'homme d'état, qui ne se vante de rien, et qui se montre capable de tout. (L.)

[1] Il suffit de mettre la pensée en prose, pour apprécier cette poésie sublime; Acomat veut dire: *en laissant la vie à Bajazet, nous avons commis un crime qui met en danger notre vie.* Le vers de Racine dit tout cela avec la précision la plus énergique. Il seroit trop long de relever toutes les beautés de ce genre qui sont dans le rôle d'Acomat, l'un des mieux écrits du théâtre françois. Chaque vers pourroit être le sujet d'une observation.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette pensée:
Mon entreprise alors étoit moins avancée;
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor: pourquoi nous étonner?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connois peu l'amour; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre[1]
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inspire une si noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place[2]:
Ce palais est tout plein...

[1] Les sentences font un bel effet dans la poésie; mais elles font encore un plus bel effet, sur-tout dans la poésie dramatique, quand, au lieu d'être débitées en forme de sentences, elles sont mises en action. Si le visir eût dit: *qui va confondre un infidèle l'aime encore*, il eût paru vouloir moraliser; et il y songe si peu, dans l'agitation où il est, qu'il avoue même son ignorance: *je connois peu l'amour*. (L. R.)

[2] *Quitter la place* n'est ici que simple; et cette simplicité ne déplaît pas dans l'entretien de deux conjurés occupés de si grandes affaires. (G.)

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ses murs.
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez: si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie;
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours:
Nourri dans le sérail, j'en connois les détours;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure;
Ne tardons plus, marchons; et, s'il faut que je meure,
Mourons; moi, cher Osmin, comme un visir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ATALIDE.

Hélas! je cherche en vain: rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse! Comment puis-je l'avoir perdue [1]?
Ciel, aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?
J'étois en ce lieu même; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon ame désolée;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée [2]:
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits:
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,

[1] La construction de cette phrase est défectueuse : le pronom *le* semble se rapporter au mot *vue* du vers précédent; tandis que l'auteur veut le faire rapporter au mot *lettre* qui se trouve plus bas. Voilà pour la grammaire : quant à la poésie, il nous semble que cette construction même est un effet de l'art, et qu'elle exprime parfaitement la préoccupation d'Atalide.

[2] Nous avons déja remarqué que Racine met quelquefois au singulier un verbe qui a plusieurs nominatifs; licence que la grammaire ne peut admettre. Voyez acte IV, scène IV.

Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains;
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains!
Quels desseins maintenant occupent sa pensée?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment?
Ah! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre : de son sort je vais être informée.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, GARDES.

ROXANE, *à Atalide.*

Retirez-vous.

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je; et ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, Zatime;
Orcan et les muets attendent leur victime.

[illegible] que Bajazet [illegible]

Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort:
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
Vient-il?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène:
Et, loin de soupçonner sa disgrace prochaine,
Il m'a paru, madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner?
Quoi! ne devrois-tu pas être déja vengée?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr?... Mais le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point des reproches frivoles:
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus: en un mot, vous vivez;
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits,

Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance [1],
Vous avez si long-temps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui? moi, madame?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point encore [2]
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrois-tu point, par tes fausses couleurs [3],
Déguiser un amour qui te retient ailleurs;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide?

BAJAZET.

Atalide, madame! O ciel! qui vous a dit...

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien: cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère;
Vous savez un secret que tout prêt à s'ouvrir
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.

[1] VAR. D'un amour appuyé sur tant de confiance.

[2] Cette réponse brusque et violente est bien dans le caractère de Roxane, qui vient de reprocher à Bajazet qu'elle l'a laissé vivre. (G.) Quant à la phrase qui suit, *voudrois-tu point encore*, *point* devoit y être précédé de la négation *ne*. C'est une licence que nous avons eu occasion d'indiquer dans une note précédente.

[3] VAR. Ne prétendrois-tu point, par de fausses couleurs.

J'aime, je le confesse; et devant que votre ame [1],
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déja plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi
De tous mes sentiments vous répondit pour moi [2].
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous étoit chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,

[1] Boileau et Racine ont employé cette façon de parler *devant que*: c'étoit une raison pour la conserver; mais l'aveugle tyrannie de l'usage l'a supprimée. On lisoit dans la première édition:

Et devant qu'à ma vue,
Prévenant mon espoir, vous fussiez apparue. (G.)

[2] *Et même votre amour.... consultant vos bienfaits*: le sens de ces trois vers se présente d'abord, on ne songe pas même à le chercher. Lorsqu'on veut cependant le chercher, on trouve quelque difficulté, quoique la construction soit très nette: « Votre « amour consultant vos bienfaits, crut qu'ils devoient m'engager « à vous aimer, et vous répondit pour moi de tous mes senti- « ments. » (L. R.)

Il étoit dangereux pour vous de me céder.
Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes.
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes [1]?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché :
Plus l'effet de vos soins et ma gloire étoient proches [2],
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le ciel, qui m'entendoit, sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissants :
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois, par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil, et payé vos bontés [3],
Que vous-même peut-être...

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis?
Maîtresse du sérail, arbitre de ta vie,
Et même de l'état, qu'Amurat me confie,
Sultane, et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réservée?
Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,

[1] VAR. Loin de vous abuser par des promesses feintes.

[2] VAR. Plus l'effet de vos soins, plus ma gloire étoient proches

[3] VAR. Contenté votre gloire, et payé vos bontés.

De mon rang descendue à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale?
Laissons ces vains discours : et, sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire?

ROXANE.

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer;
Dans la main des muets viens la voir expirer[1];
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
Ta grace est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter!
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice[2] :
Loin de me retenir par des conseils jaloux[3],

[1] Racine, dans l'édition de 1676, a très heureusement substitué ce vers terrible au suivant, dont l'idée et l'expression étoient également répréhensibles :

De ton cœur par sa mort viens me voir assurer. (G.)

[2] Dans les règles de la grammaire, il faudroit répéter *ni*, à la place de la conjonction *et*. (L. B.)

[3] Après ce vers, Racine a supprimé les six vers suivants, qui se

Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime[1];
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée:
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez[2].

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

trouvent dans l'édition de 1672:

Si mon cœur l'avoit crue, il ne seroit qu'à vous.
Confessant vos bienfaits, reconnoissant vos charmes,
Elle a pour me fléchir employé jusqu'aux larmes.
Toute prête vingt fois à se sacrifier,
Par sa mort elle-même a voulu nous lier.
En un mot, etc.

[1] On *poursuit une vengeance*, et non pas *un courroux*. On *suit son courroux*, parcequ'on s'y laisse entraîner; on *poursuit la vengeance*, parcequ'on veut l'obtenir. (L.)

[2] Ce mot terrible finit parfaitement la dernière scène tragique de cette pièce. La proposition de Roxane, tout atroce qu'elle est, est conforme au caractère du personnage, à la situation, aux mœurs. Ce n'est pas dans le sérail qu'une femme outragée et trom-

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter [1],
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

pée épargne sa rivale; et Roxane, qui a fait l'amour le poignard à la main, doit finir par frapper celui qui refuse d'elle le trône et la vie. Bajazet répond d'abord comme il doit répondre; mais, devenu suppliant un instant après, il rentre dans le rôle passif qu'il étoit difficile de ne pas lui donner, mais qui ne peut jamais convenir au héros d'une tragédie. (L.)

[1] Nous ne verrons plus rien qui soit susceptible d'un effet théâtral. Roxane, qui, après avoir envoyé son amant à la mort, attend tranquillement Atalide, et dit à Zatime encore plus tranquillement :

Et toi, suis Bajazet qui sort,
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort,

ne peut plus inspirer le moindre intérêt. Atalide qui vient, dans un long discours, offrir sa mort à une rivale qui est maîtresse de sa vie, ne peut faire aucune impression ni sur Roxane ni sur le spectateur. Les meurtres de Bajazet et de la sultane n'en font pas davantage : tous deux ont mérité leur sort, l'une par son atrocité, l'autre par son excessive foiblesse; et Atalide, qui se tue ensuite après un grand monologue, a trop l'air de se tuer parcequ'elle n'a rien de mieux à faire. Tout cela, il faut en convenir, compose un cinquième acte très froid, à une scène près. Dans le plan donné, et d'après l'histoire, je doute qu'il fût possible de faire autrement; mais si le plan n'eût pas été vicieux dans l'intrigue d'Atalide et de Bajazet, je crois que ce dernier acte auroit pu être meilleur. Tel qu'il est, c'est une complication de meurtres sans intérêt; et, après la sortie de Bajazet, la curiosité seule fait entendre le reste. (L.)

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si long-temps abusée;
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.
Oui, madame, il est vrai que je vous ai trompée:
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; et dès ce temps, madame,
J'avois par mille soins su prévenir son ame.
La sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas! pour son malheur, se plut à nous unir[1].
Vous l'aimâtes depuis: plus heureux l'un et l'autre,
Si, connoissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier!
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous,
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.

[1] C'est pour le malheur de Bajazet; et cependant, d'après la construction, son malheur se rapporte à la sultane sa mère. (L.)

Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie [1],
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées:
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu:
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond [2];
Couronnez un héros dont vous serez chérie:
J'aurai soin de ma mort; prenez soin de sa vie.
Allez, madame, allez: avant votre retour,

[1] On se servoit encore alors figurément, dans la poésie et dans l'éloquence, de ces termes, qui ne sont plus d'usage qu'au barreau. Corneille y est fort sujet: Racine ne se l'est permis qu'une fois, et nos bons écrivains y ont renoncé. (L.)

[2] VAR. Jouissez du bonheur dont ma mort vous répond.

J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
Je me connois, madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui :
Vous jouirez bientôt de son aimable vue [1].
Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue [2]?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah! venez vous montrer, madame, ou désormais
Le rebelle Acomat est maître du palais :
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres! Allons, et courons le confondre:
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

[1] Ironie atroce, qui excite l'indignation du spectateur, mais le poëte ne veut et ne doit pas inspirer d'autre sentiment pour Roxane. Cette férocité froide et tranquille est dans les mœurs du sérail. Hermione n'est pas si calme quand elle a ordonné le meurtre de Pyrrhus. (G.)

[2] Zatime n'apprend rien à Roxane du sort de Bajazet. Roxane ne témoigne sur cet objet aucune curiosité, quoiqu'elle eût recommandé à Zatime de venir lui apprendre le sort de Bajazet; mais le

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret;
Mais, de grace, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi! Roxane déja l'a-t-elle condamné?

ZATIME.

Madame, le secret m'est sur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main
Lui donne de ton zéle un gage plus certain;
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare esclave impitoyable;

poëte a besoin que le spectateur l'ignore, et l'on aperçoit trop le besoin du poëte. (G.)

Précipite des jours qu'elle me veut ravir;
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain; et, dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCENE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
Madame? Aurai-je encor le temps de le sauver?
Je cours tout le sérail; et, même dès l'entrée [1],
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin;
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux,
Malheureuse; réponds.

[1] VAR. Je cours tout ce palais; et, même dès l'entrée.

SCENE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAIRE.

Madame...

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre?

Qu'est-ce[1]?

ZAIRE.

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAIRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAIRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui[2]!

[1] C'est un léger oubli d'un grand poëte, trop occupé du naturel et de la vérité du dialogue, qui ne se souvient pas que ce dialogue n'est point une conversation familière. Ce qu'il importe le plus d'observer, c'est que l'intérêt se soutient par l'ignorance où l'on est encore du sort de Bajazet : la révolte d'Acomat donne quelque espérance que Bajazet a pu échapper à la mort. (G.)

[2] VAR. Juste ciel, l'innocence a trouvé votre appui!

Bajazet vit encor : visir, courez à lui.

ZAIRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

SCENE XI.

ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZAIRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui : j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditoit ce cruel stratagème,
La servoit à dessein de la perdre elle-même;
Et le sultan l'avoit chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant [1].
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paraître :
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître;
« De son auguste seing reconnoissez les traits,
« Perfides, et sortez de ce sacré palais [2]. »
A ce discours, laissant la sultane expirante,

[1] Ce vers répond parfaitement à la critique de madame de Sévigné, qui dit qu'on n'entre point dans les motifs de cette grande tuerie : on y entre parfaitement, et il est très naturel qu'Amurat, se défiant de Roxane et de Bajazet, ait donné ordre de les faire mourir tous les deux. (G.)

[2] VAR. « Connoissez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître,
« Perfides; et voyant le sang que j'ai versé,
« Voyez ce que m'enjoint son amour offensé. »

Il a marché vers nous; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à-la-fois de douleur et de rage,
Nos bras impatients ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous [1]?

ATALIDE.

O ciel!

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste:
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourants noblement entouré,

[1] VAR. Ne le saviez-vous pas?

ATALIDE.

O ciel!

OSMIN.

Cette furie,
Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
Avoit à ce perfide abandonné ses jours.

Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre[1],
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais, puisque c'en est fait, seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui:
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez: maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire;
Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver[2].

[1] Sans doute l'inversion qui sépare *les morts et les mourants* du *que* relatif, est une incorrection, mais qu'il ne faut pas absolument interdire en vers, quand elle n'a d'ailleurs aucun inconvénient. Ici le véritable défaut c'est la seconde interposition, *que, vengeant sa défaite*, etc. Il en résulte une phrase dure et mal construite. (L.) *Mort, de morts, et de mourants*, en deux vers, est une négligence.

[2] La tragédie pourroit finir à cette scène: le spectateur supposeroit qu'Atalide donne un consentement tacite à la proposition d'Acomat; et la règle qui veut qu'on rende compte, à la fin, du sort de chaque personnage seroit suffisamment observée. Le dé-

SCENE XII.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait; et, par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant!
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée?
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie;
Roxane, ou le sultan, ne te l'ont point ravie:
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner!
Ah! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?
Mais c'en est trop: il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidèle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,

nouement seroit ainsi débarrassé d'un monologue qui le fait languir, et d'un meurtre très froid. Rien n'est plus vicieux que d'ensanglanter mal à propos la scène; rien n'est moins tragique que la mort d'un personnage auquel on prend peu d'intérêt. (G.)

Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance;
Infortuné visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à-la-fois une amante éperdue;
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

(*Elle se tue.*)

ZAIRE.

Ah, madame!... Elle expire. O ciel! en ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur[1]!

[1] On a reproché à Racine d'avoir fini Bérénice par un *hélas;* il termine Bajazet par un vers infiniment plus répréhensible: rien n'empêche Zaïre d'imiter sa maîtresse, et d'expirer avec elle. (G.) Jamais les monologues de réflexion et de récapitulation ne sont plus déplacés qu'à la fin d'une pièce: c'est là sur-tout qu'est applicable le *semper ad eventum festinet.* Il est difficile de finir une tragédie d'une manière plus languissante. Nous avons observé cinquante ou soixante vers plus ou moins mauvais, et il y en a bien autant de foibles. Ce n'est pas là le calcul ordinaire de la critique dans les pièces de Racine, sur-tout dans celles qui vont suivre. *Bajazet* est sans contredit un ouvrage du second ordre; mais ce qu'il y a de beau est du premier. (L.)

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

